



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

Belton 4  
42(4)

Chelwood Beacon, Nutey, Uckfield.

~~142 f 8~~



Fr. Ser. II/21 (1-7)



## Index

1. (P. Bourget & A  
Beaunier) La crise
2. (P. Gavault) L'idée de France.
3. A (G. Trarieux) L'escapade.  
B (L. Larcher) L'heure des Tsiganes -
4. Le Double madrigal (J. Anzanel)
5. A Les Phares Soubigou (T. Bernard)  
B Dozulé (A. Picard)





# L'ILLUSTRATION

## THÉÂTRALE

Journal d'Actualités Dramatiques

PUBLIANT LE TEXTE COMPLET DES PIÈCES NOUVELLES

JOUÉES DANS LES PRINCIPAUX THÉÂTRES DE PARIS

**PORTE-ST-MARTIN**  
Téléphone 437-53  
Bureaux à 8 h. 1/4 | AUJOURD'HUI VENDREDI 3 MAI | Rideau à 8 h. 3/4  
PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE :

**JANE HADING**  
GISELE PÉRIER

**Félix HUGUENET**  
BAVARDIN

**ARMAND BOUR**  
BARON D'ARTIGUES

**LA CRISE**

Comédie en TROIS actes  
de MM. PAUL BOURGET et ANDRÉ BEAUNIER

**SIMONE FRÉVALLES**  
SUZANNE LANDIN

**H. COLLEN**   **LORRAIN**   **Jean Ayme**   **HARMENT**  
FOUGASSE   TENIPOFF   LANDIN   PECHARD

**M<sup>lle</sup> BLÉMONT**   **A. SAVRY**   **M<sup>lle</sup> GUERTET**  
MARIETTE   M<sup>lle</sup> ANGELY   DONEY   LOZEL   LA GÉNÉRALE

et **LOUIS GAUTHIER**  
LAURENT BERNARD

**DIMANCHES ET FÊTES, A 2<sup>h</sup>. 1/4. MATINÉE**  
Le Bureau de Location est ouvert tous les jours de 11 heures du matin à 7 heures du soir

Copyright by Paul Bourget and André Beaunier, 1912.

*L'Illustration Théâtrale* paraît mensuellement et publie des numéros spéciaux chaque fois que l'exige l'actualité dramatique.

Aucun numéro de *L'Illustration Théâtrale* ne doit être vendu sans le numéro de *L'Illustration* portant la même date.

Tout abonné à *L'Illustration* est abonné de droit à *L'Illustration Théâtrale*.

Prix du Numéro : UN FRANC. — Abonnement annuel : FRANCE, 36 francs; ÉTRANGER, 48 francs.

13, rue SAINT-GEORGES, PARIS (9<sup>e</sup>).



## La Crise, à la Porte-Saint-Martin.

M. PAUL BOURGET était déjà célèbre quand il aborda le théâtre, il y a onze ans, avec *Un divorce*, et sa célébrité n'a fait que s'accroître de tout l'éclat d'une carrière nouvelle dont les étapes exceptionnellement brillantes furent, après *Un divorce* : *l'Emigré*, *la Barricade*, *le Tribun*.

M. André Beaunier, beaucoup plus jeune, s'était fait déjà une jolie réputation de littérateur très lettré lorsqu'en 1910 il débuta à la Comédie-Française par un acte de comédie moderne : *les Limites du cœur*, à propos duquel on évoqua le nom de Marivaux.

Après être passé par l'Ecole Normale et s'être consacré quelque temps à la philologie romane auprès de Gaston Paris, M. André Beaunier s'était voué aux lettres actives et au journalisme et avait publié ses premiers essais dans les *Débats*, la *Revue Bleue*, la *Revue de Paris* ; puis il entra au *Figaro* et y commençait une série d'articles où se manifestait une intelligence agile, aisée, ingénieuse. Entre temps et en même temps il publiait une série de livres qui étaient alternativement des ouvrages d'imagination et des ouvrages de critique : *les Dupont-Leterrier*, *Notes sur la Russie*, *les Bonshommes de Paris*, la *Poésie nouvelle*, *les Trois Legrand ou les Dangers de la littérature*, *Picrate et Siméon*, *le Roi Tobol*, *l'Art de regarder les tableaux*, *la Fille de Polichinelle*, *l'Homme qui a perdu son moi*. Et l'estime grandissante des critiques et des lecteurs allait à l'auteur de toutes ces œuvres pour les qualités qui y étaient déployées avec tant de juvénile maîtrise et pour les manifestations variées d'un talent que M. Henry Bidou caractérisait ainsi dans un de ses derniers articles des *Débats* :

« M. Beaunier excelle dans le portrait comme dans la critique, et dans cette critique de la vie qui est la philosophie. Ce lettré a la sensibilité la plus vive, et elle anime jusqu'à celles de ses œuvres où elle ne paraît pas. Ses convictions littéraires elles-mêmes sont passionnées. Il a gardé les vertus de générosité et d'indignation, signe glorieux et singulier dans la foule bigarrée. Il n'a pas craint de peindre les plus détestables bonshommes et j'entends son rire interrompre sa phrase, son rire de mépris amusé, et qui déteste les scélérats. Il s'émeut de tendresse et de compassion comme de colère... »

C'est, énuméré là d'une façon précise, tout ce qu'il fallait pour collaborer utilement avec M. Paul Bourget à une pièce telle que *la Crise*.

\*\*\*

Les deux auteurs commencèrent ces trois actes à Paris, en mai 1911, ils les continuèrent en août, à Versailles ;

ils les achevèrent à l'automne dans la propriété de M. Bourget, à Costebelle, dans le Var.

\*\*\*

A la veille de la répétition générale, le *Matin* alla demander à M. Paul Bourget de bien vouloir indiquer à ses lecteurs, avant le lever du rideau, les grandes lignes de cette œuvre. Et M. Bourget répondit à ce désir par l'article suivant qui est ici la meilleure des préfaces :

« Si nous avions, M. André Beaunier et moi, dans la pièce que voici, réalisé tout notre projet, elle s'appellerait, à la vieille mode, *la Crise ou le Politicien amoureux*. Ces sous-titres chers à nos frères avaient du bon. Ils évitaient les malentendus entre le public et les auteurs.

« Notre pièce, si elle était réussie encore une fois, serait donc une comédie de caractère, c'est-à-dire un effort pour fixer par quelques traits ce type du politicien qui va se multipliant dans notre société. Son pullulement est un phénomène commun à toutes les démocraties. C'en est un des signalétiques. Tout le monde le constate, tout le monde s'en plaint. Mêmes constats et mêmes plaintes aux Etats-Unis, en Angleterre, en Italie, en Turquie aujourd'hui, partout enfin où le détestable principe de la souveraineté du nombre va grandissant.

« Le politicien est une variété de l'ambitieux, récente chez nous, mais très ancienne ailleurs. Aristophane en avait buriné déjà la physionomie avec une telle vigueur de ressemblance que *les Chevaliers* sont encore vrais aujourd'hui. Molière, lui, n'a pas une seule figure d'ambitieux politique dans sa galerie. C'est que, dans les sociétés hiérarchisées, le recrutement de l'ambitieux est beaucoup plus resserré ! Il ne donne guère naissance qu'à deux personnages : l'homme supérieur, Richelieu, Mazarin, Colbert, ou l'intrigant, tel ce Lauzun, qui épousa la Grande Mademoiselle et dont Saint-Simon nous a laissé une si admirable peinture. Or l'intrigant, à une certaine profondeur, n'est pas un personnage comique ; il est sinistre. Molière l'a bien vu. La pièce où il a dressé cette figure s'appelle *Tartufe*, et c'est presque une tragédie.

« Imaginez Tartufe de nos jours. Je veux dire l'ambitieux de basse espèce, vaniteux et souple, énergique et jouisseur. Ce gros garçon à fort tempérament ira-t-il s'imposer la pénible simulation d'une vie extérieurement mortifiée ? Non. Ce qu'il veut, c'est la fortune, c'est que « la maison soit à lui ». Les clés n'en sont plus à la sacristie ; elles sont dans la poche de l'électeur. Du jour où cette évidence est reconnue par une grande quantité de jeunes bacheliers, qui n'ont qu'un avenir de petits basochiens, de petits médocastres, de petits professeurs, de petits négociants, de petits propriétaires, et qui se sentent l'audace et des appétits, le politicien est né.

« Toute réussite suppose de la force et toute la force implique un talent. La défaveur méritée qui s'attache à l'œuvre et à la personne du politicien ne doit pas nous faire méconnaître ce talent. Il en faut, et beaucoup, rien que pour mener à bien une première candidature. Se faire choisir par les comités, malgré la concurrence, suppose de l'entregent, du doigté, la connaissance des hommes, la captation adroite des influences locales, la facilité de la parole, de la virilité, une certaine faculté de s'imposer et son ménagement. Quelles difficultés encore, une fois nommé, pour manœuvrer sur le terrain de la Chambre parmi les groupes et pour émerger !

« Considéré dans ce détail de sa conquête, le politicien venu de sa province, qui, en vingt ans, quelquefois moins, devient ministre, apparaît comme un animal de proie doué de supériorités indiscutables. Mais le boursier qui fait fortune en spéculant, le marchand de biens millionnaire, le maquignon heureux, tous les courtiers qui s'enrichissent sans rien produire, possèdent eux aussi des supériorités. Seulement, ce sont des supériorités inférieures, si l'on peut dire. Celui que les possède n'est pas qualifié pour la haute besogne que représente le gouvernement d'un pays. Il n'est outillé ni pour la grande diplomatie, ni pour la sérieuse préparation à la guerre, ni pour une large vue de la prospérité financière, ni pour l'entente des profonds besoins intellectuels et religieux d'une nation. Entrer au quai d'Orsay, rue Saint-Dominique, rue de Rivoli, rue de Grenelle, c'est être chargé d'une de ces besognes. Le mal dont souffre la France est là, dans cette disproportion du service à rendre et des serviteurs.

« Il y aurait un magnifique drame à écrire, ou une comédie satirique de l'ampleur de *l'Amour de Figaro*, sur ce contraste. M. André Beaunier et moi, nous n'avons pas eu cette ambition. Il nous a paru curieux d'étudier, dans ce personnage public qu'est le politicien, la déformation du personnage privé. Car il y a une empreinte du métier sur le plus intime de notre être, qui nuance nos sensibilités et qui veut que nos habitudes d'esprit aient un retentissement sur les spontanités de notre cœur. Voilà un homme — je parle du politicien — qui est accoutumé à ne jamais dire tout à fait la vérité ; il ne la sait même plus. Tout lui est programme, étalage, hablerie. Il s'est dressé à toujours diriger son activité dans le sens d'une combinaison. Il est devenu habile jusqu'à en être roué, réaliste dans le plus médiocre sens de ce mot — qui, bien compris, peut être si beau — jusqu'à en être retors. Il a perdu tout scrupule dans le choix des moyens, et sa délicatesse, quand il en a, n'est plus que de la subtilité. S'il est resté un beau diseur, son éloquence — car il peut en avoir — ne fait que déguiser l'égoïsme le plus brutal. Cependant cet homme est amoureux. Sera-t-il ramené, par ce sentiment, aux vertus qu'il a passées son



# LA CRISE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

par

**PAUL BOURGET ET ANDRÉ BEAUNIER**

représentée pour la première fois, le 3 mai 1912, au théâtre de la Porte-Saint-Martin.



M. PAUL BOURGET.  
Phot. A. Bert.



M. ANDRÉ BEAUNIER.  
Phot. Walery.

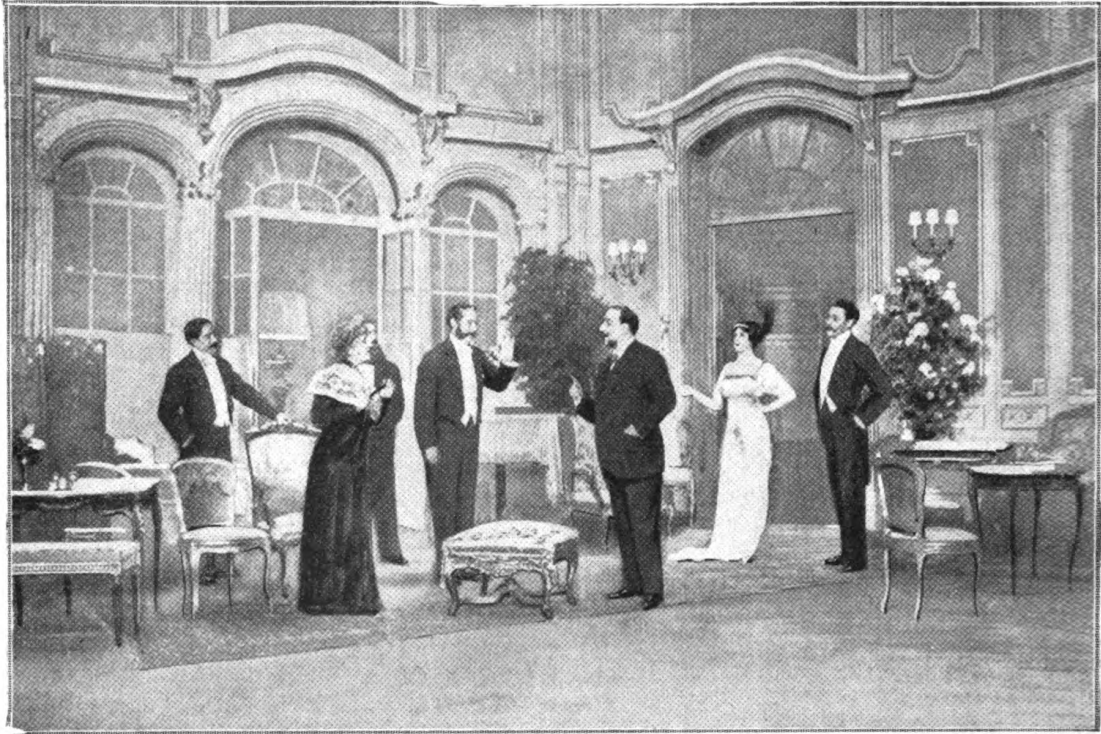


## PERSONNAGES

<i>Michel Ravardin</i> .....	MM. FÉLIX HUGUENET.	<i>Cisèle Prieur</i> .....	Mmes JANE HADING.
<i>Laurent Bernard</i> , député d'Eure-et-Loir.	LOUIS GAUTHIER.	<i>Suzanne Landin</i> .....	SIMONE FRÉVALLES.
<i>Le Baron d'Artigues</i> , ancien ministre plénipotentiaire.....	ARMAND BOUR.	<i>La Générale</i> .....	GUERTET.
<i>Landin</i> , sénateur.....	JEAN AYME.	<i>Mariette</i> .....	BLÉMONT.
<i>Pécharde</i> , député radical.....	HARMENT.	<i>Lozel</i> , journaliste.....	MM. A. SAVRY.
<i>Fougasse</i> , député socialiste unifié.....	H. COLLEN.	<i>Cabusac</i> , secrétaire de Ravardin.....	X.
<i>Le Comte Ténipoff</i> .....	LORRAIN.	<i>Casimir</i> , valet de chambre de Gisèle..	X.

PHOTOGRAPHIES LARCHER

Copyright by Paul Bourget and André Beaunier, 1912.



Bernard. La générale. Ténipoff. Ravardin. Suzanne. Landin.  
SCÈNE XIII. — Ravardin : « Vous n'avez pas beaucoup de fantaisie... Il serait gai votre ministère. »

# LA CRISE

## ACTE PREMIER

Chez Gisèle, dans son salon. Une baie, à gauche, laisse voir une autre pièce où sont disposées des tables à jeu. Beaucoup de corbeilles de fleurs. Neuf heures du soir.

### Scène première

CASIMIR et MARIETTE

CASIMIR, apportant des fleurs. — En voilà encore!...

MARIETTE. — Oh! qu'elles sont belles!...

CASIMIR. — Oui, c'est du propre!

MARIETTE. — Elles ne sont pas belles?

CASIMIR. — Il ne s'agit pas de ça... Ce que je dis, c'est qu'une honnête femme ne reçoit pas tant de fleurs que ça pour sa fête.

MARIETTE. — Pensez-vous!...

CASIMIR. — Oui. Ce n'est pas que j'aie fait beaucoup de places... Mais j'en ai fait assez pour savoir ce qu'on donne à une honnête femme le jour de sa fête: un bouquet, pas des jardins entiers. Des fleurs comme ça, voyez-vous...

MARIETTE. — Eh bien?

CASIMIR. — C'est des remerciements... ou des projets!... Et si jamais vous consentez à m'épouser...

MARIETTE. — Quoi?

CASIMIR. — Nous ne resterons pas chez madame... A moins que madame ne se marie...

MARIETTE. — Mais, voyons, madame est déjà veuve, tout de même!

CASIMIR. — Ça ne me suffit pas!... Si je me marie, je veux avoir des maîtres comme moi.

MARIETTE, riant. — Vous êtes difficile!...

Elle regarde les cartes jointes aux fleurs.

CASIMIR. — De qui les hortensias?

MARIETTE, lisant. — *Le baron d'Artigues, ancien ministre plénipotentiaire...* Celui-là, vous n'allez pourtant pas le soupçonner?... Il a soixante-cinq ans...

CASIMIR. — Oh! à présent, il n'y a plus de vieillards!...

MARIETTE. — Mais c'est un ami du père de madame. Je l'ai toujours vu dans la maison. Il a connu madame toute petite. Il la tutoie!...

CASIMIR, regardant les cartes. — Et celui-ci?... *Michel Ravardin, député de l'Ardèche...* Il la tutoie?

MARIETTE. — Vous êtes fou?...

CASIMIR, continuant. — Et celui-ci?... *Laurent Bernard, député d'Eure-et-Loir...* Il la tutoie?

MARIETTE. — Assez!... Je vous ai déjà dit que je ne voulais pas de ragots sur madame...  
X

CASIMIR. — Je sais ce que je sais!... Et le mari de madame aussi savait ce qu'il savait!... Croyez-vous que, s'il n'y avait rien eu, le mari de madame

se serait battu en duel avec l'autre et qu'il l'aurait tué?... Voyons!...

MARIETTE. — Mais il ne l'a pas fait exprès: c'était au pistolet!... Et puis, il y a dix ans de cette histoire-là!... Voilà onze ans que je suis chez madame, à Paris l'hiver, à Versailles l'été. J'ai tout connu, tout vu... Monsieur était une espèce de toqué!...

CASIMIR. — Et l'autre?...

MARIETTE. — L'autre était rudement gentil!...

CASIMIR. — Na!... Qu'est-ce que je vous disais?

MARIETTE, haussant les épaules. — Moi, je vous dis qu'il n'y a jamais rien eu dans la vie de madame, rien, rien, ni alors, ni depuis!...

CASIMIR. — Vous ne m'empêchez pas de trouver tout ça... équivoque!... (Entre Gisèle. Casimir sort.)

## Scène II

MARIETTE et GISELE

GISELE. — Tiens, Mariette, attache-moi mon collier... Qu'est-ce qui est équivoque?

MARIETTE. — Si madame veut bien ne pas bouger...

GISELE. — Qu'est-ce qu'il a, ce collier?... Prends garde: tu me tires les cheveux... Là!... Quelle heure est-il?

MARIETTE. — Neuf heures moins le quart...

GISELE. — Non?... A quelle heure ai-je donc diné?...

MARIETTE. — Oh! madame n'a pas mangé...

GISELE. — Bon! bon! bon!... Il n'est pas venu de lettres?...

MARIETTE. — Non, madame...

GISELE. — C'est fou d'être prête à neuf heures moins le quart!... Ah! il y a vraiment des minutes plus longues que les autres!... Je suis énervée!...

MARIETTE. — C'est peut-être le parfum de toutes ces fleurs qui incommodent madame... Si madame veut que j'en ôte?...

GISELE. — Mais non. Tous ces gens-là vont venir. C'est vrai qu'ils m'ont gâtée... De quoi ai-je l'air?... Oh! les belles roses!...

MARIETTE. — C'est de M. Ravardin... Mais il y a mieux!... Que madame regarde cette corbeille: M. Bernard... C'est joli!

GISELE. — Très joli.

MARIETTE. — Oh! ce n'est pas seulement joli... c'est tendre!...

GISELE. — Tu es folle?...

MARIETTE. — Jamais une fleuriste n'a fait une corbeille comme ça, toute seule... jamais!... Ça oui, ça aussi!... Mais ça?... Non, madame.

GISELE. — En voilà des idées!...

MARIETTE. — Oh! ce ne sont pas des idées: c'est la vérité. Il me semble que je suis chez la fleuriste... J'y suis!... Et si j'osais raconter à madame ce que j'y vois...

GISELE, amusée. — Va!...

MARIETTE. — Eh bien, voici le baron d'Artignes... Il est gentil! Mais il ne connaît pas les fleurs d'aujourd'hui. Alors: « Eh bien, madame, je m'en rapporte à vous; de jolies fleurs, c'est ça! c'est ça! vous savez mieux que moi. Je compte sur vous... » Et il s'en va. Le comte Ténipoff: « S'il vous plaît, madame, quinze louis de fleurs chez M<sup>me</sup> Prieur, ce que vous avez de mieux. Non, pas ça, Dieu préserve! Des orchidées, oui, nulle importance! des orchidées!... » M. Ravardin, lui, n'a pas une minute à perdre. Il saute de son taxi: « Ah! une belle botte

de roses chez M<sup>me</sup> Prieur. Cinq louis. Vous mettez ça sur mon compte. — Si monsieur veut voir? — Pas le temps! Vous choisirez vous-même... » Il est déjà parti. Mais M. Bernard, lui, n'en finit pas. Et il regarde; et il choisit, et il ne sait pas ce que ça coûtera. Il faut qu'on fasse la corbeille devant lui, c'est presque lui qui la fait... « Non, pas d'orchidées: ce sont des fleurs absurdes. Des œillets, oui. Seulement, vous n'allez pas me mettre ces œillets pâles, avec ces roses-là: c'est dur. Non, ça, c'est fade... Ici, cette grosse pivoine? Oui, peut-être!... » Et il reste une heure!...

GISELE. — Mais tu es excellente dans les imitations, Mariette: je ne te connaissais pas ce talent-là.

MARIETTE. — Enfin, une corbeille comme ça, c'est un présent... Les autres, c'est une dépense... Moi, j'aime beaucoup M. Bernard.

GISELE. — C'est ce que je vois!...

MARIETTE. — Madame devrait épouser M. Bernard!...

GISELE. — Tu es folle!...

MARIETTE. — Madame devrait!

GISELE. — On sonne...

MARIETTE. — Je parie que c'est lui qui arrive le premier. (Elle va regarder par la porte entre-bâillée.) C'est M. Ravardin...

GISELE. — Tu vois!...

MARIETTE. — Oui... En veston!... Oh! il ne va pas traîner!... S'il vient si tôt, c'est pour dire qu'il ne viendra pas. C'est un homme si occupé, si occupé, si occupé!...

## Scène III

GISELE, MARIETTE et RAVARDIN

RAVARDIN. — Chère madame, bonsoir. Et mille excuses...

GISELE. — Vous n'êtes pas en retard...

RAVARDIN. — En retard, non; mais en veston. Je n'ai pas une minute à moi, pas une minute, pas une minute!... (Mariette fait un signe malicieux et sort.)

## Scène IV

RAVARDIN et GISELE

RAVARDIN. — Bonjour, ma petite Gisèle. Je suis content de te voir.

GISELE. — Tu as reçu ma lettre?

RAVARDIN. — Non. Tu m'as écrit?...

GISELE. — Mais oui. J'ai déposé la lettre moi-même, chez toi, cette après-midi. Tu n'es pas rentré chez toi?...

RAVARDIN. — Non.

GISELE. — Tu n'as pas diné chez toi?...

RAVARDIN. — Je n'ai diné nulle part: le ministère est tombé!...

GISELE. — Ah! vraiment?...

RAVARDIN. — Oui, comme ça, pan!... Il a mordu la poussière; et, tu sais, la poussière de la Chambre, c'est de la boue!... Mais tu t'en fiches: la politique et toi, vous êtes brouillées. Tu aimais ça, pourtant?...

GISELE. — J'aimais ça!... Non: j'aimais les idées généreuses que tu voulais défendre. Mais ces intrigues, ces combinaisons, ce jeu d'échecs...

RAVARDIN. — D'échecs, d'échecs, pas toujours!... C'est moi qui ai renversé Barbuteau: c'est moi!... Ah! ça commence à t'intéresser, tout de même!...

GISELE. — Je croyais que tu ne devais pas prendre la parole dans cette affaire?...

RAVARDIN. — Mais je n'y tenais pas!... La situation est extrêmement compliquée. En deux mots, la voici: cet imbécile de Barbuteau a fait un projet d'impôt sur le revenu pour contenter tout le monde! Contenter tout le monde, sous la République, c'est-à-dire sous le régime de la majorité! c'est-à-dire sous le régime du plus fort!... Sens-tu ce qu'il y a de bête dans cette conception-là?... La République est la satisfaction superbe d'un parti, d'un seul. Bref, Barbuteau a fâché tout le monde: les radicaux, gens riches, en faisant un impôt sur le revenu; les socialistes, gens pauvres, en faisant un impôt sur le revenu qui n'en est pas un. Les socialistes lui ont répondu en organisant cette grève des contributions, ordonnée par tous les syndicats à tous leurs adhérents. C'est la grève générale des petites bourses. C'est très dangereux. On ne peut pas aller saisir tous les mobiliers dans tous les galetas; ça ne ferait pas le sou. Voilà la réponse des socialistes à Barbuteau. Et la réponse des radicaux? Je l'ai flanqué par terre!... Oh! quelle séance!... Je m'étais si bien promis de ne pas parler que je dormais: tu sais, quand je ne parle pas, moi!... Tout à coup, voici Barbuteau qui monte à la tribune! Il a une voix, cet animal!... Il me réveille, il réveille tout le monde. On le taquine, il s'énerve... Il était comique, il avait l'air piqué par les mouches. Soudain, il s'écrie: « Si l'intérêt du pays est en jeu, nous penserons au pays, fût-ce au mépris de la légalité!... »

GISÈLE. — Dame, si l'intérêt du pays est en jeu?...

RAVARDIN. — Parbleu!... Mais il ne fallait pas le dire... Une phrase comme ça, c'était vraiment une balle à ramasser.

GISÈLE. — Et tu l'as ramassée?

RAVARDIN. — Tu parles!... Ça me donne un coup de fouet, ça m'excite. On erie, on hurle, on secoue les pupitres: un boucan de tous les diables. Ça m'excite davantage. Je grimpe à la tribune. Je leur en dis de toutes les couleurs. Dix minutes après, Barbuteau était par terre, avec tout son cabinet... Crois-tu!... C'est étonnant, la force d'une idée, servie par un orateur. Car enfin, je ne connais rien du tout à ces questions d'impôt, rien du tout. Ça n'est pas en plaçant les murs mitoyens au tribunal de Privat, pendant quinze ans, que j'ai appris les finances. Non!... Et voilà... Je ne veux pas me vanter; mais c'est magnifique! N'est-ce pas? Et voilà pourquoi je n'ai pas dîné, pourquoi je ne passerai pas la soirée auprès de toi. Les groupes de gauche se réunissent à neuf heures et demie: il faut que j'y sois!... (Il s'assied.) Il y a eu de drôles de choses. Après la séance, j'ai rencontré Barbuteau, dans les couloirs. Oh! il rageait! Il m'a demandé: « Me prends-tu sérieusement pour un homme de coup d'Etat?... »

GISÈLE. — Tiens, voilà ce que je ne peux pas souffrir dans votre politique. Vous vous battez en public; et puis...

RAVARDIN. — Tu ne voudrais pas que ça continue dans les couloirs!... Sais-tu ce que je lui ai répondu?... « Toi, un homme de coup d'Etat? Malheureusement, non! » Ah! mais c'est fatigant, ces machines-là: on a beau être fort!... Si tu me faisais donner un verre de porto?

GISÈLE. — Je vais te le donner moi-même...

RAVARDIN. — Ah! je n'ai plus de col!... Barbuteau, Barbuteau, je vois Barbuteau!... (Il rit.) Merci... Ah! ça fait du bien!... Alors, Gisèle, tu m'as écrit?...

GISÈLE. — Oui.

RAVARDIN. — Quoi?...

GISÈLE. — Je te priais de venir de bonne heure. J'aurais voulu causer avec toi...

RAVARDIN. — Eh bien, causons.

GISÈLE. — Non... J'ai mal choisi mon jour... Je ne pouvais pas savoir que tu renverserais le ministère aujourd'hui...

RAVARDIN. — Ah! moi non plus!... Mais tu as l'air de m'en vouloir!... C'est mon métier de renverser les ministères... tant que je ne suis pas ministre!

GISÈLE. — Sans doute!...

RAVARDIN. — Es-tu assez femme!... Tu m'en veux de ne pas être à toi uniquement: le temps que je consacre au pays... c'est du temps que je te vole!... Gisèle, voyons, Gisèle, tu me fais du chagrin! La dernière fois que j'ai renversé un ministère, quand je t'ai apporté la tête de Brunel, te rappelles-tu?... Ah! tu as été gentille, ce soir-là; tu ne t'en souviens pas?... Mais aujourd'hui, qu'est-ce qu'il y a?

GISÈLE. — Il y a ma fête.

RAVARDIN. — En voilà une raison pour n'être pas gaie, quand c'est ta fête et quand ton amour, au milieu du plus beau succès de sa carrière, n'oublie pas de te la souhaiter!... Tu as reçu mes fleurs?... Montre-les-moi: tu sais, j'étais si pressé, j'ai dit à la fleuriste...

GISÈLE. — Celles-ci... Les roses...

RAVARDIN. — Pas mal!... Eh bien, alors?...

GISÈLE. — Ce n'est pas seulement la Sainte-Gisèle, aujourd'hui, c'est aussi mon anniversaire...

RAVARDIN, gai. — Oui; tes auteurs ont fait l'économie de ne te souhaiter qu'une fête par an!...

GISÈLE. — Maman était pieuse. Elle m'a placée sous l'invocation de la sainte que l'Eglise honore le jour de ma naissance, pauvre femme!... Mais tu ne comprends pas ça, toi, un radical, un des héros de la défense laïque!...

RAVARDIN. — Oh! la défense laïque, c'est mon programme. Mais tu sais bien que j'ai l'esprit beaucoup plus large que mon programme. Et je comprends parfaitement les idées, un peu surannées, mais touchantes, de ta pauvre mère... Seulement, tu l'as échappé belle... Avec ce système-là, tu risquais de t'appeler Cunégonde, Vincent de Paul, ou Sexagésime... Ris donc, Gisèle: je suis si gai!

GISÈLE. — Sais-tu quel âge j'ai aujourd'hui?

RAVARDIN. — Quatre ans, l'âge de notre amour!...

GISÈLE. — J'ai quarante ans, Michel. C'est une date dans la vie d'une femme!

RAVARDIN. — Une date?... Tu appelles ça une date!... Mais, ma pauvre Gisèle, on n'a pas quarante ans. Ça n'est pas un âge. On a trente-neuf ans, si on n'en a vraiment plus vingt-neuf et tant qu'on n'en a vraiment pas quarante-neuf. Voyons, Gisèle!...

GISÈLE. — J'ai quarante ans...

RAVARDIN. — Moi, quarante-six. Mais je n'en aurai pas cinquante: ça, tu peux y compter. Quarante-neuf comme tout le monde!...

GISÈLE. — En attendant, je serai bientôt une vieille femme!...

RAVARDIN, se lève. — En attendant, tu es jeune. Moi aussi je serai vieux. En attendant, j'ai renversé le ministère; et je suis un jeune homme!... J'ai renversé le ministère: suppose... je n'en sais rien... mais suppose qu'on me charge de le ramasser. Ça se pourrait. Et même, ça se pourrait très bien. C'était l'opinion, à la Chambre. Alors, tu vois, premier ministre. Et puis chut!... Tu vois le petit avocat de Privat, devenu... patience!... Et tout ça ne te

fait pas plaisir?... Tu as quelque chose d'autre que le chagrin d'avoir trente-neuf ans, voyons : un cœur comme le mien ne s'y trompe pas. Qu'y a-t-il?...

GISÈLE, se levant. — Rien...

RAVARDIN. — Ah! Gisèle! Gisèle!... Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire-là?... Dis!...

GISÈLE. — Pas aujourd'hui!...

RAVARDIN. — Mais tu voulais causer?

GISÈLE. — C'est impossible de causer avec toi aujourd'hui... Tu es trop gai!... Si tu savais comme tu ne penses qu'à ton ministère!...

RAVARDIN. — On t'a raconté quelque chose sur moi? On t'a dit que je te trompais?... Parle, vite, vite, vite!...

GISÈLE. — Tu vois comme tu es pressé!...

RAVARDIN. — Mais je suis affolé. Tu me tourmentes. Tu es jalouse?

GISÈLE. — Oh! pas le moins du monde!...

RAVARDIN. — Comme tu me dis ça!...

GISÈLE. — Ecoute, je te demande pardon, mais non, je ne suis pas jalouse.

RAVARDIN. — Alors, si tu n'es pas jalouse de moi, qu'est-ce qui peut bien t'agiter?... Parle, voyons, parle. Ah! c'est absurde. Tu me mets martel en tête, un soir où j'ai besoin de toute ma présence d'esprit... Ma petite Gisèle!... Songe à ce que tu fais. Je serai peut-être ministre demain... C'est lourd, un pays!

GISÈLE. — Le cœur d'une femme pèse moins lourd dans la balance!...

RAVARDIN. — Ah!... On dirait vraiment...

GISÈLE. — Quoi?...

RAVARDIN. — Je ne sais pas, moi!... Que je ne t'aime pas!...

GISÈLE. — En vérité, m'aimes-tu?...

RAVARDIN. — Ça, elle est forte!...

GISÈLE. — Oui, je crois que tu m'aimes... Ne te fâche pas... Seulement, je voudrais savoir...

Elle s'avance vers lui.

RAVARDIN. — Mais quoi?... Dis!...

GISÈLE. — Si tu as pour moi... de l'estime...

RAVARDIN, stupéfait. — Hein?...

GISÈLE. — Cela t'étonne que je te parle ainsi?...

RAVARDIN. — Oh! mais oui... C'est ridicule, voyons!...

GISÈLE. — Ce n'est pas ridicule... Tu ne me comprends pas... Oh! tâche de comprendre, applique-toi!... Ecoute, Michel: il y a une chose dont nous n'avons jamais parlé, depuis quatre ans que nous nous connaissons...

RAVARDIN. — Quoi donc?...

GISÈLE. — Tu sais ce qu'il y a dans mon passé?...

RAVARDIN, qui élude. — Mais non, mais non, mais non!...

GISÈLE. — Si!... Mon mari a tué en duel un jeune homme... à cause de moi... Par jalousie... Tu le sais, n'est-ce pas?...

RAVARDIN. — Oui, je le sais. Mais quelle idée de réveiller tout ça!...

GISÈLE. — Réponds-moi, tout simplement... Je t'en prie... Crois-tu que j'aie été la maîtresse de ce jeune homme?...

RAVARDIN. — Mais ça ne me regarde pas!... Tu me poses des questions!...

GISÈLE. — Tu te l'es bien posée à toi-même, cette question?...

RAVARDIN. — Mais non!... Est-ce qu'un homme de bon sens s'amuse à se déchirer le cœur autour du passé d'une femme qu'il adore?... Mais pourquoi me demandes-tu ça, maintenant?

GISÈLE. — Eh bien... Peu importe!... Réponds-moi!

RAVARDIN. — Réponds-moi d'abord.

GISÈLE. — Je ne sais pas... Je suis nerveuse. Aujourd'hui, je suis dans un de ces jours où l'on a mal à toute sa vie... Tu n'as pas de jours comme ça?...

RAVARDIN. — Ma foi non!...

GISÈLE. — Les hommes sont plus forts que nous!... A la pensée d'avoir quarante ans et de vieillir, je me rappelle toutes mes années les plus mauvaises, toute mon existence manquée...

RAVARDIN. — Manquée?... Quand je t'aime...

GISÈLE. — Oui, manquée tout de même!... Je ne sais pas ce qu'on pense de moi, ce qu'on en dit... Ah! si tu avais eu à me répondre que, toi au moins, tu ne croyais pas les calomnies dont j'ai tant souffert... toi, rien que toi... ça m'aurait fait du bien... Je l'espérais... Seulement, je me suis trompée...

RAVARDIN, obligeant. — Mais non...

GISÈLE. — Ainsi, voilà quatre ans que tu m'aimes en me méprisant?

RAVARDIN. — Je te méprise, moi?...

GISÈLE. — Oui. On méprise une femme, quand on croit qu'on n'est qu'une des aventures de sa vie!

RAVARDIN. — Mais je ne crois pas ça!

GISÈLE. — Tu ne le crois pas?

RAVARDIN. — Pas du tout... puisque tu me dis le contraire!

GISÈLE. — Tu le croyais?...

RAVARDIN, se levant. — Veux-tu que je te dise la vérité? Je n'y pensais pas.

GISÈLE. — C'est impossible!...

RAVARDIN. — C'est vrai!...

GISÈLE. — Que tu es léger!

RAVARDIN. — Que tu es romanesque!... Et charmante!... Allons, au revoir... Tes invités vont arriver. Je ne veux pas qu'on me trouve chez toi en veston, je ne veux pas te compromettre... Tu sais que je ne t'ai jamais compromise, jamais!...

GISÈLE. — Ah! pourquoi ne m'as-tu pas compromise?

RAVARDIN. — Gisèle!

GISÈLE. — Mais oui. Je serais ta maîtresse; tout le monde le saurait!... Au lieu de cela, que suis-je?... Une honnête femme à la vertu de qui personne ne croit... Et puis, on a raison, d'ailleurs, puisque je suis ta maîtresse!...

RAVARDIN. — Gisèle, tu n'es pas gentille!... (Regardant sa montre.) Neuf heures un quart! Je me sauve!

GISÈLE. — Reviendras-tu?

RAVARDIN. — Je tâcherai.

GISÈLE. — Oui, tâche! Quand tu liras ma lettre, tu verras comme j'y tiens!...

RAVARDIN. — Mais... ça dépend de la réunion des gauches!... D'ailleurs, j'ai renversé le ministère: mais qui sait ce qu'on va m'offrir?... Si je vois qu'il n'y a rien à faire, j'arrive... (Avec chagrin.) Qu'est-ce que tu veux?... (Avec entrain.) Autrement, je prierai Lozel de passer t'avertir avant d'aller à son journal... Tu l'as invité?...

GISÈLE. — Oui... Tiens, il m'a envoyé ces tulipes.

RAVARDIN. — Ravissant!... Oh! mais ça, c'est magnifique, par exemple!... De qui?

GISÈLE. — Laurent Bernard.

RAVARDIN. — Naturellement!...

GISÈLE. — Pourquoi « naturellement »?...

RAVARDIN. — Parce qu'il est amoureux de toi.

GISÈLE. — Il ne me l'a pas dit.

RAVARDIN. — Peut-être. Mais tu le sais : une femme sait toujours ça!... Eh bien, je ne te fais pas mon compliment : il est un peu grotesque, ce garçon!...

GISÈLE. — Grotesque?... Parce qu'il est amoureux de moi? Ce n'est pas très élégant!...

RAVARDIN. — Je n'ai aucune prétention à l'élégance... Mais Bernard est grotesque!...

GISÈLE. — Qu'est-ce que tu lui reproches?...

RAVARDIN. — D'être amoureux de toi. Et puis d'être socialiste, avec deux cent mille livres de rente.

GISÈLE. — Oh! ça?...

RAVARDIN. — Eh bien, oui, ça, c'est bouffon!...

GISÈLE, qui riposte. — Mais non. Ce n'est jamais bouffon d'avoir deux cent mille livres de rente. Et puis, ces socialistes-là, c'est le salut d'un pays!...

RAVARDIN. — Tu trouves?...

GISÈLE. — Mais oui. Ces socialistes-là, c'est ce qu'on appelait, jadis, des conservateurs; ils ont quelque chose à conserver.

RAVARDIN. — Ah!...

GISÈLE. — Si j'étais le pays, j'aurais moins peur de ces socialistes-là que des radicaux qui n'ont rien.

RAVARDIN. — Pour qui dis-tu ça?

GISÈLE. — Pour les radicaux qui n'ont rien...

RAVARDIN. — Il n'y en a plus!...

GISÈLE. — Ah?...

RAVARDIN. — Dame, depuis le temps qu'ils sont au pouvoir!... Tu vas encore m'appeler cynique, n'est-ce pas? J'aime mieux ça que d'être un jobard!...

GISÈLE. — Mais on n'est pas forcé d'être cynique, ni jobard; on peut être fier, tout simplement.

RAVARDIN. — Ah?... Par exemple, Bernard est fier?...

GISÈLE. — Je crois. Et je suis sûre qu'à la Chambre...

RAVARDIN. — Oh! à la Chambre? Chez la fleuriste, tu veux dire! Il y a sûrement passé sa journée!... Est-ce qu'il est à la Chambre, Bernard? Même aujourd'hui, un jour de séance historique... S'il y était, je ne l'ai pas vu. On ne le voit pas, on ne l'entend pas : il est nul, nul, nul. (Plus doux et inquiet.) Alors, il ne t'a pas dit qu'il était amoureux de toi?...

GISÈLE, impatientée. — Mais non!...

RAVARDIN. — Il aurait pu te le dire. Il ne sait pas que je suis ton amant. Personne ne le sait. C'est terrible, ces situations-là!...

GISÈLE. — Oui, terrible, n'est-ce pas?... Tu trouves aussi?...

RAVARDIN, qui suit son idée. — Il ne te l'a pas dit... Mais... il te le dira... Peut-être demain, peut-être ce soir, ça dépend de lui!...

GISÈLE. — Et de moi!...

RAVARDIN. — Tu me jures?...

GISÈLE. — Tu es jaloux?

RAVARDIN. — Non. Un homme d'action n'est pas jaloux!... (Exubérant.) Tout de même, c'est vrai que je t'ai fait une scène de jalousie : à la veille d'être premier ministre!... Crois-tu que je suis gosse!... Tiens, adieu!... Tu es trop jolie ce soir. Si je m'attardais encore un peu, je ne m'en irais plus; je bazarderai le ministère!...

GISÈLE, avec assurance. — Non.

RAVARDIN. — Tu m'en défies?

GISÈLE. — Oui.

RAVARDIN, changeant de conversation. — Au revoir... Alors, c'est convenu, Lozel ou moi!...

GISÈLE. — Tâche de venir!...

RAVARDIN. — Oh!... neuf heures vingt! Je ne peux rien te promettre.

GISÈLE. — Qu'est-ce que tu fais?..

RAVARDIN. — Je change ma bague de doigt pour penser à prévenir Lozel.

GISÈLE. — Au revoir...

RAVARDIN. — Dis donc... Pour ne pas rencontrer tes invités, je vais descendre par l'escalier de service... (Il rit.) C'est gosse, hein?... Ça, tu ne diras pas que ce n'est pas gosse? Par ici?...

Il sort.

GISÈLE. — Oui... Au revoir...

## Scène V

GISÈLE, puis BERNARD

Après le départ de Ravardin, Gisèle fait quelques pas dans le salon. Elle est très agitée. Elle se regarde dans la glace. Puis elle s'assied, froisse son mouchoir, pleure nerveusement, se tamponne les yeux. Entre Bernard, sans qu'elle s'en aperçoive. Il la regarde un moment.

BERNARD. — Madame...

GISÈLE. — Ah! c'est vous, monsieur Bernard?... C'est vous?...

BERNARD. — Je vous ai fait peur?... Vous ne m'attendiez pas?...

GISÈLE. — Mais si!... Asseyez-vous!...

BERNARD. — J'arrive trop tôt... et je l'ai fait exprès : j'en suis confus!...

GISÈLE. — C'est très aimable à vous!

BERNARD. — Oh! non... Ne me dites pas cela!...

GISÈLE. — Vous m'avez gâtée!... Quelles fleurs!... (Gisèle a violemment lutté pour être moins nerveuse; elle renonce à cette lutte.) Seulement... excusez-moi...

BERNARD. — Vous êtes pâle?

GISÈLE. — Oui... Je...

BERNARD. — Qu'y a-t-il?...

GISÈLE. — Ce n'est rien... Voulez-vous m'attendre cinq minutes?...

BERNARD. — Vous souffrez?...

GISÈLE. — Oui... C'est un peu de neurasthénie... C'est tout physique, je vous jure...

BERNARD. — Vous devriez voir un médecin...

GISÈLE. — Non!... Oh! Je suis honteuse de m'être montrée à vous ainsi!... Mais, si l'on vient, dites que je ne suis pas encore descendue... On m'interrogerait... Pas un mot, n'est-ce pas?... Gardez-moi mon secret... Et, vous-même, n'y pensez pas... Je reviens...

Elle pleure.

BERNARD. — Mais vous pleurez?...

GISÈLE. — A tout à l'heure!

Elle sort.

## Scène VI

BERNARD et LE BARON

Gisèle, à peine sortie, entre le baron.

LE BARON. — Bonjour. Tiens, Gisèle n'est pas là?...

BERNARD. — Non.

LE BARON. — C'est drôle! Je croyais avoir entendu sa voix...

BERNARD. — Vous vous êtes trompé; j'attends M<sup>me</sup> Prieur...

LE BARON. — Bernard, Bernard, ça n'est pas bien!...

BERNARD. — Quoi?

LE BARON. — Vous ne savez pas mentir, mon garçon, vous êtes un homme dangereux! Savez-vous que, si je ne connaissais pas Gisèle depuis sa petite enfance, vous seriez en train de me la compromettre?

BERNARD. — Moi?

LE BARON. — Puisque je vous dis que j'ai entendu sa voix!... et la vôtre!... Deux voix!... Et puis, et puis, voici un petit mouchoir tout froissé, tout nerveux... un petit mouchoir humide de larmes... Les femmes ont de ces petits mouchoirs... ça ne peut servir qu'à pleurer. Est-ce que vous auriez fait pleurer Gisèle, par hasard?

BERNARD. — Mais, baron?...

LE BARON. — Ne vous fâchez pas!... Mais enfin, j'arrive, vous êtes ici avec Gisèle, vous causez, rien de plus naturel. J'entre. Gisèle a disparu; elle a laissé un petit mouchoir tout plein de larmes, vous avez une figure... (Il le dirige vers une glace.) regardez-moi la figure que vous avez, rien de moins naturel. Et même...

BERNARD. — Enfin, baron...

LE BARON. — Et même, si vous voulez que je vous dise, ça n'a pas très bon air!...

BERNARD. — Vous avez raison... Je vais vous dire la vérité...

LE BARON. — Mais voyons!... Dieu qu'il faut avoir du temps à perdre, pour ne pas dire la vérité tout de suite...

BERNARD. — La voici. Quand je suis arrivé, deux minutes avant vous, M<sup>me</sup> Prieur était ici; elle pleurait. Puis elle est partie.

LE BARON. — Que vous a-t-elle dit?

BERNARD. — Très peu de chose. Elle m'a parlé de neurasthénie...

LE BARON. — Oui. De mon temps, ça s'appelait la migraine. Avant ça, on avait ses vapeurs. Les mots changent... et ils deviennent de plus en plus laids: neurasthénie!... Les mots changent et c'est toujours la même chose: les femmes auront toujours besoin d'un alibi pour leurs chagrins, elles sont plus délicates que nous!...

BERNARD. — Ecoutez, baron... Vous m'avez toujours montré de la sympathie...

LE BARON. — Parfaitement!...

BERNARD. — Je sais que vous avez pour M<sup>me</sup> Prieur une affection...

LE BARON. — Allez!...

BERNARD. — Eh bien, j'aime M<sup>me</sup> Prieur!...

LE BARON. — Mais, mon pauvre enfant, c'est à elle que vous auriez dû dire ça! Vous l'auriez peut-être empêchée de pleurer.

BERNARD. — J'étais venu pour le lui dire, pour lui demander d'être ma femme... Et puis... que voulez-vous, elle pleurait!...

LE BARON. — Oui, une femme qui pleure n'a qu'une façon de s'excuser, c'est de pleurer pour vous. Mais, au fait, Bernard, êtes-vous sûr?...

BERNARD. — Comment?

LE BARON. — Dame! Si c'était vous qu'elle aimait? Je n'en sais rien... Je n'interroge pas Gisèle. Je ne suis pour elle qu'un vieil ami très tendre et très attaché!... Vous savez comme elle est sensible; je ne veux pas risquer de mettre un nuage dans notre affection... Mais enfin, si c'était vous qu'elle aimait?

BERNARD. — Alors, baron, M<sup>me</sup> Prieur n'en serait que plus inexplicable. Tout à l'heure, si vous l'aviez vue... si distante, farouche, confinée en elle-même.

LE BARON. — Mais oui, ça se comprend!...

BERNARD. — Que voulez-vous dire?

LE BARON. — Il y a dix ans qu'elle est malheureuse... depuis ce scandale... Vous ne la croyez pas coupable, vous?

BERNARD. — Moi? Jamais de la vie!

LE BARON, se levant. — Donnez-moi la main... Si vous ne la croyez pas coupable, c'est que vous l'aimez bien... parce que toutes les apparences sont contre elle: ce mari qui se fâche tout rouge, assez rouge pour tuer son rival... Mais vous avez raison, Gisèle n'était pas coupable; elle ne l'était pas!... Moi, je le sais; vous, vous l'avez deviné... c'est bien! Ah! quand elle a épousé ce Prieur, lui ai-je assez dit qu'elle faisait une bêtise!... Qu'est-ce que vous voulez? Elle a deux âmes, notre Gisèle. C'est déjà difficile, pour une femme, d'avoir une âme raisonnable; mais deux!... Elle a deux âmes: celle de son père... un homme d'une vitalité magnifique, ce Laroque, un ingénieur de la grande espèce... un poète de l'activité... et celle de sa mère, fine, intime, profonde. Prieur était un homme du genre de Laroque, un architecte à la mode, ancien prix de Rome, un bâtisseur de quartiers, un fondateur de villes... Seulement, Prieur était, en outre, une brute! Il n'y avait rien: pas l'ombre d'une ombre de prétexte... Ce petit Robert Lindet, je l'ai connu: un gamin!

BERNARD. — M<sup>me</sup> Prieur ne l'aimait pas?

LE BARON. — Mais non... Elle l'a laissé venir trop souvent, voilà tout. Pourquoi?... Mais parce qu'il était agréable, spirituel... et parce qu'elle n'avait rien à se reprocher... Un jour, Prieur se fâcha. Une dispute, des mots vifs, un soufflet, un duel... Vous savez le reste... Gisèle s'en va de chez son mari, se réfugie chez sa mère. Pourquoi?... Mais parce que ce sauvage, cet assassin, et qui a tué à cause d'elle, lui fait horreur! Tout ça est clair comme le jour, quand on connaît Gisèle et quand on a connu Prieur... Seulement, aujourd'hui, ma pauvre Gisèle est une femme qui se demande si celui qu'elle aime... est-ce vous? je le souhaite... la croit innocente d'un passé douloureux et... scandaleux. Voilà!

## Scène VII

### LES MÊMES, GISELE

GISELE, de gauche. — Bonjour, vieil ami!...

LE BARON. — Bonne fête!... Je t'embrasse, moi!

GISELE. — Bonjour, monsieur Bernard.

LE BARON. — Oh!...

GISELE. — Quoi?

LE BARON. — Rebonjour!... (Mouvement de Gisèle.) Ne le gronde pas. C'est moi qui l'ai fait avouer... J'avais entendu ta voix de l'antichambre...

GISELE. — Oh! si j'avais su que ce fût vous!... Mais, vous voyez, c'est fini!

LE BARON. — Parfait. Qui avoas-nous, ce soir?

GISELE. — Toujours les mêmes.

LE BARON. — Ton club?

GISELE, à Bernard. — Il déteste mes amis!...

LE BARON. — Pas lui, en tout cas. Et les autres, non. Je les trouve... hétérogènes. Dame, tu ne les as pas choisis!... Par exemple, voici Landin. Celui-là te vient de ta mère. La pauvre femme comptait sur lui pour défendre l'Eglise: il a voté la séparation, n'importe!... La générale, c'est ma cousine: tu me la dois; elle est complètement toquée. Ténipoff? Ça c'est un cadeau de ton père; il avait trouvé en Russie ce cosmopolite, cet omnivore... Vous, Ber-

nard, d'où venez-vous? C'est Ténipoff qui vous a présenté. Lozel vient de Ravardin qui lui-même est une relation de ville d'eaux. Qu'est-ce qui réunit tous ces gens-là? Un peu d'amitié pour toi, beaucoup d'amitié pour le bridge, et puis le hasard.

GISÈLE. — C'est vrai. Mais ce n'est pas très gai, ce que vous me dites là, mon vieil ami.

LE BARON. — Pourquoi?...

GISÈLE. — Mon club, comme vous dites, a recueilli les épaves de ma vie. Une vie qui a des épaves, c'est une vie qui a fait naufrage.

LE BARON. — Mais non, mais non. C'est partout comme ça, maintenant, à Paris. Il n'y a plus de société. C'est que nous vivons en pleine époque révolutionnaire: alors, la société s'en va et les clubs la remplacent, voilà tout. C'est un phénomène constant. Mais veux-tu voir à quel point notre petit groupe n'est pas une société?... Tu sais que le ministère est tombé?...

GISÈLE. — Ah! vraiment?

LE BARON. — Bien. Ecoute les gens qui vont arriver. Si tu as deux invités d'accord, je te donne une discrétion. Vous, Bernard, qu'est-ce que vous pensez de cet incident politique?

BERNARD. — Oh! Nous avons un ministère radical; nous aurons un ministère radical. D'ailleurs, les ministères radicaux, il n'y en a qu'un. C'est toujours le même qui renaît...

GISÈLE. — Comme le phénix!...

LE BARON. — Qui renaît de nos cendres oui!

### Scène VIII

LES MÊMES, TENIPOFF

TÉNIPOFF. — Bonne fête, madame!... Eh bien, c'est très intéressant, n'est-ce pas?

GISÈLE. — Quoi donc?

TÉNIPOFF. — Mais, la chute... Très intéressant!...

LE BARON. — Deuxième opinion!... Alors, vous êtes satisfait?

TÉNIPOFF. — Oui, j'approuve que les ministères tombent. J'aime que les choses dégringolent. Ça prouve que ça ne tenait pas, et donc c'était pourri. Tout ce qui tombe, je suis content!...

GISÈLE. — Mais vous êtes anarchiste!...

TÉNIPOFF, riant. — Oui.

LE BARON. — En France, pas en Russie!...

TÉNIPOFF. — Dieu préserve! La France porte le flambeau.

LE BARON. — La Russie devrait bien la relayer un peu.

TÉNIPOFF. — Non. En Russie, le tsar; en France, la lumière!...

LE BARON. — C'est ça! Chez lui, il est pour les pompiers, et ici pour les incendiaires. C'est une opinion d'étranger!...

TÉNIPOFF. — Mais je n'étais pas à la séance, par un malheur. J'étais à un assaut de boxe. J'aime tous les sports. Si j'avais su qu'à la Chambre on boxerait... C'est le nègre qui l'a emporté...

BERNARD. — C'est Ravardin!...

TÉNIPOFF. — Ah! à la Chambre. Mais, à l'autre boxe, c'est le nègre. Et dites, monsieur Bernard, ce qu'il y a eu.

BERNARD. — Pas grand'chose.

LE BARON. — Rien!... J'ai connu un vieux bonapartiste qui disait: « Le coup d'Etat? Mais il n'y a rien eu, au coup d'Etat. J'y étais! »

TÉNIPOFF, à Bernard. — Vous n'aimez pas la politique, vous. Pourquoi êtes-vous député?...

LE BARON, riant. — Par la volonté du peuple!

### Scène IX

LES MÊMES, LANDIN et SUZANNE

TÉNIPOFF. — Ah! mais, voici monsieur Landin. Lui!...

SUZANNE, à Gisèle. — Bonne fête!...

TÉNIPOFF. — Dites, monsieur Landin!...

LANDIN. — Très belle séance! Magnifique!...

LE BARON. — Autre note!...

LANDIN. — Un Ravardin des grands jours!...

GISÈLE. — Ah?...

LANDIN. — Il a été féroce!... Il nous a fait un Barbuteau qui n'était plus qu'une loque. Il l'a mis en accusation. Il l'a rendu responsable des tremblements de terre du Midi, de la mévente des vins et de la méningite cérébro-spinale qui a fait son apparition dans une caserne du Morbihan!...

SUZANNE. — Ah! ça, il a raison!... Nos petits soldats!...

TÉNIPOFF, riant. — Mais ce n'est pas la faute de Barbuteau, donc!

SUZANNE. — Tant pis pour lui... Quand il s'agit de nos petits soldats, je suis sans pitié.

LANDIN. — Mais Barbuteau adore les militaires!...

SUZANNE. — Mon ami, ce n'est pas à vous de défendre Barbuteau. Ravardin est votre ami.

LE BARON. — Oui. Et si c'est Ravardin qui fait le ministère...

SUZANNE. — Dame!

### Scène X

LES MÊMES, LA GÉNÉRALE

LA GÉNÉRALE, entrant. — Hélas! Hélas! Bonjour, Gisèle; bonne fête, ma petite. Mais vous savez ce qu'on crie dans les rues? La chute du ministère!...

LE BARON. — Elle est désolée. Autre nuance!...

GISÈLE. — Vous étiez donc ministérielle, générale?

LA GÉNÉRALE. — Ah! non!... Mais comme ça va de mal en pis, chaque fois que nous changeons de ministère, c'est une marche que nous descendons. Une marche ou deux. Nous descendons vite.

TÉNIPOFF. — C'est le progrès!... La France est si intéressante!...

LA GÉNÉRALE. — Ah! les gredins!...

LE BARON. — Enfin, qu'est-ce que ça peut vous faire d'aller à la dégringolade avec Barbuteau ou avec Ravardin?

LA GÉNÉRALE. — Au fond, il y a peut-être des choses que M. Ravardin, un homme qui vient ici et qui a de la fortune, ne fera pas!

LE BARON. — Ne croyez pas ça, générale.

LA GÉNÉRALE. — Qu'est-ce qu'il faut croire, voyons? Ne m'embrouillez pas. Quelle est votre opinion?

LE BARON. — Mon opinion, c'est que, dans un pays malade, tout fait maladie. Et je ne vois pas de remède.

LA GÉNÉRALE. — Mais il y a un moindre mal. Vous aimeriez pourtant mieux les gens du 16 mai: vous en étiez!...

LE BARON. — Oui, j'en étais!... Et j'ai vu où ça nous menait... A rien. Le reste? A rien!...

LA GÉNÉRALE. — C'est la faute du suffrage universel.



LE BARON. — Ça, je ne le défends pas!... Mais, enfin, sous la monarchie de Juillet, nous ne l'avions pas. Eh bien?... 1830 nous a valu 48.

LA GÉNÉRALE. — On avait démoli la Chambre haute héréditaire!...

LE BARON. — Oui. Mais, en 1815, nous l'avions, la Chambre haute héréditaire... Qu'est-ce que ça a donné? Rien. Je vous le répète, ce pays est très vieux et très malade. Nous avons eu, depuis un siècle, tous les régimes, tous les remèdes, ils ne nous ont pas guéris. Pourquoi voulez-vous que l'un d'eux nous guérisse, maintenant que nous avons cent ans de plus de maladie?

LA GÉNÉRALE. — Enfin, qu'est-ce que vous voudriez?

LE BARON. — Être jeune... et que mon pays le fût aussi!

LA GÉNÉRALE. — Vous êtes décourageant!...

LE BARON. — Ah! encouragez-moi; je ne demande pas mieux! Je sais bien qu'on est coupable quand on désespère de sa patrie, et quand cette patrie est la France. Mais, en attendant, comment voulez-vous que j'aie confiance?... La situation est dangereuse. Nous sommes menacés, au dedans, par les révolutionnaires, au dehors par nos éternels ennemis. Eh bien, qu'est-ce que nous avons pour nous gouverner?... Voyons. Un grand pays, c'est une énorme affaire, très compliquée. Il y faut des gens de métier, des gaillards... sans génie, ça m'est égal... mais, enfin, des gaillards qui sachent ceci ou cela, l'objet auquel on les applique. Or, un ministère tombe, par hasard, et pour des raisons qui n'ont rien à faire avec l'intérêt du pays: à l'Agriculture, aux Colonies, à la Guerre, aux Affaires étrangères, est-ce qu'on vous met un agronome, un colonial, un tacticien, un diplomate? Jamais de la vie! Un radical, un radical-socialiste, un socialiste, selon les combinaisons de couloirs; des avocats, des professeurs, des médecins, qu'on vous baptise tout à coup maîtres de ceci ou de cela; ils ne s'en doutaient pas, la veille. Au pouvoir, qu'est-ce qu'ils feront? Rien: de la politique!... En échange des gens de métier, qu'est-ce qu'on a gardé, en France? Un seul métier, celui du politicien, le seul qui ne corresponde à rien de réel, à rien de concret. C'est un métier de néant, c'est une technique de zéro. Ainsi, Barbuteau, ainsi Brunel, ainsi Ravardin...

SUZANNE. — Oh! Ravardin?

LE BARON. — Mais je n'ai rien contre lui, ma petite amie. C'est un charmant homme, très sympathique, plein d'esprit, de vie, de talent. Mais, enfin, lui et les autres, qu'est-ce que c'est?... Des tziganes... tous!... Nous sommes gouvernés par des tziganes, souvent très séduisants, des tziganes qui ont campé et qui jouent de la musique devant les ministères. On les a fait venir de partout... et principalement du Midi... On les a détachés de leur petite patrie, de leur famille, de leur milieu, de leur état... Des tziganes, je vous dis... de charmants romanichels!...

LA GÉNÉRALE. — Et, quelques-uns, des bandits!...

LE BARON. — Ça, n'importe!... On les loge dans les palais républicains: le symbole, ce serait de leur payer des roulottes de luxe, pour accompagner un Palais-Bourbon ambulante!

LA GÉNÉRALE. — Eh bien, je suis écœurée!...

LE BARON. — Tout le monde l'est. Ravardin aussi, n'en doutez pas!...

TÉNIPOFF. — Barbuteau, surtout!... Mais, le bridge, n'est-ce pas?

GISÈLE. — Oui... Vous, générale; et puis, le comte Ténipoff; et Suzanne, et Landin. Monsieur Bernard, le baron et moi, nous attendrons...

Elle va installer le bridge.

LE BARON, resté seul avec Bernard. — Comme vous êtes drôle, mon petit Bernard!... Ça ne vous intéresse pas, la politique?

BERNARD, souriant. — Pas beaucoup.

LE BARON. — Pourquoi en faites-vous?

BERNARD. — Mais je n'en fais guère. En tout cas, je n'en fais pas exprès. Qu'est-ce que vous voulez? Mon grand-père était député de notre pays, mon père aussi... nous sommes d'une famille de vieux terriens. Les gens de chez nous sont venus me dire: « Monsieur Laurent, il faut vous présenter, vous nous devez ça. Il ne faut pas laisser la place à Bascoulergue. » Bascoulergue, vous savez, ce vieux drôle qui a travaillé dans les fiches. J'ai accepté. Seulement, alors, il s'agissait d'être élu. Et, pour être élu, il fallait être socialiste, carrément socialiste. Voilà pourquoi je suis député socialiste unifié. Député, par tradition de famille. Socialiste unifié: ça c'est l'époque.

LE BARON. — Comment êtes-vous avec Ravardin?

BERNARD. — Plutôt mal...

LE BARON. — C'est l'homme de la situation.

BERNARD. — C'est l'homme de toutes les situations!...

LE BARON. — Eh bien, voilà, vous vous fermez tout!...

GISÈLE, arrivant. — Qu'est-ce que vous dites?...

LE BARON. — Je dis à monsieur Bernard qu'il est un drôle de député...

GISÈLE. — Ça oui... vous avez voté contre le ministère.

BERNARD. — Oui... j'ai voté avec mon parti... D'ailleurs, c'est stupide ce qu'ils ont fait là!

GISÈLE. — Alors?

BERNARD. — Si vous croyez qu'un député vote selon son cœur!...

GISÈLE. — C'est vrai, ce serait du désordre!...

BERNARD. — Dites de l'anarchie!...

LE BARON. — Vous n'avez pas pris la parole?...

BERNARD. — Non... ma foi non!

GISÈLE. — Mais pourquoi ne dites-vous jamais rien?

BERNARD. — Oh! Je ne suis pas éloquent!... Et puis, mes opinions me dégoûtent!...

GISÈLE. — Non?...

BERNARD. — Elles me dégoûtent. Absolument!...

LE BARON. — Changez-en, vous êtes jeune!...

BERNARD. — Ça manquerait de dignité... Et puis, je ne serais pas réélu!...

GISÈLE. — Oh!...

BERNARD. — Ah! mais!... les opinions des autres me dégoûtent aussi. Alors, dans l'incertitude, j'ai pris celles de ma circonscription. Si l'on n'avait pas de circonscription, chère madame, on tomberait dans le scepticisme!...

LA GÉNÉRALE, appelant. — Baron, venez voir!...

Le baron s'éloigne.

GISÈLE, à Bernard. — Mais vous êtes cynique!...

BERNARD. — Non, je suis réfléchi... Et puis, tout ça, je ne le dis à personne... Ce serait cynique, de le dire... Mais de l'éprouver, ce n'est que douloureux!...

GISÈLE, riant. — Pauvre monsieur Bernard!

BERNARD. — Je le raconte à vous, parce que, vous, ça m'est agréable de vous raconter mille choses... Vous êtes si attentive!... Et c'est si rare,

dans mon métier, de trouver quelqu'un qui vous écoute!...

### Scène XI

LES MÊMES, LOZEL

LOZEL. — Excusez-moi. Je viens tard et je n'ai qu'une minute... Les journaux du matin ont le tort de se faire le soir!...

GISÈLE. — Asseyez-vous!...

LOZEL. — Je ne puis... mais je vous apporte la nouvelle, toute fraîche... C'est Ravardin qui fait le ministère!

GISÈLE. — Ah! c'est officiel?

SUZANNE, qui a lâché son jeu. — C'est Ravardin qui fait le ministère?

LANDIN. — Suzanne!

LE BARON. — Laissez-la donc, cette petite!... C'est la spontanéité même... elle dit tout ce que vous pensez!... (Tout le monde vient aux nouvelles.)

TÉNIPOFF. — Ah! Ravardin?... Mais vous dites d'un député qu'il fait le ministère, comme vous dites d'un apâche qu'il fait une montre. C'est plaisant.

GISÈLE. — Vous êtes sûr qu'il accepte?

LE BARON. — Ah! ça, Gisèle! Un député qui refuse le ministère, c'est qu'on ne le lui offre pas.

GISÈLE, à Lozel. — Tous l'avez vu?...

LOZEL. — Je le quitte à l'instant... Ça se passe d'une façon charmante... Le président de la République... Il est tout rond, notre président!...

LE BARON. — Oui... c'est un de ces gentils garçons qui traversent la vie en pantoufles.

LA GÉNÉRALE. — Et en bras de chemise!...

LOZEL. — Mais non, il est très bien!... Il a écrit à Ravardin: « Vous m'avez démolé mon ministère, faites-m'en un autre! »

LA GÉNÉRALE. — C'est comme il faut!...

LE BARON. — C'est en pantoufles!...

SUZANNE. — Qui va-t-il prendre?

LOZEL. — Concentration à droite!...

LA GÉNÉRALE, enchantée. — A droite?

LOZEL. — Enfin, sur la droite, des radicaux-socialistes et des radicaux.

LA GÉNÉRALE. — Hein?

LOZEL. — Enfin, pas de socialistes!...

TÉNIPOFF. — Ah! il a tort!

SUZANNE. — Je ne trouve pas!...

LE BARON. — Parbleu!... Qu'est-ce que vous êtes, vous, Landin, depuis que je ne vous ai vu?

LANDIN. — Mais... républicain de gauche.

SUZANNE. — Oui... radical.

LANDIN. — Suzanne!

LE BARON. — Mais laissez-la!

TÉNIPOFF. — Ah! pas de socialiste, vraiment?

LOZEL. — Oh! non, là-dessus, il est très ferme. C'est même la principale idée qu'il m'a chargé de formuler dans le journal.

LE BARON. — Et n'oubliez pas: « Il n'y a plus une faute à commettre »!... C'est la formule de la République. Et puis, on commet la faute: il y en a encore une à commettre. Il y a toujours une faute à commettre, pour la République! Elle vit là-dessus!.

SUZANNE, à Gisèle. — Il va venir?...

GISÈLE, rêveuse. — Qui?

SUZANNE. — Ravardin?

LOZEL. — Ah! non... j'allais oublier mon message. (À Gisèle.) Il m'a chargé de l'excuser auprès de vous!...

GISÈLE. — Mais il est tout excusé!...

LOZEL. — Et je m'en vais.

Il serre des mains, Gisèle l'accompagne jusqu'à la porte.

GISÈLE. — Faites-lui mes compliments. Il est content?

LOZEL. — Ah! oui, par exemple!... Il fait plaisir à voir!

GISÈLE. — Adieu!

### Scène XII

LES MÊMES, moins LOZEL

TÉNIPOFF. — Générale, venez au jeu, pour la revanche!...

LA GÉNÉRALE. — Nous descendons une marche.

TÉNIPOFF. — Oh! Il y a des marches... Il y en a encore!...

SUZANNE. — Baron, soyez gentil, prenez mes cartes... (À Gisèle.) Chère amie, j'ai quelque chose à vous demander!...

GISÈLE. — Vraiment?...

SUZANNE. — Mais, d'abord, promettez-moi de ne pas vous fâcher.

GISÈLE. — Mon Dieu, de quoi s'agit-il?

SUZANNE. — Promettez-moi!...

GISÈLE. — Mais je suis sûre que vous n'avez pas l'intention de me fâcher... Qu'y a-t-il?

SUZANNE. — Ah! J'ai peur de faire une gaffe... Mais tant pis: le temps presse et c'est trop grave!... Gisèle, prenez-nous!...

GISÈLE. — Quoi?...

SUZANNE. — Oui, dans le ministère!... Prenez Albert! Il est très intelligent, vous savez!...

GISÈLE. — Mais, voyons, Suzanne, ce n'est pas moi qui fais le ministère.

SUZANNE. — Non; mais c'est Ravardin!...

GISÈLE. — Eh bien?...

SUZANNE. — C'est la même chose!...

GISÈLE. — Vous croyez?...

SUZANNE, désolée. — Voilà. J'ai fait la gaffe!... Et vous ne me la pardonnerez pas, je le vois à votre ton. Mettons que je n'aie rien dit!...

GISÈLE. — Mais si, vous avez dit quelque chose. Et, entre femmes, c'est très clair. Eh bien, mon amie, vous vous trompez, voilà tout.

SUZANNE. — Excusez-moi. Et soyez sûre que je ne suis pas seule à me tromper!...

GISÈLE. — Charmant!...

SUZANNE. — Comme vous me dites ça!... Vous allez me faire pleurer. Mais alors, laissez-moi vous faire une autre demande: n'empêchez pas Ravardin de prendre Albert!...

GISÈLE. — Vous recommencez?

SUZANNE. — Mais non, mais non!...

GISÈLE. — Mais si, mais si!...

SUZANNE. — Ah! vous n'êtes pas gentille. Je ne sais plus où j'en suis. Voulez-vous? Nous allons faire un pacte. Vous ne direz pas un mot à Ravardin; et, en échange, moi, je ne dirai rien à personne!...

GISÈLE. — Vous pouvez parler à tout le monde. Et moi... vous allez voir!

SUZANNE. — Oh! pas devant Bernard, en tout cas!

GISÈLE. — Pourquoi?...

SUZANNE. — Mais, parce qu'il est amoureux de vous; et vous allez lui faire de la peine!...

GISÈLE. — Encore une anecdote?... Eh bien, attendez... Bernard!... Monsieur Bernard, mon amie Suzanne me raconte... On m'attribue une influence décisive sur Ravardin?... L'avez-vous entendu dire, à la Chambre?

BERNARD. — Madame... je crois que vous pouvez tout sur Ravardin, comme sur chacun de nous...

SUZANNE. — Mais oui!... C'est tout ce que j'ai voulu dire...

GISÈLE. — Ah! bien!... (Suzanne s'éloigne. A Bernard.) Maintenant dites-moi la vérité.

BERNARD. — Je vous l'ai dite. Jamais je n'ai entendu...

GISÈLE. — Jamais?...

BERNARD. — Non... Seulement...

GISÈLE. — Seulement quoi?...

BERNARD. — Je dois vous avouer que ça ne prouve rien... Je ne permets pas qu'on me parle de vous...

GISÈLE. — Vous avez peur qu'on vous dise du mal de moi?...

BERNARD. — Oh! non!... Mais j'ai peur qu'on me parle de vous... autrement!... Ecoutez... J'ai toujours été comme ça... Je vais vous conter une histoire où je suis ridicule. Quand je faisais mon droit, j'avais deux camarades, deux amis. L'un était à l'observatoire; et l'autre, dans un journal. Je les aimais beaucoup. Eh bien, je m'arrangeais pour qu'ils ne se pussent pas... Je vous ennuie?

GISÈLE. — Pas du tout! Mais je ne vois pas...

BERNARD. — Vous allez voir... Un jour, ils se sont rencontrés, chez moi... Ils ont causé très gentiment. L'astronome est parti le premier. En le reconduisant, je lui ai demandé: « Comment le trouves-tu? » Il m'a répondu: « Charmant! Mais, tous ces journalistes, que c'est frivole! » Je suis retourné à mon autre ami. Je lui ai demandé: « Comment le trouves-tu? — Charmant! Mais enfin, quand il y a la vie, la vie amusante, la vie émouvante, passer son temps à contempler les étoiles, à les compter, à les peser, tu m'avoueras que c'est frivole!... »

GISÈLE. — Ils s'étaient trouvés frivoles tous les deux?... C'est drôle!...

BERNARD. — J'en ai eu beaucoup de peine. J'ai senti qu'ils se méprisaient; et moi, je les aimais tous les deux... Quand j'aime quelqu'un, je ne supporte pas qu'on m'en dise des choses qui ne soient pas exactement ce que je m'en dis à moi-même. Alors, je préfère qu'on ne m'en parle pas...

GISÈLE. — C'est plus prudent!...

BERNARD. — Eh bien, oui: tant de gens ont si peu de tact; ils me font l'effet d'insectes qui n'auraient pas d'antennes...

GISÈLE. — Vous les avez toujours, vos deux amis?

BERNARD. — Non... Ils ont été choqués de ce qu'ils appelaient, bien emphatiquement, mes idées politiques. Et puis, ils ont leur vie, et j'ai la mienne. Seulement, la mienne est absurde.

GISÈLE. — Absurdé?

BERNARD. — Député socialiste d'Eure-et-Loir: quelle folie!... Ça ne vous empêche pas d'être extrêmement seul, un mandat de député socialiste. Je suis unifié: je le suis jusqu'à l'isolement!...

GISÈLE. — Vous n'avez pas d'ambition?...

BERNARD. — Mais j'en aurais... Je ne demanderais qu'à en avoir...

GISÈLE. — Alors?...

BERNARD. — Alors, voilà: ça ne s'est pas arrangé. J'ai entendu, un jour, une femme bien charmante, qui disait: « Quand je suis allée au bal, j'ai toujours su pour qui. » Eh bien, moi, je serais volontiers ambitieux; seulement, je ne sais pas pour qui. Alors, je ne suis pas ambitieux. Mais je le regrette...

GISÈLE. — Tout ça, c'est une façon sentimentale d'excuser votre paresse. Au fond, vous êtes très pa-

resseux. Il paraît qu'on ne sait jamais si vous êtes à la séance!...

BERNARD. — C'est vrai. Je fais tout juste autant de bruit que de besogne. Les autres n'ont pas ma loyauté. Les Mérovingiens ont eu leurs rois faibles: la République a ses députés... feignants. Je suis l'un d'eux. Evidemment, ça n'est pas magnifique. Mais songez-y: si tout ce monde-là travaillait, quel désastre!

GISÈLE. — Vous gâchez votre vie!...

BERNARD, avec flamme. — Et vous?...

GISÈLE, effarée. — Moi?...

BERNARD. — Oui!... C'est vous qui gâchez votre vie!... Oh! n'ayez pas cet air distant... Ces minutes sont trop délicieuses!...

GISÈLE. — Alors, ne les gâchez pas!

BERNARD. — Parce que je vous parle de vous?... Rendez-moi cette justice que cela ne m'est pas arrivé souvent... J'en ai eu si souvent envie!... Que de fois, quand vous aviez vos yeux tristes comme ce soir, j'ai été sur le point de vous questionner... Je ne l'ai jamais fait... Tout à l'heure encore, à mon arrivée... Et pourtant, je suis sûr que je vous comprendrais si bien!

GISÈLE. — Alors, comprenez qu'il faut continuer de vous taire...

BERNARD. — Je ne le puis plus!... Non!... Il y a une chose que je ne puis vous taire: c'est la place que vous avez prise dans mon existence... Ah! tant pis! Vous ne pouvez pas être offensée, si je vous dis: Il y a deux ans que je vous ai rencontrée, il y a deux ans que je vous ai voué le culte le plus respectueux et le plus passionné!...

GISÈLE. — Bernard!...

BERNARD. — Ah! vous ne m'empêchez pas d'aller jusqu'au bout. Je vous aime, madame, je vous aime... voulez-vous être ma femme?... (Silence de Gisèle.) Que répondez-vous?

GISÈLE. — Que vous venez de tuer notre amitié.

BERNARD. — Mais pourquoi?...

GISÈLE. — Comment voulez-vous que nous nous voyions encore, à présent?... Je savais bien que vous aviez pour moi une sympathie un peu trop tendre... J'avais le droit, vis-à-vis de moi-même, de croire que je me trompais... Maintenant, vous avez défait toute cette honnête incertitude où je me plaisais... Je serais une coquette si je vous laissais revenir ici, après que vous m'avez parlé comme vous m'avez parlé, quand je ne veux pas être votre femme... Et je ne veux pas être votre femme!...

BERNARD. — Je vous obéirai. Mais pourtant, non, laissez-moi revenir... Je ne vous parlerai plus de rien... Laissez-moi vous prouver, par mon silence même, que mon sentiment est bien profond, bien sérieux, bien vrai... Alors... plus tard... peut-être...

### Scène XIII

#### LES MÊMES et RAVARDIN

RAVARDIN; il entre sans qu'on s'en aperçoive, pendant les derniers mots du dialogue de Bernard et de Gisèle. Il regarde et va vers Gisèle. — Bonsoir!...

GISÈLE, effarée. — Vous?...

RAVARDIN. — Oui... (Il lui baise la main.) Je ne suis pas indiscret?

GISÈLE, très émue. — Nous n'osions plus vous espérer...

RAVARDIN. — Je vois...

Il serre évasivement la main à Bernard.

SUZANNE, de la table de bridge. — Oh!... Ravardin!...  
 TÉNIPOFF. — Madame Landin!  
 LANDIN. — Suzanne!...  
 SUZANNE, à Ravardin. — Je vous félicite!  
 RAVARDIN. — Vous êtes gentille!...  
 LE BARON. — Eh bien?... Il paraît que vous avez été superbe?...  
 LANDIN. — Superbe!...  
 SUZANNE. — Il l'est toujours!...  
 RAVARDIN. — Voilà!...  
 LA GÉNÉRALE. — Ravardin!... Vous mettrez un général à la guerre?...  
 RAVARDIN. — Oh! et un amiral à la marine, peut-être?...  
 TÉNIPOFF. — En tout cas, ne mettez pas un diplomate aux affaires étrangères, Dieu préserve!...  
 RAVARDIN. — Bah!... Et, aux postes, un facteur?... Ah!... bien, vous n'avez pas beaucoup de fantaisie... Il serait gai, votre ministère!...  
 LE BARON. — C'est-à-dire qu'il serait... paradoxal... et injurieux pour la République! (À Ravardin.) Concentration?...  
 RAVARDIN. — Parbleu!... Je ne suis pas une brute!...  
 TÉNIPOFF. — Prenez des socialistes, Ravardin, je vous jure!... Ceux-là sont amusants!...  
 RAVARDIN. — Vieux gamin!... Vous ne pensez donc qu'à vous amuser?...  
 TÉNIPOFF. — Et vous?... Mais non, c'est vrai: les républiques sont graves!  
 RAVARDIN, avec soudaineté. — Savez-vous ce que vous feriez si vous étiez gentils?  
 SUZANNE, empressée. — Quoi?...  
 RAVARDIN. — Ce n'est pas très poli, ce que je vais vous dire là. Mais je suis horriblement pressé... J'aurais cinq minutes à causer avec M<sup>me</sup> Prieur... Il s'agit du ministère... pas grand'chose!... Si vous étiez gentils, vous retourneriez au jeu!  
 SUZANNE. — Bien sûr! (À Gisèle.) Sans rancune!  
 RAVARDIN, exubérant, à Gisèle, en regardant les invités qui vont au jeu. — Croyez-vous que c'est facile de gouverner?...  
 GISÈLE. — Oui... Mais ne gouvernez pas ainsi chez moi, je vous en prie!... Vous auriez juré de me compromettre que vous n'agiriez pas autrement... Et si vous saviez ce que dit Suzanne...  
 RAVARDIN. — Qu'est-ce qu'elle dit?... Et puis tout à l'heure, vous vouliez être compromise; vous vouliez être ma maîtresse, ouvertement, au vu et au su de tout le monde... C'est changé?... Il y a peut-être quelqu'un, maintenant, aux yeux de qui vous ménagez votre réputation?...  
 GISÈLE. — Que voulez-vous dire?...  
 RAVARDIN. — Ce que je dis: c'est assez clair, il me semble!...  
 GISÈLE. — Trop clair, peut-être!... Mais vous m'avez fait dire, par Lozel, que vous ne reviendriez pas...  
 RAVARDIN. — Alors, vous en profitez?  
 GISÈLE. — Assez, Michel!... Je ne vous permets pas de me parler ainsi. Je vous le défends!... Pourquoi m'avez-vous fait dire que vous ne reviendriez pas?...  
 RAVARDIN. — Je ne comptais pas revenir... Je n'en avais pas le temps... Je ne le pouvais pas... Et puis, je me suis souvenu de vous...  
 GISÈLE. — Bien tard!...  
 RAVARDIN. — Dès que je l'ai pu!... Je me suis rappelé que tu étais un peu triste, un peu singu-

lière; j'ai lu ta lettre et j'ai vu comme tu étais nerveuse... Ça m'a fait de la peine, de te laisser ainsi jusqu'à demain... J'ai tout lâché; je suis venu!...

GISÈLE. — Dites que vous étiez jaloux!...

RAVARDIN. — Eh bien, si je l'étais, vous ne seriez peut-être pas en très bonne posture, à présent, pour me le reprocher?...  
 GISÈLE. — Pourquoi?...  
 RAVARDIN. — Mais parce que, tout à l'heure, quand je suis entré, vous causiez, avec Bernard...  
 GISÈLE. — Oui...  
 RAVARDIN. — Qu'est-ce que vous disiez?... (Silence de Gisèle.) Répondez-moi!... (Silence de Gisèle.) Ah! mais, à la fin, répondez-moi!...  
 GISÈLE. — Je ne vous répondrai pas.  
 RAVARDIN. — Pourquoi?... (Plus doux.) Gisèle!... Tu ne sens donc pas le mal que tu me fais?... Si tu ne m'aimes plus et si tu aimes ce garçon, dis-le-moi: ne me laisse pas dans une incertitude abominable... et ridicule!... Et si tu ne l'aimes pas, dis-le-moi aussi... je te croirai; je ne demande qu'à être heureux, moi! (Silence de Gisèle.) Tu ne me réponds pas?... C'est bien!... J'ai compris!... J'ai tout compris, ta mélancolie, tes nerfs, ton chagrin d'avoir quarante ans: il est plus jeune que toi!...  
 GISÈLE. — Michel!...  
 RAVARDIN. — C'est ça, n'est-ce pas?...  
 GISÈLE. — Ne criez pas, je vous en prie!...  
 RAVARDIN. — C'est ça?... C'est ça?...  
 GISÈLE. — Vous savez que nous ne sommes pas seuls: on nous écoute...  
 RAVARDIN. — Ah! ça m'est bien égal...  
 GISÈLE. — Michel, si ça doit durer deux minutes encore, je ne suis pas sûre de ne pas éclater en sanglots!... Allez-vous-en!  
 RAVARDIN. — Mais non, vous n'éclaterez pas en sanglots; et je ne m'en irai pas!...  
 GISÈLE. — Allez-vous-en, par charité!...  
 RAVARDIN. — Par charité? Par charité pour vous?... Mais vous, avez-vous pitié de moi? Je veux que tu me répondes, entends-tu?... Je veux que tu me dises...  
 GISÈLE. — Rien... Je ne vous dirai rien!... Savez-vous à qui vous me faites penser?... J'en ai honte... A mon mari, quand il était jaloux de Robert Lindet! Je ne me disculperai pas aujourd'hui plus qu'alors!  
 RAVARDIN. — Il avait raison, ton mari!  
 GISÈLE. — Ah!  
 RAVARDIN. — Ce petit Bernard, c'est un autre Robert Lindet. La vie recommence. La vie recommence toujours!...  
 GISÈLE. — Allez-vous-en!...  
 RAVARDIN. — Tenez!... Prenez-vous-en à vous de tout ce qui arrive...  
 Il se tourne vers Bernard et, manifestement, va l'appeler.  
 GISÈLE. — Mais qu'est-ce que vous allez faire? Vous êtes fou?...  
 RAVARDIN. — Je ne suis pas fou le moins du monde... Et même, je suis très calme. Je vois très clair devant moi, croyez-le... Il vous fait la cour; vous y êtes sensible... Ce n'est pas un amant, cet homme-là, mais c'est un mari: il va vous demander votre main... Il l'a peut-être déjà fait... Dites?...  
 GISÈLE. — Oh! mais vous êtes affreux!...  
 RAVARDIN. — Bien: il l'a fait!... Vous allez voir!... (Appelant.) Bernard!...  
 GISÈLE. — Je vous supplie...  
 RAVARDIN. — Vous allez voir: j'ai mon idée. Ah!

mais, je veux en avoir le cœur net, à la fin!... Dites donc, Bernard, j'aurais à causer avec vous...

BERNARD. — Mais... je suis à votre disposition.

RAVARDIN. — Pas maintenant...

BERNARD. — Quand vous voudrez...

RAVARDIN. — Demain matin... Pourriez-vous passer chez moi, demain matin, sur les dix heures?...

BERNARD. — Oui... De quoi s'agit-il?

RAVARDIN, avec une fausse désinvolture. — Du ministère... Mais oui, mais oui!... De quoi s'agit-il, aujourd'hui?... Du ministère, voyons, du ministère!... Ça vous étonne?...

BERNARD. — Dame: je suis socialiste...

RAVARDIN. — Ça, c'est mon affaire...

BERNARD. — Mais vous annonciez une concentration à droite?

RAVARDIN. — Entre nous, mon petit, si je concentrais à gauche, ce n'est tout de même pas vous qui me le reprochiez... ouvertement, du moins!... car... je ne sonde pas les cœurs...

BERNARD. — Je ne vous comprends pas...

RAVARDIN. — Qu'est-ce que ça fait?... Venez me voir, demain matin... Nous causerons... Mais vous avez l'air éperdu... Voyons, ne plaisantons plus... C'est la simplicité même... Si les choses s'arrangent comme je le souhaite... et c'est bien probable... j'ai besoin d'avoir auprès de moi des hommes de valeur... Eh bien, madame Prieur m'a parlé de vous... dans des termes...

GISÈLE. — Moi?...

RAVARDIN. — Mais oui, ma chère amie!... Nous parlons franc!... (A Bernard.) Voulez-vous le portefeuille du Commerce?

BERNARD. — Je ne suis guère un homme de gouvernement...

RAVARDIN. — Oh! s'il n'y a que ça!...

BERNARD. — Dame, c'est bien quelque chose!...

RAVARDIN, riant. — Mais non, mais non, mais non!... Si vous saviez comme c'est facile!... Ça va?

BERNARD. — Peut-être... Je ne sais pas...

Casimir a apporté des plateaux de boissons fraîches et des gâteaux. Le bridge se défait.

SUZANNE, à Ravardin. — Ravardin!...

RAVARDIN, allant à elle, puis se ravisant, à Bernard. — A moins que vous n'ayez une préférence et comme une sorte de prédilection passionnée pour l'Agriculture?

BERNARD, un peu impatient. — Mais non!

RAVARDIN. — Je ne sais pas, moi!... Consultez M<sup>me</sup> Prieur!...

SUZANNE, suppliante. — Venez!...

RAVARDIN, galant. — Me voici!...

BERNARD, à Gisèle. — Qu'est-ce que ça veut dire?...

GISÈLE. — Je ne sais pas...

BERNARD. — Ravardin ne vous avait pas parlé de ce projet?...

GISÈLE. — Non...

BERNARD. — Pourquoi m'offre-t-il ça?...

GISÈLE. — Vous acceptez?...

BERNARD. — Si j'acceptais, ce serait à cause de vous.

GISÈLE. — Comment, à cause de moi?

BERNARD. — Vous m'avez reproché de ne pas être ambitieux, je le deviens... Vous vous rappelez?... « Quand je suis allée au bal, j'ai toujours su pour qui... » Je sais maintenant pour qui être ambitieux.

Car je n'admets pas que votre refus puisse être définitif...

GISÈLE. — Vous avez tort: je ne serai jamais votre femme!...

RAVARDIN. — Mais non, générale!... Ah! voilà déjà que vous regrettez Barbuteau... Vous me regretterez, générale...

TÉNIPOFF. — Dieu préserve!

RAVARDIN. — Mais oui, vous me regretterez!...

LA GÉNÉRALE. — Eh bien, ce sera joli!...

RAVARDIN. — Ah! non, ce ne sera pas joli!... Mon successeur sera un homme répugnant, je vous assure. Alors, soyez avec nous!... Je ne fermerai pas les églises, moi: c'est mon successeur qui les fermera, le bandit!

LANDIN. — Vous avez du nouveau?

BERNARD. — Non...

LANDIN. — Tiens!... C'est drôle... (A Suzanne.) Concentration à gauche: nous sommes fichus.

SUZANNE. — Laisse-moi faire... Tu seras ministre!

LE BARON, à Gisèle. — Il est ministre?

GISÈLE. — Qui donc?

LE BARON. — Le petit Bernard?...

GISÈLE. — Ah! je ne sais pas!... Je ne sais pas du tout!...

LE BARON. — Que se passe-t-il, Gisèle?

GISÈLE. — Des folies!...

LE BARON. — Mais je ne veux pas qu'il y ait de folies autour de toi!...

GISÈLE. — Il n'y en aura plus, je vous l'affirme; demain j'aurai fait ce qu'il faut.

RAVARDIN. — Je m'en vais!...

GISÈLE, à part, à Ravardin. — Il faut que je vous voie, demain, dès le matin...

RAVARDIN. — Ah! demain matin, je ne pourrai pas venir...

GISÈLE. — J'irai chez vous.

RAVARDIN. — Je serai charmé de vous voir... A onze heures?...

GISÈLE. — Plus tôt!

RAVARDIN. — Non.

GISÈLE. — Si!...

SUZANNE, à Ravardin. — Vous partez?...

RAVARDIN. — Il faut que je voie Lozel. Un petit changement pour son article. Oh! pas grand'chose, un mot: au lieu de droite, gauche. C'est tout!...

LE BARON. — Vous ne concentrez plus à droite...

RAVARDIN, gai. — Je concentre à gauche!...

LE BARON. — Ça ne vous gêne pas autrement?...

RAVARDIN. — Non.

LE BARON. — Eh bien, gouvernez à droite ou gouvernez à gauche, mais gouvernez!...

RAVARDIN, riant. — Comme une brute!...

LE BARON. — Mais oui, la France aime ça! C'est une femme, la France!... Elle veut un homme qui la tienne, qui la brutalise... Et si vous êtes cet homme-là... Elle aime ça... C'est une femme... une bien jolie femme!...

RAVARDIN. — On tâchera de se faire aimer... (A Gisèle.) Chère amie, au revoir... Adieu, Landin... chère madame... Eh bien, Bernard, à demain?

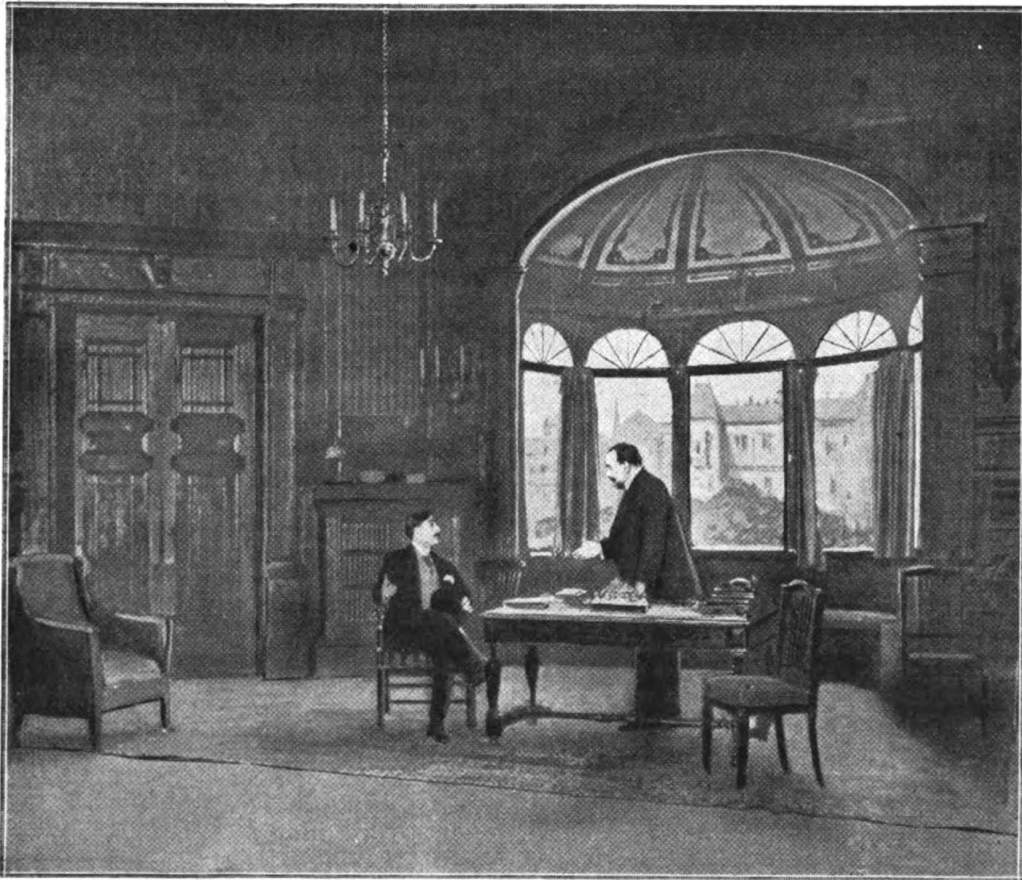
Il va sortir.

BERNARD. — Oui, à demain.

RAVARDIN, riant. — Parbleu!...

Il sort.

TÉNIPOFF. — Il est magnifique!



Bernard.

Ravardin.

SCÈNE XVII. -- Ravardin : « Ah! Ah! Vous voulez des compliments?... Vous en avez! »

## ACTE II

*Chez Ravardin, dans son cabinet de travail. Décor sévère de bibliothèques et de cartonniers. Un buste de Gambetta sur la cheminée. Neuf heures du matin.*

### Scène première

RAVARDIN, puis CABUSAC

CABUSAC, entrant. — C'est M<sup>me</sup> Landin, patron.

RAVARDIN. — M<sup>me</sup> Landin?...

CABUSAC. — Oui, la femme du sénateur Landin.

RAVARDIN. — Déjà?... Il n'est pas neuf heures... Eh bien, elles se lèvent tôt, les petites femmes de la République!... Qu'est-ce qu'elle veut?...

CABUSAC. — Elle dit qu'elle veut vous parler, patron.

RAVARDIN. — Oui... Et puis?... D'ailleurs, je m'en doute... Sacré Landin! Il fait son chemin, mais c'est sa femme qui marche, la pauvre petite!... Eh bien, je ne reçois pas!... Dites donc, Cabusac, il va venir ce matin Laurent Bernard, le député... Vous le connaissez?...

CABUSAC. — Mais oui, patron... ce joli brun...

RAVARDIN. — Il est brun, oui... Vous le trouvez joli, vous?... Chacun son goût... Moi, si j'étais femme, ce ne serait pas mon type... N'importe!... Vous le ferez attendre dans la salle à manger. Il viendra aussi M<sup>me</sup> Prieur, vous la ferez entrer dans le salon. C'est compris? M<sup>me</sup> Prieur dans le salon:

Laurent Bernard dans la salle à manger.

CABUSAC. — Bien, patron... Mais... M<sup>me</sup> Landin?...

RAVARDIN. — Ah! M<sup>me</sup> Landin, M<sup>me</sup> Landin... recevez-la!

CABUSAC. — Je l'ai reçue... mais ça ne lui suffit pas...

RAVARDIN. — Matin, qu'est-ce qu'il lui faut? Dites-lui que je suis en conférence...

CABUSAC. — Je le lui ai dit.

RAVARDIN. — Dites-lui que je suis sorti!...

CABUSAC. — Mais oui... C'est bien par là que j'ai commencé...

RAVARDIN. — Alors, dites-lui que je suis mort...

CABUSAC. — Patron!...

RAVARDIN. — ... d'une maladie si contagieuse qu'on la prend rien qu'à prononcer mon nom!...

### Scène II

LES MÊMES, SUZANNE, mais CABUSAC sort bientôt.

SUZANNE. — Toe, toe!... On peut entrer?...

RAVARDIN. — Mais non, mais non, chère madame.

SUZANNE. — Vous êtes gentil de m'avoir reçue tout de suite!...

RAVARDIN. — N'est-ce pas?...

SUZANNE. — Deux minutes... Je n'ai qu'un mot à vous dire... On peut s'asseoir?...

RAVARDIN, plaisantant. — Oh! pour un mot, est-ce bien la peine?...

SUZANNE, s'asseyant. — Ouf!... J'ai chaud... Je me suis dépêchée, parce que je n'avais pas envie de me rencontrer avec Gisèle...

RAVARDIN. — M<sup>me</sup> Prieur?... Mais...

SUZANNE. — Mais oui... Si vous croyez que je n'ai pas entendu, hier soir, qu'elle vous annonçait sa visite!... (Un silence.) C'est joli, chez vous!... (Elle regarde autour d'elle; puis, désignant la statue.) Qui est-ce?...

RAVARDIN. — Gambetta.

SUZANNE. — Ah! Gambetta... Quel amoureux!... Vous avez lu ses lettres à madame...?

RAVARDIN. — Mais oui, mais oui!... Le véritable amant moderne, c'est l'homme d'Etat!...

SUZANNE. — Ah! comme c'est vrai!...

RAVARDIN. — Chère madame Landin, je n'ai qu'un peu de temps à vous donner...

SUZANNE. — Bien sûr! Vous faites le ministère!... C'est difficile à faire?...

RAVARDIN. — Très difficile!...

SUZANNE. — Mais amusant?...

RAVARDIN. — Oui... on reçoit des visites...

SUZANNE. — Oh! je suis si contente pour vous!... Je ne vous l'ai pas assez dit, hier...

RAVARDIN. — Vous êtes bien aimable...

SUZANNE. — Et vous, vous êtes joliment pressé!...

RAVARDIN. — Mais... oui!...

SUZANNE, moqueuse. — Vous avez peur de voir entrer Gisèle, comme une furie?... (Inquiète.) Elle vous a parlé de moi, hier?...

RAVARDIN. — Mais... oui!...

SUZANNE. — Oh! elle a pris la mouche... vraiment!...

RAVARDIN. — Qu'est-ce que vous lui aviez dit?...

SUZANNE. — Moi?... Quand j'ai appris que vous faisiez le ministère, je lui ai dit: « Prenez Albert... » Naturellement; c'est pas méchant.

RAVARDIN, souriant. — Petite rosse!...

SUZANNE. — Evidemment, c'est à vous que j'aurais dû le dire... Eh bien, je vous le dis... Prenez Albert!... Qu'est-ce que vous en dites?...

RAVARDIN. — Eh! je ne dis pas non...

SUZANNE. — Dites oui... Qu'est-ce que ça vous fait?...

RAVARDIN. — Ça me ferait plaisir... Seulement...

SUZANNE. — Oh! « seulement... » tout de suite!... Qu'est-ce que vous lui reprochez?...

RAVARDIN. — Rien du tout!...

SUZANNE. — Si!... Je vois bien que vous n'êtes pas emballé... Qu'est-ce qu'il y a?... Il est intelligent, Albert!... Il a du fond!...

RAVARDIN. — Ah?...

SUZANNE. — Oh! que vous êtes bête!... Je parle de son intelligence.

RAVARDIN. — Moi aussi!... Certainement!...

SUZANNE. — Alors?... Je vois: vous le trouvez trop clérical!

RAVARDIN. — C'est vrai... Peut-être un peu!...

SUZANNE, appuyée contre le bureau. — Parce que je vais à la messe?... Eh bien, je n'irai plus, voilà tout!... (Elle soupire.)

RAVARDIN. — Je vous en prie...

SUZANNE. — Mais non. Il faut ce qu'il faut!... D'ailleurs, j'ai réfléchi, depuis hier soir... Dans ces moments-là, on pense!... Le bon Dieu n'en voudra pas à une pauvre femme qui ne va pas à la messe, par dévouement pour son mari... Et puis, l'avenir d'Albert avant tout!... Quand il a voté la séparation, je lui ai dit: « Va, mon chéri; tu n'es pas un héros: ne sois pas un imbécile!... Vote!... » Il a voté!...

RAVARDIN. — Parbleu!...

SUZANNE. — Alors, vous voulez bien?...

RAVARDIN. — Je ne demanderais pas mieux... Mais...

SUZANNE, dépitée. — Ah! quoi?

RAVARDIN. — Ça ne dépend pas que de moi...

SUZANNE. — De qui encore?...

RAVARDIN. — Eh bien, du président de la République...

SUZANNE, entreprenante. — Je vais aller le voir!...

RAVARDIN. — Non, non... Ne faites pas ça!...

SUZANNE. — Pourquoi?...

RAVARDIN. — Je vous assure...

SUZANNE. — Il est sauvage?...

RAVARDIN. — Oui, très sauvage!...

SUZANNE. — Alors, vous vous en chargez?...

RAVARDIN. — Oui, oui, je m'en charge... Fiez-vous à moi.

SUZANNE. — Et allez-vous-en?...

RAVARDIN. — Dame...

SUZANNE. — Et puis, Gisèle va venir: et elle défera tout ce que j'ai fait!... Vous l'aimez, hein, Gisèle?...

RAVARDIN. — Beaucoup!...

SUZANNE, d'un air entendu. — Oui!... Alors, vous comprenez, ça n'est pas de jeu!...

RAVARDIN. — Quoi?... Oh! mais, vous êtes insupportable!... Entre M<sup>me</sup> Prieur et moi, il n'y a qu'une très bonne amitié...

SUZANNE. — Vraiment?...

RAVARDIN. — Mais oui!...

SUZANNE. — Ah! tant mieux!... Ça me fait plaisir... Oui... Ah! très grand plaisir, très grand, très grand, très grand!... Et, maintenant, il ne me reste plus qu'à vous quitter... Mais, avant ça, je voudrais... vous allez me trouver ridicule... je voudrais vous embrasser... pour vous remercier...

RAVARDIN. — Pas encore!...

SUZANNE. — Alors, pour vous encourager.

RAVARDIN. — Voyons si ça m'encourage!... (Elle met ses bras au cou de Ravardin; il la saisit et la serre.) Mâtin! vous êtes rudement jolie, vous!...

SUZANNE. — Ah! vous me serrez trop; vous me faites mal!...

RAVARDIN. — Je te fais mal?... (Il l'embrasse sur la bouche.) Dis encore que je te fais mal!...

SUZANNE. — Oh! non!...

RAVARDIN. — Quel âge a-t-il, Albert?...

SUZANNE. — Je ne sais pas... Quarante-six ans...

RAVARDIN. — Oui... Quel âge avait-il quand vous avez commencé de le tromper?...

SUZANNE. — Oh! mais, dites donc!...

RAVARDIN. — Alors, dites-moi autre chose... mais, là, du fond du cœur... Croyez-vous qu'on peut encore m'aimer?...

SUZANNE. — J'en ai peur!...

RAVARDIN. — Oui... Mais pas seulement pour avoir son mari ministre?...

SUZANNE. — Oh! que c'est méchant de me dire

ça!... Vous ne croyez donc à rien?... Vous m'avez gâté notre baiser!... D'ailleurs, ça vaut mieux... puisqu'il faut l'oublier, puisqu'il ne doit pas avoir de lendemain!... Adieu; oubliez-le... Mais n'oubliez pas ce que je vous ai demandé...

RAVARDIN. — Si j'oubliais l'un des deux, ce ne serait pas le baiser!...

SUZANNE. — Oh!...

Et Ravardin recommencerait; mais entre Cabusac.

### Scène III

LES MÊMES, CABUSAC

CABUSAC. — Patron, c'est M<sup>me</sup> Prieur...

RAVARDIN. — Vous avez fait entrer dans le salon?...

CABUSAC. — Oui, patron...

RAVARDIN. — Un instant.

Cabusac sort.

### Scène IV

SUZANNE, RAVARDIN

SUZANNE, pouffant. — C'est drôle... Il me semble que nous nous sommes embrassés devant Gisèle!...

RAVARDIN. — Eh bien, au revoir...

SUZANNE. — Au fait, si je restais?...

RAVARDIN. — Mais non... Pas du tout!...

SUZANNE. — Puisqu'il n'y a rien entre vous?... Je vous gêne, hein?... C'est trop naturel... Au revoir...

Elle lui tend la bouche.

RAVARDIN. — Chère madame!...

SUZANNE. — Madame?... Comme vous êtes changé, depuis qu'elle est là!... Elle va vous parler de Laurent Bernard...

RAVARDIN. — Pourquoi?...

SUZANNE. — Oh!... Parce qu'il n'y en a plus que pour Laurent Bernard, dans la maison! Vous ne vous en êtes pas aperçu?...

RAVARDIN. — Non...

SUZANNE. — Ah! c'est drôle!... Elle ne vous a pas demandé un portefeuille pour lui, dès hier soir?...

RAVARDIN. — Elle ne m'a rien demandé du tout.

SUZANNE. — Alors, ça n'est pas vrai que vous ayez l'idée d'offrir un portefeuille à Laurent Bernard?...

RAVARDIN. — Si. C'est vrai.

SUZANNE. — Alors, l'idée vient de vous?...

RAVARDIN. — Oui...

SUZANNE, riant. — C'est drôle!...

RAVARDIN. — C'est si drôle que ça?...

SUZANNE. — Oh! plus drôle que ça!...

RAVARDIN. — Qu'est-ce que vous voulez dire?...

SUZANNE. — Rien. Je ne veux rien dire du tout. Si vous croyez que je vais desservir une amie!... Adieu. Ne la faites pas attendre.

Elle sort.

RAVARDIN. — Mais... (Suzanne est partie.) Cabusac!...

### Scène V

RAVARDIN, CABUSAC

RAVARDIN. — Tiens!... Elle a oublié son écharpe! (Il flaire l'écharpe.) Ah! ça sent bon!... Ouvrez un peu

la fenêtre. Cabusac... (Pendant que Cabusac ouvre la fenêtre.) C'est étonnant comme d'être jaloux d'une femme qu'on aime ça vous donne envie de toutes!... Cabusac, emportez-moi ça. Vous la lui rapporterez, cette après-midi. Et... pas de bêtises, hein?...

CABUSAC. — Oh! patron, la femme d'un sénateur!...

RAVARDIN. — Il y en a de très gentilles!... (Il est très soucieux; tout ce qu'il dit, tout ce qu'il fait, n'est qu'un alibi de son inquiétude. Il regarde par la fenêtre ouverte.) Il fait beau, mon petit Cabusac. C'est joli, ces printemps parisiens; c'est gai, c'est vivant, c'est jeune!...

CABUSAC. — Ah! oui, patron!... (Après un instant.) Faut-il faire entrer M<sup>me</sup> Prieur?...

RAVARDIN. — Allez!... Mais... cette écharpe, décidément, laissez-la-moi... Eh bien?... Faites entrer M<sup>me</sup> Prieur, tout de suite. (Il pose l'écharpe, bien en vue, sur un fauteuil.) Là!...

Et il attend, debout, devant la porte.

### Scène VI

RAVARDIN, GISELE

RAVARDIN. — Bonjour, Gisèle.

Il lui baise la main.

GISELE. — Bonjour.

RAVARDIN. — Prenez ce fauteuil...

GISELE, apercevant l'écharpe. — Tiens? Vous avez déjà reçu des visites?...

RAVARDIN, feignant la surprise. — Ah! oui, pardon.

Il ôte l'écharpe.

GISELE. — Suzanne?...

RAVARDIN. — Oui, M<sup>me</sup> Landin...

GISELE. — Elle est venue vous recommander Albert?...

RAVARDIN, évasif et vaniteux. — Elle est venue me voir...

GISELE. — Tiens?...

Et elle rit.

RAVARDIN, après un silence où il a épié Gisèle. — Gisèle, tu ne m'aimes plus!...

GISELE. — Pourquoi?... Qu'y a-t-il?...

RAVARDIN. — Oh! rien... Mais, autrefois, tu aurais été jalouse!...

GISELE. — Ça vous assommait!...

RAVARDIN, gentil. — Ça ne m'assommerait plus. La jalousie, c'est de l'amour qui a mal tourné: c'est tout de même de l'amour!...

GISELE. — Enfin, non, je ne suis pas jalouse de Suzanne!...

RAVARDIN. — Pourquoi?...

GISELE. — Mais quand ce ne serait que par fierté!...

RAVARDIN. — Oh! ma pauvre amie... la fierté?... Je suis bien jaloux de Bernard, moi!...

GISELE. — Oui, vous ne l'avez que trop montré, hier soir!...

RAVARDIN. — C'est ta faute!... Tu n'avais qu'un mot à dire pour m'apaiser; un mot qui me rassure, qui m'explique... Tu me l'as refusé, avec une obstination si étrange que j'en suis malade... Si tu savais la nuit que j'ai passée!...

GISELE. — Eh bien, ce mot, je viens vous le dire: voulez-vous m'épouser?... (Ravardin est stupéfait.) Malgré vos soupçons, vous avez peut-être assez de confiance en moi pour penser que, si j'étais indigne de vous, si j'avais quoi que ce fût à me reprocher



vis-à-vis de vous, je ne vous parlerais pas ainsi?... N'est-ce pas?... Mais... répondez-moi...

RAVARDIN, embarrassé. — Gisèle...

GISÈLE. — Enfin?...

RAVARDIN. — C'est que j'étais si loin de m'attendre... Vous me prenez au dépourvu...

GISÈLE. — Au dépourvu?... Depuis quatre ans que nous sommes... des amants?... Cette idée ne vous est jamais venue?...

RAVARDIN. — Mais si!...

GISÈLE. — Seulement, vous l'avez repoussée?...

RAVARDIN. — Je l'ai différée... ce n'est pas la même chose. Et, vraiment, j'ai peine à comprendre que vous ayez choisi, pour me faire cette demande, ce matin, justement ce matin!...

GISÈLE. — Parce que vous faites le ministère?...

RAVARDIN. — Dame, oui!... J'ai la tête toute pleine de politique...

GISÈLE. — Et de jalousie!... Alors, tout ce que vous accordez à la jalousie, peut-être pourriez-vous l'accorder à un sentiment meilleur, plus digne de vous et de moi. Et puis, tous les autres matins qu'il y a eus depuis quatre ans...

RAVARDIN. — Il ne s'agit pas des autres matins!... Il s'agit d'aujourd'hui. Pourquoi est-ce aujourd'hui précisément que tu viens me demander ça?...

GISÈLE. — Je voulais vous le demander hier, parce qu'hier j'ai eu quarante ans... Oui, j'ai la superstition des dates!... Eh bien, voilà deux ans, depuis la mort de maman et celle de mon mari, que tous les jours je me demande si tu vas m'offrir de m'épouser. Tu ne l'as pas fait; tu pensais... au pays, comme tu dis; tu pensais à toi. Alors, j'ai regardé les choses en face. Je me suis juré que, si tu ne m'avais rien offert le jour de mes quarante ans, moi, je parlerais... Tu vois, j'ai tenu ma parole!...

RAVARDIN. — Puisque tu as réfléchi si longtemps, tu me permettras peut-être de réfléchir un peu, à mon tour?...

GISÈLE. — Non. Je ne te le permettrai pas. Si tu hésites, après quatre ans d'amour, c'est que...

RAVARDIN. — Achève!...

GISÈLE. — C'est que tu ne m'aimes pas, Michel!...

RAVARDIN. — Ah! ça, par exemple, si je ne t'aime pas, moi!... Moi qui, en ce moment, devrais être à l'Élysée, en train de discuter les plus graves affaires de l'État, en train de servir mon parti!... Et je suis là, devant toi, penaud, comme un collégien que gronde sa bonne amie!... Ah! mais, c'est ridicule, en vérité, c'est ridicule!... (Silence de Gisèle.) Tu me dis que je ne t'aime pas; et c'est toi qui es lasse de notre amour!...

GISÈLE. — Je suis lasse de notre liaison!...

RAVARDIN. — Voyons, Gisèle, ce n'est pas doux, ce n'est pas gentil, notre liaison, comme tu dis?... Notre amour caché, secret, notre joli amour si parfait que je te défie de me citer un vrai ménage pareil à nous; notre amour qui est une sorte de mariage délicieux et qui a la pudeur de ne pas se montrer?... Non, ce n'est ni doux ni gentil?...

GISÈLE. — Écoutez-moi. Tâchez de me comprendre... La vie passe... Je veux avoir une vieillesse respectée... Ça vous fait rire?... Ah! ce n'est pas digne de vous, Michel!... Et ce n'est pas intelligent!... Les hommes ne sont pas intelligents!...

RAVARDIN. — Les femmes le sont trop. Si les

hommes l'étaient également, ce serait la fin du monde, ma pauvre Gisèle!...

GISÈLE. — Enfin, vous ne sentez donc pas qu'à l'idée de vieillir, comme ça, toute seule, j'ai froid?... Le soir surtout. Et, plus encore, un peu avant le soir, à l'heure d'entre chien et loup, quand il fait encore clair dehors et qu'on allume. On n'est pas belle; on est fatiguée; et on pense avec envie aux femmes qui, à cette heure-là, rentrent chez elles, chez leur mari. Elles ont un mari, une maison tranquille... Et elles n'ont plus besoin d'être belles... C'est reposant!... Vous ne comprenez pas?...

RAVARDIN. — Je comprends que tout ça n'a pas le sens commun. Et aujourd'hui!... Quand je ne sais seulement pas qui je vais mettre aux Finances, qui à la Justice, qui aux Affaires étrangères... Si! les Affaires étrangères, je les garde pour moi!... mais qui à l'Intérieur, qui à la Guerre!... Ah! ris, ma petite Gisèle, parce que c'est tout de même comique, un homme qu'un grand pays comme la France charge de son gouvernement et que voici en train de deviser avec sa petite Gisèle... Ris; c'est comique!...

GISÈLE. — Je ne trouve pas.

RAVARDIN. — Et c'est touchant!... Dis que ce n'est pas touchant, dis-le!... Ah! Gisèle!... Mais je te remercie d'être venue; tu m'as ôté ma jalousie... Là, c'est fini!... Je sens bien que j'étais absurde... Embrasse-moi!...

GISÈLE. — Non, laissez-moi!... Je vous ai demandé si vous vouliez m'épouser. Répondez-moi : oui ou non?...

RAVARDIN. — Oui ou non, oui ou non!... Mais les questions ne se posent pas comme ça.

GISÈLE. — Si, Michel, la question se pose comme ça. Alors, c'est non.

RAVARDIN. — Mais non, ça n'est pas non!...

GISÈLE. — Pour moi, c'est non. Ça me suffit!...

RAVARDIN, très inquiet. — Alors?...

GISÈLE. — Alors, adieu.

RAVARDIN. — Ah! mais... C'était un ultimatum?

GISÈLE. — Oui!...

RAVARDIN. — C'est à prendre ou à laisser : je t'épouse ou bien... tu me lâches?...

GISÈLE. — Je vous laisse... et je reprends ma liberté.

RAVARDIN. — Eh bien, non!... Je refuse ton ultimatum; je le refuse!... Tu n'as pas le droit de me quitter de cette façon!...

GISÈLE. — Du moment que vous ne voulez pas m'épouser...

RAVARDIN. — Ah! je ne veux pas? Vous allez me forcer à vous dire des choses!...

GISÈLE. — Dites-les! Une rupture, c'est comme une amputation. Il ne faut pas avoir peur du couteau. Je n'en ai pas peur... Dites!...

RAVARDIN. — Eh bien, je ne peux pas vous épouser!...

GISÈLE. — Pourquoi?...

RAVARDIN. — Parce que!...

GISÈLE. — Que les hommes sont lâches! Mais, ce que vous n'osez pas dire, moi je le dirai. Ayez seulement l'énergie de me répondre. C'est parce que j'ai cette histoire dans mon passé?... (Michel se tait.) Répondez. (Il se tait.) Ah! répondez!...

RAVARDIN. — Eh bien, oui.

GISÈLE. — Ah!... Mais, hier, quand je vous ai parlé, moi-même, des calomnies qu'elle a provoquées,

vous m'avez dit que vous n'y croyiez pas... Vous me l'avez dit!... Est-ce vrai?...

RAVARDIN. — Oui, je vous l'ai dit.

GISELE. — Vous mentiez, alors?... Vous me l'avez dit par pitié, par politesse?... Et vous y croyiez?...

RAVARDIN. — Mais, vous auriez été la maîtresse de ce jeune homme... Et j'admets que vous ayez pu ne pas l'être...

GISELE. — Je vous remercie!...

RAVARDIN. — Ah! si, tout ce que je dis, vous le tournez contre moi!... Eh bien, vous n'avez pas été la maîtresse de ce jeune homme...

GISELE. — Je vous remercie encore!...

RAVARDIN. — Ah!... D'une manière comme de l'autre, ce n'est pas à moi que je songe...

GISELE. — A qui songez-vous?...

RAVARDIN. — Au public! Je suis un homme public, moi; vous ne voulez pas vous mettre ça dans la tête. Ce malheureux duel a été connu. Tous les journaux l'ont raconté. Tous!... Mais vous me faites dire des choses...

GISELE. — Concluez.

RAVARDIN. — Je ne conclus pas. Mais, il y a un fait: dans la lutte politique, toutes les armes sont bonnes, même les armes empoisonnées. Que voulez-vous que j'y fasse? C'est comme ça.

GISELE. — Oui. Et, si vous m'épousiez, vous avez peur qu'un de vos ennemis se serve du scandale qu'il y a eu autour de M<sup>m</sup> Prieur pour déshonorer M<sup>m</sup> Ravardin?...

RAVARDIN. — Eh bien, je vous le demande, à mon tour: sincèrement, ai-je tort de le craindre? Répondez-moi.

GISELE. — Si vous aimez M<sup>m</sup> Prieur, oui, vous avez tort. Non, si vous n'êtes qu'un ambitieux.

RAVARDIN. — Je suis un ambitieux, oui! Et même je suis un ambitieux qui réussit. J'ai quarante-six ans; j'ai renversé des ministères: c'est une besogne de jeune homme. Mais on ne démolit plus, à mon âge; on bâtit. Je n'ai pas envie de rester par terre, comme un vieil émeutier ridicule... Je veux bâtir; et je veux placer, en haut de la bâtisse, mon petit drapeau, pour dire aux gens: « Voilà! Ça y est! J'ai réussi! » Mais je ne suis pas qu'un ambitieux; je suis aussi un homme qui vous aime!...

GISELE. — Oh! ça?...

RAVARDIN. — Oui, éperdument, Gisèle! Qu'est-ce que ça prouve? Que j'ai deux passions dans mon cœur: mon amour et mon ambition. Vous n'admettez pas ça?...

GISELE. — Nous autres femmes, nous ne sommes pas si compliquées; et, quand nous aimons!...

RAVARDIN. — Mais, voyons, toi... Quand tu vivais auprès de ta mère et que tu t'es mise à m'aimer, si tu m'avais dit: « Michel, tu es libre. Je vais me rendre libre; je vais transformer ma séparation en divorce. Et tu m'épouseras... »

GISELE. — Tu m'aurais répondu...

RAVARDIN. — Il ne s'agit pas de ce que j'aurais répondu. Tu ne m'as rien demandé. Tu m'aimais; et tu aimais ta mère. Tu as trouvé tout naturel... et moi aussi... de donner une partie de ton existence à ta mère; l'autre partie, à moi: tu avais deux passions. Moi, je t'aime; et, cependant, je ménage à mon ambition toutes ses possibilités. Demain, je suis premier ministre: c'est un échelon. Je vise plus haut.

GISELE. — Oui, vous voulez être président de la République!

RAVARDIN. — Chut!...

GISELE. — Vous me l'avez dit.

RAVARDIN. — Je vous l'ai dit tout bas. C'est vrai tout de même. Je me sens de la force, du talent, du tempérament. Je vise au pouvoir, au grand pouvoir!...

GISELE. — Enfin, vous trouvez que je ne suis pas une femme pour l'Elysée?...

RAVARDIN. — Oh! Encore de l'ironie, Gisèle, quand je te parle avec une naïveté de petit enfant!...

GISELE. — Vous appelez ça être naïf?...

RAVARDIN. — Mais oui. On est toujours naïf, quand on dit ce qu'on pense!... Si je n'étais qu'un ambitieux, je n'aurais qu'à m'en aller en me disant: « Voilà. J'ai eu la plus charmante aventure — ça été votre mot, hier — avec une femme délicieuse. Personne n'en a parlé... Si; M<sup>m</sup> Landin; mais, M<sup>m</sup> Landin!... Cette femme délicieuse me rend ma liberté le jour... où j'en ai besoin: allons!... » Je ne me dis pas ça; je t'aime et je n'accepte pas la rupture!

GISELE. — Moi, je n'accepte pas que cette situation douteuse continue...

RAVARDIN. — Pourquoi?...

GISELE. — Parce que, moi aussi, j'ai une ambition: l'honnêteté. Je ne suis pas née pour le mensonge. J'ai commis une faute, en vous aimant. Aujourd'hui encore, je ne comprends pas le vertige qui a fait que je ne vous ai pas résisté. Mais je n'ai pas cessé d'avoir des remords. J'ai une âme d'honnête femme!...

RAVARDIN. — Mais, moi aussi, je suis un honnête homme!...

GISELE. — Oh! ce n'est pas la même chose!... J'ai essayé de les endormir, ces remords, en me disant que ce n'était pas une aventure, que c'était un engagement pour toute la vie... Mais, je vous le répète, il y a le mensonge. Eh bien, je ne veux pas vieillir dans le mensonge, dans l'équivoque, comme disent mes domestiques autour de moi... J'ai besoin de respect; j'ai besoin de simplicité nette. Je ne veux plus qu'on chuchote à mon propos. Je ne veux plus de soirée comme celle d'hier, où des gens vous éplient et préparent des potins. Je ne veux plus de ça. Je ne veux plus être, comme hier, à prononcer des paroles qui me brûlent le cœur et à sourire, pendant que je souffre, pour tâcher qu'on ne me devine pas!... Non, non, ça, vous voyez, ça m'est odieux, ça m'est insupportable!...

RAVARDIN. — Moi, pas!...

GISELE. — C'est que vous ne m'aimez guère!...

RAVARDIN. — Je t'aime à ma façon; je ne peux pas t'aimer avec un autre cœur que le mien; mais je t'aime et je veux te garder!... Ce que tu appelles le mensonge, ah! c'est l'ivresse de ma vie, à moi. Quand on a, comme moi, une vie d'homme public; quand on est toujours dehors, — dans les journaux: dehors; à la Chambre: dehors; — quand on a son portrait aux devantures, quand on parle, quand on s'exhibe, quand on est livré à des foules, si tu savais comme c'est délicieux de se dire qu'on est aimé sans que personne le sache! On est à la tribune, on fait des gestes, on est éloquent, les gens vous applaudissent ou bien vous chambardent. On se dit: « J'ai là-bas ma petite Gisèle; ils ne s'en doutent pas!... » On ne ment pas: on défend son secret; c'est de la pudeur. Hier soir, cette explication tragique, douloureuse, à deux pas de ces gaillards... qui croient

ce qu'ils veulent... moi, j'aimais ça!... Ils croient que je te parlais politique; les imbéciles! je te parlais d'amour!... Ce mystère et, si tu veux, cette hypocrisie, c'est le bonheur, c'est là que je retrouve des forces: c'est ma jeunesse. Et tu veux que je quitte tout ça? Jamais de la vie!...

GISELE. — Il le faut!...

RAVARDIN. — Ah! il ne le faut pas! Je ne le veux pas!... Jamais, jamais, jamais!...

GISELE. — Adieu.

RAVARDIN. — Non, pas adieu!... Ah ça! est-ce que tu crois que je ne sais pas, maintenant, pourquoi tu es venue me mettre le marché en main?... Oh! ce n'est pas pour devenir la femme du président du Conseil...

GISELE, indignée. — Ah! Michel!...

RAVARDIN. — Non... Tu n'es pas une ambitieuse. Ce n'est pas ça; mais c'est autre chose!... Et tu prends bien facilement ton parti de me quitter. Mais on ne cesse pas, du jour au lendemain, sans raison, d'aimer un homme qu'on aimait. Car tu m'aimais. n'en doute pas!... Il y a donc autre chose...

GISELE. — Je vous ai dit ce qu'il y avait.

RAVARDIN. — Non, non... Il y a que j'ai deviné juste, hier... Il y a que Laurent Bernard t'aime et qu'il t'a offert de t'épouser... Evidemment, tu aurais mieux aimé refaire ta vie auprès de moi!... Mais tu t'es dit que tu allais reprendre ta liberté... en me posant des conditions impossibles, car tu savais bien que je ne pouvais pas t'épouser. Eh bien, j'ai vu ton jeu?... (Gisèle se tait.) Tu as voulu te libérer de moi, pour épouser Bernard. Seulement, non, tu n'es pas libre. Tu ne l'es pas. Et tu n'épouseras pas Bernard, c'est moi qui te le dis. Je sais le moyen. J'ai eu mon idée tout de suite... et avant une heure elle sera exécutée.

GISELE. — Qu'allez-vous faire?

RAVARDIN. — Ah! tu avoues?...

GISELE. — Je n'avoue rien; qu'est-ce que vous avez machiné?... Pourquoi l'avez-vous fait venir ce matin?...

RAVARDIN. — A mon tour, maintenant! Vous ne le saurez pas!... (On frappe.) Entrez!...

### Scène VII

LES MÊMES, CABUSAC

RAVARDIN. — Qu'est-ce que c'est?...

CABUSAC, bas. — Des députés, patron... M. Fougasse et M. Péchard...

RAVARDIN. — Faites attendre.

Cabusac sort.

### Scène VIII

RAVARDIN, GISELE

GISELE. — C'est lui?...

RAVARDIN. — Non... Mais il ne tardera pas. Quelle heure est-il?... Neuf heures trois quarts. Je l'ai convoqué pour dix heures. Il ne tardera pas, allez! Il a beau être Bernard: c'est un député comme les autres; ça va au portefeuille comme les généraux vont au canon...

GISELE. — Pas lui!...

RAVARDIN. — Peuh!... Je ne lui donne pas cinq minutes pour être là... (Un silence. Puis on frappe.) Entrez!

### Scène IX

LES MÊMES, CABUSAC

RAVARDIN, à Cabusac. — C'est Laurent Bernard, n'est-ce pas?

CABUSAC. — Oui, patron.

RAVARDIN. — Faites attendre.

Cabusac sort.

### Scène X

GISELE, RAVARDIN

RAVARDIN. — Voilà!... Maintenant, ma chère amie...

GISELE. — Qu'est-ce que vous allez lui dire?...

RAVARDIN. — Ça, c'est mon affaire!...

GISELE. — C'est aussi la mienne!...

RAVARDIN. — Vraiment?...

GISELE. — Ah! qu'est-ce que vous avez inventé pour me mettre encore au supplice?... Dites!... Dites!...

RAVARDIN. — Ah! mais, ma chère amie, vous avouez trop! Vous n'avez plus aucune réserve!... Epargnez-moi!...

GISELE. — Je ne m'en irai pas avant que vous m'avez dit ce que vous comptez faire. Je veux être là quand vous lui parlerez!...

RAVARDIN. — Ah! mais non!...

GISELE. — Si!...

RAVARDIN. — Non, non, non, non!... Allez-vous-en bien doucement, sans faire de bruit.

GISELE. — Je veux le voir d'abord... Je veux le mettre en garde contre vos perfidies.

RAVARDIN. — Mes perfidies?...

GISELE. — Oui!...

RAVARDIN. — En tout cas, allez-vous-en. Je le tiens. Il est à moi. Vous le verrez plus tard. Mais je l'aurai vu premièrement. Et, quand vous le verrez, je saurai bien des choses... que vous savez... et d'autres que vous ne savez peut-être pas!...

GISELE, affolée. — Ah! prenez garde!... (Au moment où Ravardin ouvre la porte, elle crie:) Bernard!...

Ravardin a très vite refermé la porte.

RAVARDIN. — Allons!... Mais il y a du monde ici. Vous n'allez pas vous amuser à faire du scandale. Ça n'arrange pas les choses, le scandale... Vous le savez pourtant.

GISELE. — Oui, je le sais; je ne peux rien, rien...

RAVARDIN. — Revenez dans une heure, voulez-vous? J'aurai vu Bernard, mon prisonnier Bernard... Et je vous raconterai tout...

GISELE. — Que vous êtes lâche!...

RAVARDIN. — Chère madame, au revoir...

### Scène XI

RAVARDIN, CABUSAC

RAVARDIN. — Amenez-moi Laurent Bernard!...

CABUSAC. — Bien, patron... Seulement vous n'oubliez pas que vous avez aussi le citoyen Fougasse et puis Péchard...

RAVARDIN. — Ah! non, Péchard, il est trop bête!...

CABUSAC. — Je ne dis pas, mais... président du

comité exécutif du parti radical et radical-socialiste!...

RAVARDIN. — Et ce voyou de Fougasse!...

CABUSAC. — Je sais bien... Mais c'est votre majorité, patron.

RAVARDIN. — Oui, elle est propre, ma majorité!... Faites-les entrer!...

CABUSAC. — Tous les deux?...

RAVARDIN. — Oui... Comme ça... En tas... A l'état de majorité compacte!...

## Scène XII

RAVARDIN, FOUASSE et PECHARD

Fougasse et Pêchard se font des politesses à l'entrée.

PÉCHARD. — Après vous, mon cher collègue.

FOUGASSE. — Passez, passez!...

PÉCHARD. — Je vous en prie...

FOUGASSE, entrant. — Par obéissance!...

RAVARDIN, les mains dans ses poches, crâneur et farceur. — Sont-ils gentils!... Eh bien, mais c'est à merveille. Si vous vous entendez comme ça, le prochain ministère a sa majorité toute faite!... Asseyez-vous. Je vous écoute.

PÉCHARD et FOUASSE. — Voici.

RAVARDIN. — Ah! chacun son tour!... voyons, Pêchard...

FOUGASSE, furieux. — Parfait!...

RAVARDIN. — Quoi?...

FOUGASSE. — Dame!... Je suis arrivé le premier. Si vous donnez un tour de faveur au parti radical, moi je ne laisserai pas humilier en ma personne le parti socialiste!...

RAVARDIN. — Bon, bon, bon!... Parlez!...

FOUGASSE. — Voici...

PÉCHARD, se lève. — Permettez... La priorité que mon collègue revendique...

RAVARDIN. — Oh! mais, vous m'embêtez, tous les deux! Si ça commence comme ça!... Vous venez m'interroger sur mes intentions, n'est-ce pas?... Je vais vous les dire. Je projette de constituer un ministère de concentration.

PÉCHARD. — Radicale?...

FOUGASSE. — C'est ça!... Les radicaux ont été battus hier; c'est un ministère radical qui est tombé sous le mépris de la Chambre. Si vous constituez un ministère radical, vous portez un défi au Parlement!...

PÉCHARD. — Le président du conseil est radical. On ne peut pas, sans impertinence, lui demander de faire un cabinet socialiste!...

FOUGASSE. — Alors, bonsoir!...

PÉCHARD. — Eh bien, bonsoir.

RAVARDIN. — Dites donc, je ne suis pas de trop?...

PÉCHARD. — Ah! que voulez-vous? Je ne peux pas laisser passer, sans les combattre, les prétentions exorbitantes des socialistes.

FOUGASSE. — Je ne vois pas pourquoi Pêchard...

PÉCHARD. — Moi, je ne vois pas pourquoi Fougasse...

RAVARDIN. — Quand vous aurez fini?... Je continue... Je compte faire... et je ferai... un ministère de concentration républicaine... Et je n'ai qu'à vous regarder pour voir que ça ne sera pas commode. Tant pis, je le ferai!... Mon idée, c'est qu'au-dessus de l'intérêt des partis, il y a la République...

FOUGASSE. — La République est à gauche!...

PÉCHARD. — Oui; mais pas à l'extrême gauche!...

FOUGASSE. — Pas à droite, en tout cas!...

PÉCHARD. — Qui ça, à droite?...

FOUGASSE. — Vous!...

PÉCHARD. — A votre droite, oui; mais pas à droite!...

FOUGASSE. — Quoi?... Ma droite, c'est la droite!...

PÉCHARD. — C'est votre droite!...

RAVARDIN, conciliant. — Voyons, voyons... On a toujours quelqu'un à sa droite... et à sa gauche... à moins d'être seul...

FOUGASSE. — Pas du tout!... Je n'ai personne à ma gauche, moi!

RAVARDIN. — Attendez un peu: il viendra quelqu'un.

FOUGASSE. — Pas du tout!... Je me mettrai à sa gauche!...

PÉCHARD. — C'est une manie!...

FOUGASSE. — Plaît-il?...

PÉCHARD. — Mais oui, vous êtes gaucher!... Et, comme ça, il vient du centre... Ah! c'est un voyageur!...

FOUGASSE. — Oui, je viens du centre... mais je n'y retournerai pas. Je viens du centre... comme mon pays!

PÉCHARD. — Je ne comprends pas...

FOUGASSE. — Ça m'est égal!...

RAVARDIN. — Mes chers collègues, je crois que nous pouvons arrêter ici cet intéressant échange de vues. Maintenant, Pêchard, vous désirez peut-être savoir quelle part je ferai, dans mon ministère, aux éléments radicaux: je la ferai grande. Et vous, mon cher Fougasse, vous êtes probablement curieux de savoir si je prendrai des socialistes: j'en prendrai...

FOUGASSE. — Combien?...

RAVARDIN. — J'en prendrai un.

FOUGASSE. — Ce n'est pas beaucoup!... Qui ça?...

RAVARDIN. — Oh, oh! ne faisons pas de questions de personnes! Je ne gouvernerai pas avec des personnes, mais avec des principes!...

PÉCHARD. — Bravo!...

FOUGASSE. — Je ne dis pas non... Mais enfin, les principes, vous savez, on n'a pas trouvé autre chose que les personnes pour les faire valoir!...

RAVARDIN. — Pour les faire valoir, c'est le mot!...

FOUGASSE. — Enfin, quoi?... Vous n'allez pas faire un ministère avec des principes... tout nus?...

RAVARDIN, le touchant du coude. — Mais non!... Je les habillerai!... (Il se lève.) Allons: faites-moi confiance et tout ira bien!...

Ils se lèvent, pour s'en aller. Fougasse manœuvre de manière à prendre Ravardin à part, un instant.

FOUGASSE, bas, à Ravardin. — Prenez-en au moins deux, voyons!...

RAVARDIN. — A bientôt!...

FOUGASSE. — Mettez-moi aux Postes.

RAVARDIN. — On vous garderait.

FOUGASSE. — Aux Beaux-Arts!...

RAVARDIN. — Ça, c'est une idée.

Et Fougasse sort, se croyant suivi de Pêchard. Mais Pêchard en profite pour causer avec Ravardin.

## Scène XIII

RAVARDIN et PECHARD

PÉCHARD. — Entre nous, ne prenez donc pas de socialiste!...

RAVARDIN. — J'en prendrai un!...

PÉCHARD. — Vous avez tort. Avec les seuls radicaux, vous avez une majorité superbe. Si vous prenez un socialiste, vous gagnez dix voix d'un côté, vous en perdez cinquante de l'autre!...

RAVARDIN. — Nous verrons ça!...

PÉCHARD. — C'est tout vu! Mon groupe a décidé que, si les radicaux ne sont pas seuls au ministère, nous ne marchions pas avec vous. C'est pour vous le dire que je suis venu.

RAVARDIN. — Je prendrai un socialiste!

PÉCHARD. — Enfin, pourquoi?... Quel sens ça a-t-il?...

RAVARDIN. — Si on vous le demande, vous direz que je suis fou!...

### Scène XIV

LES MÊMES et FOUASSE

FOUGASSE, rentrant. — Eh bien, voyons, Péchard?... Ils sortent et se croisent avec Bernard qu'on introduit.

### Scène XV

RAVARDIN, BERNARD

RAVARDIN. — Mon cher Bernard, asseyez-vous.

BERNARD. — Monsieur le président...

### Scène XVI

LES MÊMES et FOUASSE

Fougasse frappe et, sans plus attendre, ouvre. Il entre, jette un regard à Bernard et va droit à Ravardin.

FOUGASSE, à Bernard. — Vous permettez, citoyen?... (Bernard s'éloigne. Fougasse, bas, à Ravardin.) Dites donc, pas de farces, hein?... Ce n'est pas Bernard que vous prenez?...

RAVARDIN, haut. — Pas de questions de personnes, Fougasse... les principes, je vous l'ai dit, les principes!...

FOUGASSE, bas. — Ah! oui... Mais, si vous prenez Bernard comme socialiste, ça!...

RAVARDIN, haut. — Ça, quoi?...

FOUGASSE, bas. — C'est une insulte au parti... Et nous vous ferons la guerre. Ça, vous pouvez y compter... La guerre!...

RAVARDIN, haut. — Eh bien, au revoir, mon cher Fougasse!...

Il se lève et le reconduit ou, plutôt, le mène à la porte.

FOUGASSE, haut. — La guerre, la guerre... Nous vous ferons la guerre!...

Il sort.

RAVARDIN, poussant la porte feutrée. — En attendant, fichez-moi la paix!...

### Scène XVII

RAVARDIN et BERNARD, puis CABUSAC

RAVARDIN. — Ah! mon pauvre Bernard, dans quel monde sommes-nous!...

BERNARD, souriant. — Dans deux ou trois jours, vous serez mieux gardé: des factionnaires, dans des guérites, avec des fusils...

RAVARDIN. — Oui. Et je leur donnerai l'ordre de

tirer sur les raseurs... Pagne! pagne!... Ah! le régime parlementaire est une institution magnifique, à laquelle j'ai consacré mon zèle, mon énergie, mon talent... Mais il faut avouer qu'il est bigrement insupportable, certains jours!...

BERNARD. — Et les autres jours?...

RAVARDIN. — Aussi!... Parbleu, quand les réactionnaires nous ressassent que Louis XIV et Henri IV ont gouverné la France à merveille... C'est bien malin!... C'est bien malin, le pouvoir d'un seul! Qu'on me le donne; on verra!...

BERNARD. — Prenez-le!...

RAVARDIN. — Pour le moment, nous sommes républicains, mon pauvre Bernard; soyons-le... résolument!... Voyons, qu'est-ce que vous diriez du portefeuille du Commerce?...

BERNARD. — Mon Dieu...

RAVARDIN. — Ce n'est pas du délire, je vois?...

BERNARD. — Voulez-vous me permettre de vous parler... très sincèrement?...

RAVARDIN, avec une fausse gaieté. — Ma foi, si vous y tenez!... Mais n'en prenez pas l'habitude!...

BERNARD. — Qu'est-ce qui vous a fait penser à moi pour ce ministère?...

RAVARDIN, avec une fausse gaieté. — Ah, ah! vous voulez des compliments?... Vous en aurez!

BERNARD. — Pas du tout... Répondez-moi!...

RAVARDIN. — Vous en aurez, vous en aurez!... Pourquoi l'idée m'est venue de confier à vos soins notre commerce national?... Eh bien, mais d'abord votre mérite personnel...

BERNARD. — Je vous parle sérieusement!...

RAVARDIN. — Mais oui, mais oui... Votre situation parlementaire...

BERNARD, avec insistance. — Sérieusement!...

RAVARDIN. — Vos opinions...

BERNARD. — Sérieusement!...

RAVARDIN. — Enfin, les opinions que vous représentez, que voulez-vous que je vous dise?...

BERNARD. — Je suis socialiste...

RAVARDIN. — Eh bien, oui.

BERNARD. — Vous êtes radical...

RAVARDIN. — Eh bien, oui, je suis radical... C'est pour ça que j'ai besoin d'un socialiste... Vous voulez du sérieux?... Écoutez-moi. J'ai fait mes comptes. Pour gouverner avec les radicaux tout seuls, il me les faut tous; il me les faut tous constamment. Et autant dire que je suis leur prisonnier: je ne veux pas de ça!... Voilà pourquoi je cherche un appoint, hors des radicaux. Un appoint de droite ou de gauche. La droite, j'y renonce. Reste la gauche. Bref, j'ai besoin d'un socialiste, moi radical, pour n'être pas à la merci des radicaux: c'est clair! C'est de la politique, ça!...

BERNARD. — Oui!... Mais alors, ce n'est pas un socialiste qu'il vous faut; c'est le parti socialiste. Faites un programme...

RAVARDIN. — Hein?...

BERNARD. — Mais oui... faites un programme et posez des principes sur lesquels nous puissions, socialistes et radicaux, nous entendre...

RAVARDIN. — Des principes?...

BERNARD. — Oui...

RAVARDIN. — Mais on gouverne avec des hommes, mon petit!... On ne gouverne pas avec des principes!... La politique est une question de personnes, pas autre chose!... C'est exactement le contraire de ce que je disais tout à l'heure à ces imbéciles;

mais c'est la vérité... Et puis, vous êtes magnifique, vous, avec votre programme et vos principes!... Vous voulez que je donne satisfaction aux socialistes et aux radicaux, oui?... Aux radicaux?... Je vous le demande, qu'est-ce qu'on peut faire pour ces gens-là? Qu'est-ce qu'on a jamais pu faire qui leur ait plu?... Expulser des moines et des bonnes sœurs, voilà tout! Est-ce qu'il y a jamais eu autre chose dans le programme et dans la tête des radicaux?... Seulement, mes prédécesseurs n'ont pas été économes; ils ont tout chassé. Des moines et des bonnes sœurs, il n'y en a plus: le programme des radicaux est vidé!... Pour les socialistes, il faut que je supprime le capital, la liberté, l'ordre... Ça n'est pas tout: la marine, l'armée... Ça n'est pas tout: les frontières de ce pays... Ça n'est pas tout: il faut que je supprime ce pays!... Eh bien, non, je ne ferai pas ça... parce que je ne suis tout de même pas une brute!... Alors, vous voyez, socialistes et radicaux, les uns qui n'ont plus de programme et les autres qui ont un programme... impossible, tout ce que je peux faire pour eux, c'est de leur caser leur monde: il n'y a plus que ça!... Trouvez-moi autre chose, vous, malin!...

BERNARD. — Enfin, s'il vous fallait un socialiste, ce n'est pas moi!...

RAVARDIN. — Mais qui?... Fougasse?...

BERNARD. — Plutôt!...

RAVARDIN. — Jamais de la vie!...

BERNARD. — Pourquoi?...

RAVARDIN. — Parce qu'il est insupportable, mal élevé, laid!... Et puis, Fougasse, tous les autres seront jaloux de lui!...

BERNARD. — Ils seront jaloux de moi!...

RAVARDIN. — Mais non!...

BERNARD. — Enfin, vous m'avez choisi... parce que je suis insignifiant?...

RAVARDIN. — Ne croyez pas ça!...

BERNARD. — Vous vous êtes dit: « Il y a ce petit Bernard, qui n'est pas méchant, qui est gentil; on ne le déteste pas... »

RAVARDIN. — Ne croyez pas ça!...

BERNARD, continuant. — « Il est unifié: ça fera plaisir à ses camarades, de voir qu'un socialiste unifié peut devenir ministre. Si je lui donnais le Commerce? Il n'y sera pas plus mauvais qu'un autre... Au Commerce!... »

RAVARDIN. — L'acceptez-vous?...

BERNARD. — Je ne dis pas non... Mais si j'accepte le Commerce, croyez-le, ce sera pour y faire quelque chose...

RAVARDIN, riant. — Oui, enfant!... Mais vous n'allez tout de même pas réclamer le rachat des grands magasins?...

BERNARD, riant aussi. — Ah! qui sait?...

RAVARDIN. — Mais non, mon vieux, c'est trop cher!... Acceptez-vous?

BERNARD. — Vous me donnez carte blanche?...

RAVARDIN. — Ou peu s'en faut. Acceptez-vous?

BERNARD. — Qui prenez-vous encore?...

RAVARDIN, avec fatigue. — Ah! Je n'en sais rien... Des tas de gens!...

BERNARD. — Vous n'avez pas tout votre monde?...

RAVARDIN. — Je n'ai encore vu personne... que vous.

BERNARD. — Voyons, Ravardin, c'est inexplicable!...

RAVARDIN. — C'est comme ça!... Ah! mais, vrai-

ment, mon petit Bernard, vous êtes drôle!... Je ne crois pas qu'il y ait, dans tout le Parlement, un autre homme à qui on offre un ministère... comme je vous offre celui-ci, sans qu'il ait rien à sacrifier, ni de ses idées, ni de son parti, rien, rien, rien, rien... et qui hésite!... Vous êtes difficile, mon petit, très difficile!... Avouez-le!... car enfin je vous mets le pied dans l'étrier... On n'a jamais fait ça pour moi... Mais je m'intéresse à vous... C'est ça qui vous étonne?... Je ne vous l'avais pas montré?...

BERNARD. — En effet!...

RAVARDIN. — Mais je ne suis pas démonstratif, moi. On ne me connaît pas!... Il y a longtemps que je vous observe et que je vous étudie. Je songe: « Voici un garçon très intelligent, il ne fait pas de bruit: il attend son heure... » Eh bien, je vous la donne, moi, votre heure!... Ministre du Commerce à trente-sept ans... Vous prenez goût aux affaires... Vous cessez d'être un amateur: c'est bête d'être un amateur... Vous serez premier ministre avant la cinquantaine, comme moi. Voyons, ça n'est donc pas tentant d'être, soudain, maître des hommes... et des femmes?... C'est oui, n'est-ce pas?...

BERNARD. — C'est oui.

RAVARDIN. — Ah! je suis bien content!... Et vous?...

BERNARD. — Eh bien, oui, là, je suis très content!...

RAVARDIN. — A la bonne heure!...

BERNARD. — Oh! ce n'est pas par ambition personnelle.

RAVARDIN. — Quoi? Le triomphe de vos idées?...

BERNARD. — Non...

RAVARDIN. — Qu'est-ce que c'est?...

BERNARD. — Excusez-moi. Je ne peux pas vous le dire.

RAVARDIN. — Ah!... Cachotier, va!... (Un silence.) Seulement, mon petit Bernard, il faut que je vous pose une condition.

BERNARD. — Laquelle?...

RAVARDIN. — Mais, d'abord, il faut que je vous pose une question.

BERNARD. — Je vous écoute.

RAVARDIN. — Voici... On raconte que vous allez vous marier...

BERNARD. — Qui vous a dit ça?...

RAVARDIN. — Plusieurs personnes.

BERNARD. — Qui?...

RAVARDIN. — N'importe!... Est-ce vrai?...

BERNARD. — Mais... pourquoi me demandez-vous ça?...

RAVARDIN. — Ecoutez... N'allons pas par quatre chemins... Je vous ai demandé ça parce que, si vous deviez vous marier, je vous prierais de choisir entre ce projet conjugal et le projet politique que j'ai eu le plaisir de vous soumettre...

BERNARD. — Ah ça!... vous plaisantez?...

RAVARDIN. — Je ne plaisante pas du tout; je rougirais de plaisanter sur de tels sujets. Seulement, c'est mon idée: j'en suis le maître. Ainsi, que ce soit bien entendu entre nous: si vous acceptez le ministère, vous ne vous mariez pas.

BERNARD. — Vous ne voulez que des célibataires?

RAVARDIN. — Pourquoi chercher des périphrases? Ce que je vous ai dit est assez net!... Je ne veux pas d'histoires de femmes dans mon ministère!

BERNARD. — Des histoires de femmes?...

RAVARDIN. — Mais oui, des histoires de femmes!...

Vous savez ce que c'est?... Vous avez peut-être entendu parler de ça, tout de même, à votre âge?...

BERNARD. — Enfin...

RAVARDIN. — C'est comme ça!...

BERNARD. — Mais... de quelle femme parlez-vous?...

RAVARDIN. — Et vous?... (Un silence.) La vie est pleine de femmes très charmantes, qui ont tous les mérites... des vertus... et qu'on n'épouse pas, si on est un homme public!... Même si on les aime... et s'il vous en coûte de ne pas les avoir... oui, oui, même si on en a beaucoup de chagrin!... C'est un sacrifice qu'on fait à son ambition... Que diable, ça vaut bien quelque chose, la belle et bonne ambition satisfaite... Ah! mon pauvre petit!...

BERNARD, avec insistance. — De quelle femme parlez-vous?...

RAVARDIN. — D'aucune!... De toutes ces femmes délicieuses... qui ont eu des histoires... Enfin, qu'est-ce que vous voulez que je vous dise?...

BERNARD. — Quelles histoires?...

RAVARDIN. — Des histoires!... Ce qu'on appelle, à Paris, des histoires!... Ça s'imprime, dans les journaux, avec des initiales sous lesquelles chacun met un nom... (Mouvement de Bernard.) Vous dites?...

BERNARD. — Continuez...

RAVARDIN. — Et je me méfie de vous, mon petit Bernard. Parce que vous êtes un emballé, vous, avec vos jolis airs raisonnables... Un emballé qui ne fait pas de bruit... C'est tout ce qu'il y a de plus dangereux.

BERNARD. — Ah!...

RAVARDIN. — Alors, quand on m'a dit que vous vous mariez, vous, tel que je vous connais, au moment même où je voulais vous associer à mon œuvre ministérielle... ça m'a fait peur!... Je vous avoue... ça m'a fait peur!...

BERNARD. — Ravardin, vous allez me répondre!...

RAVARDIN, se rebiffant. — Mais, je ne sais pas si je vais vous répondre.

BERNARD. — Si!... Ravardin, depuis hier soir, il se passe, entre vous et moi, des choses singulières...

RAVARDIN. — Vous trouvez?...

BERNARD. — Je trouve. Qui vous a-t-on dit que j'épousais?...

RAVARDIN. — Je ne sais pas.

BERNARD. — Si, Ravardin, vous le savez!...

RAVARDIN. — Ah! c'est donc vrai?...

BERNARD. — Vous le savez donc?...

RAVARDIN. — Eh bien, oui, je le sais... Et je ne le veux pas!...

BERNARD. — Ah! ah!... Mais... de quel droit ne le voulez-vous pas?...

RAVARDIN. — Je vous l'ai dit.

BERNARD. — Vous m'avez dit beaucoup de choses.

RAVARDIN. — Je choisis mes collaborateurs à ma guise, dans les conditions qui me plaisent. Et je ne veux pas d'histoires de femmes dans mon ministère... Mais je vous l'ai dit, sapristi!...

BERNARD. — Eh bien, je le refuse, votre portefeuille!...

RAVARDIN, décontenancé. — Comment? Vous refusez?...

BERNARD. — Comme j'ai l'honneur de vous le dire!... Et, maintenant qu'il n'y a plus un ministre du Commerce devant un président du Conseil, mais un homme devant un homme, vous allez me dire...

RAVARDIN. — Je ne vais rien vous dire du tout! Cette conversation ridicule n'a que trop duré. Elle n'a plus d'objet. J'avais à causer avec vous, oui, dans le cas où vous acceptiez ce portefeuille que je vous offrais... Vous le refusez: c'est bien; serviteur!...

BERNARD. — Non, non, pardon... Au cours de cette conversation, vous avez, d'une si étrange manière, mêlé à la politique des choses qui sont ou qui devraient être tout à fait étrangères à la politique, que vous en êtes venu à jeter un soupçon sur l'honneur d'une femme...

RAVARDIN. — Mais pas du tout!...

BERNARD. — Mais si. Eh bien, vous avez une raison de refuser pour collaborateur l'homme qui épouserait... madame...

RAVARDIN. — Ne la nommons pas!...

BERNARD. — Vous la méprisez donc?...

RAVARDIN. — J'ai le plus grand respect pour elle.

BERNARD. — Alors, si vous ne la méprisez pas et si vous avez si peur que je l'épouse... c'est que vous l'aimez!... Oui, vous la méprisez... ou bien vous l'aimez: il n'y a pas à sortir de là!... Et, moi, je ne peux pas admettre que vous la méprisiez... Je ne le peux pas... Je ne le veux pas!... Alors, vous l'aimez!... Vous êtes venu, hier soir, à l'improviste, en jaloux. Et vous lui avez parlé bas. Elle était bouleversée... Ah! mais, qu'est-ce que c'est que tout ça! Je veux savoir, entendez-vous?...

RAVARDIN. — C'est tout?...

BERNARD. — Répondez-moi!...

RAVARDIN. — Non.

BERNARD. — Répondez-moi, ou bien...

RAVARDIN. — Mais, dites-donc, Bernard!... Puisque vous mettez tant d'acharnement à cet interrogatoire... un peu bizarre... je ne vois pas pourquoi je ne vous poserais pas, à mon tour, une simple question. Madame... vous a-t-elle décidément, formellement promis sa main? Parce que, autrement, vous seriez en train de la compromettre de la façon la plus légère et d'agir à son égard... excusez-moi... comme un jeune étourdi...

BERNARD. — Monsieur...

RAVARDIN. — Allons, répondez-moi... comme vous dites.

BERNARD. — Je n'ai rien à vous répondre...

RAVARDIN. — C'est ce qu'il me semble!... Et alors...

BERNARD. — Ravardin, vous vous êtes joué de moi!... La femme qu'on vous a dit que j'épouserais...

RAVARDIN. — Et que vous n'épouserez pas!...

BERNARD. — Vous voyez bien que vous l'aimez!...

RAVARDIN. — Et puis?...

BERNARD. — Alors, pour m'écarter, vous avez eu recours à une vilaine intrigue, à une infâme comédie... Vous m'avez donné à choisir entre mon amour! Oui! oui! ça m'est égal de vous le dire, maintenant, entre mon amour et mon ambition. Seulement, je ne suis pas ambitieux, moi... C'est ça qui a détourné tous vos calculs. Vous vous attendiez à un homme comme vous... C'est difficile, n'est-ce pas, quand on est vous, de se figurer un homme qui ne sacrifie pas tout à son ambition... Mais, moi, je ne suis pas un homme comme vous. Et, ainsi, je vous ai déjoué!...

RAVARDIN. — Croyez-vous?...

BERNARD. — Vous m'avez offert un marchand-

dage abominable, un marchandage public... parce qu'il y a des hommes publics comme il y a des filles publiques.

RAVARDIN, sa montre à la main. — Mon petit Bernard, je vous accorde encore une minute d'impertinence. Et puis, je me verrai dans l'obligation de songer à autre chose.

BERNARD. — Oui, oui, n'importe!... A mon tour, maintenant!... Vous avez voulu jouer avec mon ambition?... Quelle erreur!... Moi, je vais jouer avec la vôtre... Vous ne voulez pas d'histoires de femmes, comme vous dites bien gentiment, d'histoires de femmes dans votre ministère?... Qu'est-ce que vous diriez si je dépassais la minute d'impertinence que vous m'avez accordée, qu'est-ce que vous diriez?...

RAVARDIN. — Une minute!... Sortez!...

BERNARD. — Qu'est-ce que vous diriez d'avoir un peu le bras en écharpe, tous ces jours-ci, pour vos visites?...

RAVARDIN, sonnant. — Sortez!...

BERNARD. — Ce n'est pas la peine de vous gifler, n'est-ce pas? pour recevoir vos témoins?...

RAVARDIN. — Mais vous en dites quatre fois de trop, mon bon monsieur. Voilà dix minutes que je les ai choisis, mes témoins!...

### Scène XVIII

LES MÊMES, CABUSAC

CABUSAC. — Patron...

RAVARDIN. — Cabusac, voulez-vous reconduire monsieur?... Et puis, vous reviendrez tout de suite.

Cabusac et Bernard sortent. Ravardin, resté seul, se met à son bureau et il écrit.

CABUSAC, rentrant. — Voilà, patron.

RAVARDIN. — Quelle heure est-il?...

CABUSAC. — Dix heures, patron.

RAVARDIN. — Prenez un taxi, Cabusac. Allez d'abord chez M. Puymorac, le député. Vous lui remettrez ce mot. Et vous me l'amènerez tout de suite...

CABUSAC. — Mais... si je ne le trouve pas?...

RAVARDIN. — Vous le trouverez. En temps de crise et quand il y a des portefeuilles dans l'air, ces députés-là ne sortent pas de chez eux: ils attendent qu'on aille les chercher... Ou bien, si on n'y va pas, ils viennent... Et puis, vous irez chez M. Péchard...

CABUSAC. — Il est ici, patron.

RAVARDIN. — Péchard?... Mais je l'ai déjà vu ce matin!...

CABUSAC. — Il est revenu.

RAVARDIN. — Ah! oui: ils reviennent aussi!... Voilà qui va des mieux. Amenez-le-moi; et puis, allez me chercher Puymorac.

CABUSAC. — Bien, patron... Il y a aussi M. Landin qui demande à vous voir...

RAVARDIN. — Landin?... Mais j'ai déjà vu sa femme, ce matin!... C'est magnifique!... Ah! on n'est pas abandonné du genre humain quand on fait le ministère!... Amenez-moi Péchard et Landin; et ça n'est pas la peine d'aller chez Puymorac.

CABUSAC. — Bien, patron.

RAVARDIN. — Attendez... (Il range l'écharpe de Suzanne dans un cartonnier.) Voilà. Faites entrer mes bonshommes!

### Scène XIX

RAVARDIN, PECHARD et LANDIN

RAVARDIN. — Bonjour, mes amis. Je suis ravi de vous voir... Vous me rendez un vrai service en étant là.

LANDIN. — Mon cher président, c'est bien le moins!...

PÉCHARD. — Dans des moments comme ceux que nous traversons!

RAVARDIN. — Voyons, vous m'aimez bien, n'est-ce pas, tous les deux?... Je peux compter sur vous?...

PÉCHARD. — Je vous le prouve, puisque je suis revenu!...

LANDIN. — Suzanne a dû vous dire...

RAVARDIN. — Parfaitement!... Voici. Je ne me suis pas entendu avec Laurent Bernard...

PÉCHARD, qui triomphe. — Je vous le disais!... Il n'y a rien à faire avec les socialistes!... Faites un ministère radical, franchement radical!...

RAVARDIN. — Oui, mais...

LANDIN, qui triomphe. — C'est la sagesse même!...

RAVARDIN. — Oui, mais...

PÉCHARD. — Vous aurez le pays avec vous!...

LANDIN. — Tout le pays!...

RAVARDIN. — Oui, mais nous parlerons politique plus tard. Pour le moment, il ne s'agit pas du ministère!... Au cours de cet entretien avec Laurent Bernard, ce garçon a été... très impertinent avec moi. Nous nous battons. Voulez-vous être mes témoins?...

PÉCHARD, déçu. — Ah!...

LANDIN, déçu. — Vous vous battez?...

RAVARDIN. — Oui. Vous marchez, n'est-ce pas?...

PÉCHARD, triste. — Oui, naturellement...

LANDIN, triste. — Naturellement, oui...

RAVARDIN. — Qu'est-ce qu'il y a?... Qu'est-ce qu'il y a?... Vous étiez plus chauds, tout à l'heure?... L'enthousiasme tombe... Je vois ce que c'est!... Vous arriviez pour le maroquin, pas pour un duel... Mais vous en aurez, du maroquin!... Vous ferez partie du cabinet... Là!... Seulement, commençons par régler cette petite affaire...

PÉCHARD, rassuré. — Oui, mon cher président: l'honneur avant tout!

LANDIN, ragaillard. — Et merci d'avoir pensé à nous!...

RAVARDIN. — Mais c'est tout simple!... Vous irez donc trouver M. Laurent Bernard et vous le prierez de vous mettre, dès aujourd'hui, en rapport avec deux de ses amis: je veux que la rencontre ait lieu dès demain.

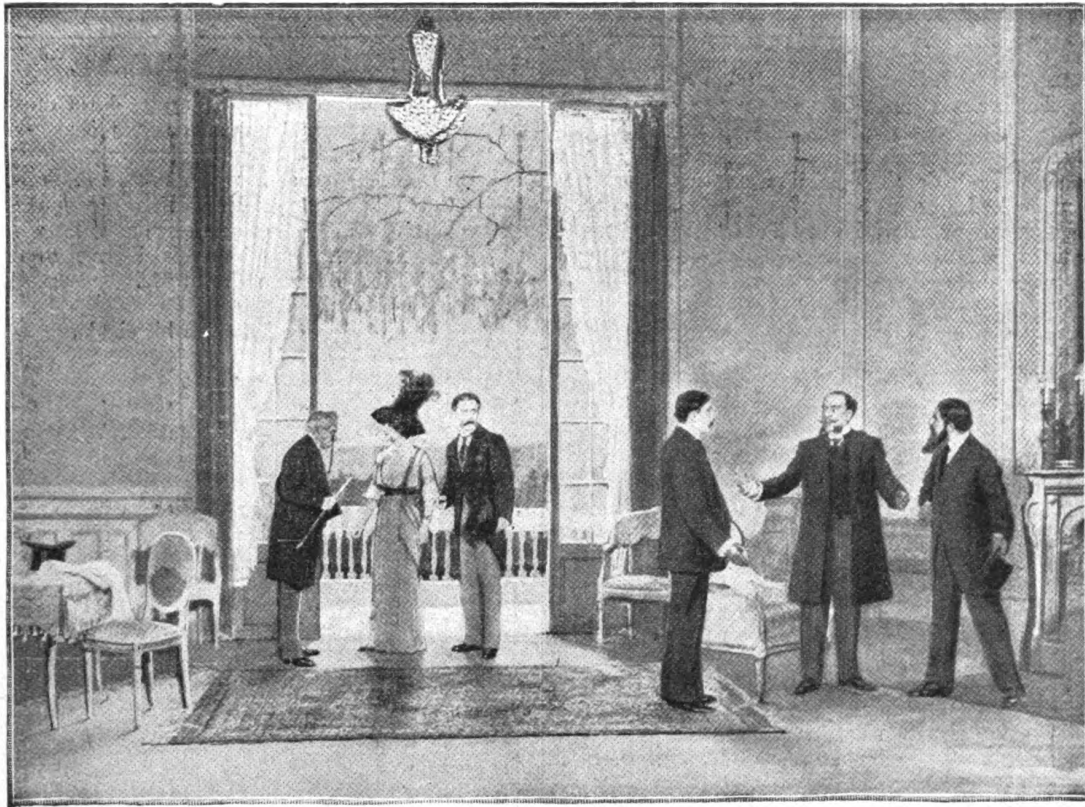
PÉCHARD. — La rencontre? La rencontre?...

LANDIN. — J'espère bien que nous vous aurons des excuses!

PÉCHARD. — Mais, enfin, qu'est-ce qu'il vous a dit, Laurent Bernard?

RAVARDIN, gaiement. — Il m'a dit que les radicaux étaient des filles publiques!...





Le baron. Suzanne. Landin. Cabusac. Ravardin. Lozel.

SCÈNE VI. — Cabusac : « Vous savez, en France, quand on n'a pas d'étranger pour soi... ».

## ACTE III

*Chez Gisèle, dans sa maison de Versailles. Une véranda. Neuf heures du matin.*

### Scène première

GISELE, puis SUZANNE

SUZANNE, appelant. — Gisèle!... On peut venir?...

GISELE, nerveuse. — Oui...

SUZANNE. — Où êtes-vous?

GISELE. — Ici...

SUZANNE. — Eh bien, ma chérie, vous faites courir vos amis; vous ne m'aviez pas dit que vous partiez pour Versailles. Mais, laissez-moi vous embrasser! Vous savez que je vous aime, n'est-ce pas?

GISELE. — Pourquoi êtes-vous si troublée?... Que se passe-t-il?

SUZANNE. — Comment, vous ne savez pas?

GISELE. — Quoi?

SUZANNE. — Vous ne savez pas qu'ils se battent?

GISELE, accablée. — Ils se battent?... Ah!... (Elle se reprend.) Mais qui?

SUZANNE. — Oh! vous ne voudriez pas que ce fût Albert!... Dieu que c'est amusant, cette idée!... Ce pauvre Albert!... Il est témoin, c'est déjà très joli!...

GISELE. — Mais qui?

SUZANNE. — Ravardin et Laurent Bernard.

GISELE, se laissant tomber. — Ah! Dieu!... Encore!...

SUZANNE. — Ah! évidemment, ça fait beaucoup de duels autour de vous... Mais ce n'est pas votre

faute, ma chérie: ne vous faites pas de reproches. Ce n'est pas la faute d'une femme si elle est jolie, charmante, et si elle plaît tellement aux hommes qu'ils éprouvent le besoin de se couper la gorge pour elle.

GISELE. — Vous êtes sûre qu'ils se battent?...

SUZANNE. — Mais puisque Albert est témoin!... C'est bien à cause de vous qu'il a accepté, parce que ces histoires-là...

GISELE. — Dieu!...

SUZANNE. — Voyons, Albert est si prudent!... A cause de vous, il a exigé des conditions très douces; seulement, ça n'a pas été commode. Ils étaient enrages. Ravardin voulait un duel au visé... Albert a parlé ferme. Il a dit aux témoins, tous députés: « Si la cour d'assises vous tente, pas moi!... » Ça a pris. La cour d'assises, c'est la seule chose qui les tienne, depuis le Panama!...

GISELE. — Ils se battent au pistolet?...

SUZANNE. — Oui. Mais à vingt-cinq pas. Et des pas... des pas de duel... (Elle fait un grand geste des bras.) Une balle chacun. Et c'est Albert qui charge les armes. Il ne va pas tasser comme pour un canon. Tranquillisez-vous, il n'arrivera rien.

GISELE. — Ah! qu'en savez-vous?

SUZANNE. — Je le sais. Je me suis fait tirer les cartes. Qu'est-ce que vous voulez, moi, je ne suis

pas un esprit fort : j'ai la foi. Eh bien, d'après les cartes, Albert doit être ministre. C'est Ravardin qui l'a choisi. Donc Ravardin ne peut pas être tué, ni même blessé, parce que ça ferait du scandale, et alors... Bernard ne peut pas être blessé, parce que ça aussi ferait du scandale. Et à ce propos, je tiens à vous le dire, le secret le plus absolu... Albert l'a exigé, à cause de vous. Le motif officiel : une dispute politique. Il n'y aura que très peu de gens pour chercher autre chose...

GISELE. — Quand ce duel ?

SUZANNE. — Maintenant.

GISELE. — Où ?

SUZANNE. — A Saint-Cloud, chez Ténipoff.

GISELE, à Mariette qu'elle a sonnée. — Mon chapeau, mon manteau, tout de suite !

SUZANNE. — Vous voulez y aller ?

GISELE. — Oui. De Versailles à Saint-Cloud, il faut vingt minutes. Prêtez-moi votre auto. Ce duel n'aura pas lieu.

SUZANNE, regardant sa montre-bracelet. — Quatre heures ; et le duel était à trois heures et demie. C'est fait !...

GISELE. — Non. Si c'était vrai, vous me l'auriez dit tout de suite...

SUZANNE. — Je vous assure !

GISELE. — D'ailleurs, je verrai bien. (Elle écoute du bruit dans le jardin.) Qui est-ce ?

SUZANNE. — Quelqu'un à cheval... Ah ! c'est le baron d'Artigues.

## Scène II

LES MÊMES, LE BARON

LE BARON. — Tenez-le-moi bien. Là !... Sans lui tirer sur la bouche, saprelotte ! Il n'est pas en bois !... Promenez-le doucement. Pas au soleil, hein ? à cause des mouches. Là, là, là, mon vieux Fauteuil.

GISELE. — Que va-t-il nous annoncer ?

SUZANNE. — Rien. Il parle à son cheval. (Entre le baron.) Ah ! baron, vous arrivez à temps ! Ravardin et Bernard se battent, chez Ténipoff. Elle veut y aller.

GISELE. — Personne au monde ne m'en empêchera.

LE BARON. — Si, moi !... Ecoute, Gisèle, on ne parle déjà que trop de cette affaire.

SUZANNE. — Ça non, c'est un secret.

LE BARON. — Oui, un secret d'homme d'Etat : un secret de Polichinelle !... J'étais au Bois, à cheval... (A Suzanne.) Oui, madame, moi, je monte l'après-midi, comme on faisait de mon temps (Montrant son pantalon gris-perle et son chapeau haut de forme.) et pas dans un costume de groom ou de cycliste... Qui est-ce que je rencontre ? Luce, le député de la droite. Il me dit : « Ça va bien, l'entente des socialistes et des radicaux ! Ravardin et Laurent Bernard se sont donné des claques, pour une question de programme. Ils se battent en ce moment. » Je suis venu tout de suite. Seulement, de l'allée des Poteaux à Versailles, ce n'est pas tout près ; je le sens à mes vieux os. Ça a beau être le pavé du roi !... Mon brave Fauteuil... c'est mon cheval, madame... en aura des mollettes. Voyez-le donc... c'est une belle bête !...

SUZANNE, riant. — Vous, baron, vous avez à causer avec Gisèle, sans moi ! Vous voulez que j'admire votre cheval ? Je vais l'admirer. (Au baron.) Parlez, je ne vous entends plus.

LE BARON. — Gisèle, Luce m'a encore dit : « Il y a une petite femme là-dessous ! » Il trouvait ça charmant. C'est leur manie, aux gens de la droite : ils trouvent toujours leurs adversaires charmants. Luce a ajouté : « Si c'est vrai, je vote pour Ravardin. Un monsieur qui se bat pour une petite femme, le jour qu'il devient premier ministre, c'est crâne, c'est gaillard, c'est français ; ça me plaît !... » (Le baron hausse les épaules.) A toi de voir si tu veux qu'on dise que la petite femme c'est toi !...

GISELE. — Mais...

LE BARON. — Songe à l'autre histoire !...

GISELE. — C'est vrai !

Elle ôte son manteau et s'assied.

SUZANNE, revenant. — Je peux revenir ?

LE BARON. — Elle est raisonnable... Voulez-vous être gentille ?

SUZANNE. — Oui.

LE BARON. — Allez aux nouvelles.

SUZANNE. — Je suis bonne enfant, dites ?... J'y vais et je reviens.

## Scène III

LE BARON, GISELE

LE BARON. — Elle est partie. Avant un quart d'heure, nous saurons.

GISELE, désespérée. — Que saurons-nous ?

LE BARON, avec fermeté. — Gisèle, reprends-toi. Cette petite Landin n'est pas une très bonne femme. Tu viens de lui donner un trop joli sujet de potins. Du calme !

GISELE. — Comment voulez-vous que je sois calme ? Il me semble que je retourne dix ans en arrière, quand Robert Lindet se battait avec Prieur et que j'attendais, comme aujourd'hui...

LE BARON. — Quoi ?... Parce qu'un duel a eu, jadis, un résultat funeste, tous les duels vont se terminer comme ça ?... Ma pauvre Gisèle, on ne se battrait plus... Et puis, comment veux-tu qu'un duel de Ravardin soit sérieux ? Il est dans la politique, ça suffit pour me rassurer.

GISELE. — Vous n'empêchez pas que j'aie un pressentiment.

LE BARON. — Laisse tes pressentiments tranquilles, et occupe-toi plutôt de tes sentiments.

GISELE. — Mes sentiments ?

LE BARON. — Mais oui, ma petite Gisèle. Avant-hier soir, quand je t'ai quittée, tu étais bien étrange, entre Bernard et Ravardin... Là-dessus, tu pars, comme une folle, pour ta maison de Versailles. Ces deux hommes se battent... à propos de toi... Eh bien, pour lequel des deux as-tu peur ?... Pour Ravardin ?

GISELE. — Je le hais !...

LE BARON. — Qu'est-ce qu'il t'a fait ?

GISELE. — Il m'a jetée... et pas seulement moi... il nous a pris et il s'est pris lui-même dans une intrigue détestable, où je ne vois pas clair. Ce que je vois, par exemple, c'est qu'il est capable de me le tuer.

LE BARON. — « De te le tuer ? » Alors, c'est Bernard que tu aimes !...

GISELE. — Suzanne ne revient pas.

LE BARON. — Oh ! oui, tu l'aimes !

GISELE. — Passionnément ! Et je le sens davantage, de minute en minute. Oui, c'est pour lui seul que j'ai peur !

LE BARON. — C'est tout naturel.

GISÈLE. — Non. Je n'en ai pas le droit.

LE BARON. — Parce que?...

GISÈLE. — Ah! vous me tourmentez! (D'une voix étranglée.) C'est pour Ravardin que j'aurais le devoir d'être inquiète...

LE BARON. — Parce que?... (Gisèle fond en larmes.) Ah! ma pauvre petite!... Ça!... ça!... vois-tu!... J'ai été bête... On me l'avait dit... J'en ai bien eu l'idée... Et puis, je ne voulais pas le croire. Ça tient du mari et du père, un vieil ami! Et encore maintenant, ça!... Voyons, ce n'est pas possible: tu n'es pas...

GISÈLE. — La maîtresse de Ravardin, si. Depuis quatre ans.

LE BARON. — Et c'est Bernard que tu aimes?

GISÈLE. — J'ai tant voulu ne pas l'aimer! C'est une chose horrible, voyez-vous, pour une femme, de s'apercevoir qu'elle n'aime plus, qu'elle n'a jamais aimé un homme à qui elle s'est donnée, — et qu'elle en aime un autre. Quelle lutte, alors! Et dans quelle détresse!... Et pour aboutir à quoi? Si l'un des deux meurt, j'aurai été son assassin!...

LE BARON. — Mais personne ne mourra, personne!... Et tu n'es pas plus responsable de ce duel que de l'autre...

GISÈLE. — Non, je n'étais pas responsable de l'autre. Mon mari n'avait pas le droit d'être jaloux de Robert Lindet, que je n'ai jamais aimé. Au lieu que Bernard... L'honneur de ma faute, c'était de considérer ma liaison avec Ravardin comme un mariage. Je ne devais pas recevoir ces visites, dont j'ai aussitôt compris le danger. Qu'est-ce que vous voulez? Elles m'étaient trop douces; Bernard était si respectueux, si réservé!... Je me suis dit: J'ai bien le droit de l'aimer en secret... Il sera toujours temps, s'il parle... Il a parlé. Sa passion m'a fait peur... et aussi la mienne... J'ai voulu mettre entre nous l'irréparable. Je suis allée supplier Ravardin de m'épouser pour me sauver de moi-même. Et il m'a refusé... (Avec amertume.) à cause de mon passé.

LE BARON. — Mais, tant mieux! tant mieux! Quelle aurait été ton existence, dans un mariage pareil, avec un homme que tu n'aimes plus, que tu n'estimes plus? Tu es bien persuadée, maintenant, que le premier des devoirs, c'est de vivre dans la vérité?

GISÈLE. — Oui. J'ai trop vu où ça vous mène, de vivre autrement.

LE BARON. — Alors, sois brave. Aie de la logique. Epouse Bernard!... Il t'a demandé ta main avant-hier...

GISÈLE. — Oui. Avant-hier, il ne savait rien.

LE BARON. — Tu ne crois pourtant pas que Ravardin...

GISÈLE. — Lui ait dit que j'étais sa maîtresse?... Puisqu'ils se battent!... Mais tant mieux encore! Il m'a délivrée de lui pour toujours. Cette fois, écoutez: c'est l'auto.

LE BARON. — Oui. L'auto de Suzanne.

GISÈLE. — Oh! il me l'a tué!... Je devine qu'il me l'a tué!...

LE BARON. — Attends! Attends!

Il va regarder dehors.

GISÈLE. — C'est Suzanne?...

LE BARON. — Non.

GISÈLE. — Qui est-ce?

LE BARON. — Ravardin.

GISÈLE. — Vous voyez bien qu'il me l'a tué!...

Un silence où Gisèle se raidit.

## Scène IV

### LES MÊMES, RAVARDIN

LE BARON. — Eh bien?

RAVARDIN. — Eh bien, me voici. (Regardant Gisèle.) Ah! madame Prieur savait? J'avais pourtant demandé aux journaux de ne rien dire...

LE BARON. — Et Bernard?

RAVARDIN. — Oh! Bernard! Bernard!

Il rit.

LE BARON. — Mais dites!

RAVARDIN. — Bernard?... Il va très bien, Bernard. Il va comme moi. Aussi gaillard... Tout de même, pas autant, parce que moi j'ai été magnifique. Tandis que lui...

LE BARON. — Il s'est mal tenu sur le terrain?...

RAVARDIN. — Vous ne voudriez pas!... Un député qui se tiendrait mal sur le terrain, devant du monde, ça ne s'est pas encore vu... C'est une des poésies de notre métier... Il n'en a pas tant!... Il faut lui laisser celle-là!... Dans notre sale métier, on sait au moins y aller de sa peau. Seulement, Bernard n'a pas été... que voulez-vous que je vous dise?

LE BARON. — Enfin, qu'y a-t-il eu?

RAVARDIN. — Regardez ce chapeau.

LE BARON, regardant. — Il est troué?...

RAVARDIN. — Oui. C'est la balle de Bernard. Elle est entrée par ici; elle est sortie par là. Rendez-vous compte! (Il met son chapeau.) Et voyez la hauteur où la balle est passée... Ma tête va jusque-là. Il s'en est fallu d'un centimètre; j'y étais!...

LE BARON. — Et votre balle à vous?

RAVARDIN. — J'ai tiré en l'air, moi, bonne bête. Je serai toujours une poire, dans la vie, une poire de générosité. Je me suis dit: « Voyons! Hier, je voulais faire de ce garçon un ministre; je ne vais pas en faire, aujourd'hui, un macehabée! » Et puis, (Regardant Gisèle.) je tenais à prouver à quelqu'un que je suis chevaleresque, quand il le faut... J'ai tiré en l'air... Mais, lui, avouez qu'il n'est pas gentil. Avouez-le. Il me cherchait. Sans compter que c'est un maladroit. Il m'a visé et il m'a manqué. Moi, j'ai visé le ciel et je l'ai touché. Ah! je ne donnerais pas mon après-midi pour un empire, ni même pour une république parlementaire. (Montrant son chapeau.) Je n'ai qu'à le regarder; je suis content. C'est bête, à mon âge, je n'avais pas encore eu de duel... Je n'en aurai plus. Je montrerai mon chapeau, ça vaudra dire: Voyez si j'ai peur!...

LE BARON. — Et puis?... Après le duel?

RAVARDIN. — Comment, après?

LE BARON. — Oui, sur le terrain?... Que s'est-il passé? Vous vous êtes réconciliés?

RAVARDIN. — Comment donc!... Et, ça encore, ce n'est pas la faute de Bernard! Je lui ai tendu la main, en le regardant bien dans les yeux et en lui disant: « Nous ne pouvons pas rester brouillés pour une question de programme. » Mais, là encore, il n'a pas été beau joueur. Il rechignait. J'ai répété: « Pour une question de programme?... » Il a compris. Et il m'a donné la main. Vous voyez: si quelqu'un s'est conduit en gentilhomme dans tout cela, c'est moi.

LE BARON. — Vous trouvez?... Regardez Gisèle. Cela vous rend fier, l'état où l'a mise tout ce scandale?

RAVARDIN. — Ce scandale?

LE BARON. — Pas de finasseries entre nous, Ravardin : Gisèle m'a tout dit.

RAVARDIN. — Ah!... Eh bien, alors, si elle vous a tout dit, vous devez trouver comme moi que ma balle tirée en l'air, ma main tendue à mon rival, voilà deux jolis gestes. Entre Bernard et moi, si je n'ai pas le beau rôle...

LE BARON. — Vous appelez ça le beau rôle, d'avoir compromis une femme dont vous deviez être le premier à défendre l'honneur, après ce qu'elle avait été pour vous? Je ne vous l'envoie pas dire : il n'y a pas de mot pour qualifier ce que vous avez fait!

RAVARDIN. — Ecoutez, baron, je ne veux pas me fâcher avec vous. Je ne peux pas avoir deux duels dans la même journée; là, vrai, je n'ai plus le temps. Il faut tout de même que je boucle mon ministère! D'ailleurs, vous allez, dans quelques instants, oui, monsieur le baron d'Artigues, entendez-vous? me faire des excuses...

LE BARON. — Ah! ça, par exemple!...

RAVARDIN. — Vous verrez!... Il est très vrai... je n'ai pas d'illusions là-dessus... que ce duel fera du bruit... Quand le chef du gouvernement va sur le terrain... Mais oui, je sais! Et ça ne me déplaît pas. Je me doute aussi que le nom de M<sup>me</sup> Prieur sera prononcé. Il l'est déjà.

LE BARON. — Eh bien?...

RAVARDIN. — Eh bien, j'ai trouvé la solution élégante, la solution charmante, pour que tous ces propos n'aient aucune importance. Aucune. Vous ne devinez pas?...

LE BARON. — Non.

RAVARDIN. — Vous ne devinez pas, vous, un ancien diplomate?

LE BARON. — Assez de ravardinades, je vous prie!...

RAVARDIN. — La carrière se fâche? On va la défâcher. Madame Prieur, voulez-vous me faire l'honneur d'être ma femme? Eh bien, que dites-vous de cette ravardinade? Hein, baron, hein? Est-ce le joli geste, cette fois? Le troisième de la journée. (Il les regarde tous les deux.) Mais qu'est-ce que vous avez, Gisèle? Après votre démarche d'hier matin! Elle a dû vous la dire aussi, baron?

LE BARON. — Oui, elle me l'a dite.

RAVARDIN. — J'étais en droit de m'attendre...

LE BARON, éclatant. — Vous étiez en droit de vous attendre qu'elle ne vous reçût pas. Vous êtes stupéfiant d'inconscience, Ravardin! Vous oubliez comment vous l'avez accueillie, cette démarche! Et j'espère que Gisèle...

GISÈLE. — Pardon, mon ami, c'est à moi qu'on s'est adressé; c'est à moi de répondre. (A Ravardin.) Cette demande... oui, la demande que vous venez de faire de ma main... elle est sérieuse?

RAVARDIN. — Très sérieuse... (Montrant son chapeau.) Vous pouvez vous rendre compte que tout ça est très sérieux.

GISÈLE. — Alors, vous me permettez un étonnement et une curiosité... Hier...

RAVARDIN. — Mais, depuis hier, il s'est produit un fait nouveau : tout est changé.

GISÈLE. — Pas mon passé, que je sache; et c'est de mon passé que vous aviez peur.

RAVARDIN. — Mais non, mais non! J'avais peur des potins qu'on pourrait bien faire sur votre passé : pas de lui, c'est très différent! Des potins peuvent

être des calomnies : ça arrive. Mais enfin, ça existe, des calomnies; ça existe à l'état de calomnies, ça existe tout de même.

GISÈLE. — La possibilité de ces calomnies n'a pas disparu, je suppose...

RAVARDIN. — Dieu merci, non! Tous ces potins nous servent, au lieu de nous nuire. Voilà le fait nouveau, paradoxal, extraordinaire, mais le fait!...

GISÈLE. — Je ne comprends pas.

LE BARON. — Ni moi non plus.

RAVARDIN. — Hier, Gisèle, je vous ai dit que j'étais un ambitieux et un amoureux. C'était vrai, ça l'est encore. Et j'avais peur, en faisant un mariage qui comblait tous mes vœux, j'avais peur des campagnes de presse... J'avais peur du scandale... Oui, cette histoire de Robert Lindet me tourmentait. Et, s'il faut tout dire, notre liaison aussi me tourmentait. Or, savez-vous ce que je constate, depuis vingt-quatre heures que mon nom vole de bouche en bouche, mon nom et le vôtre, Gisèle? Mais oui, mais oui!

GISÈLE. — Oui, c'est affreux!

RAVARDIN. — Affreux? Pas du tout! Je constate que ça fait le meilleur effet...

LE BARON. — Pour vous?

RAVARDIN. — Pour elle et pour moi.

GISÈLE. — Vous en êtes sûr?

RAVARDIN. — Sûr!... Tenez, hier, après mon altercation avec Bernard, je suis allé voir le président de la République... Entre nous, je m'attendais à ce qu'il me lavât la tête... Mais, loyal, je lui ai dit que je me battais. Et je lui ai servi, comme à tout le monde, l'histoire du programme. Il m'a répondu : « Mon petit Ravardin, c'est parfait. Je sais d'ailleurs que votre programme est fort joli : des yeux bruns avec des cheveux blonds, un beau type Renaissance. Mes compliments. Seulement, épousez-la. Ce n'est pas que je sois plus formaliste qu'un autre... mais, pour les réceptions officielles... et pour ma femme, qui est une bourgeoise... épousez-la! Ça vaut mieux... Quant à votre duel, bonne chance! Je suis très content de vous. J'aime qu'un chef de gouvernement républicain soit allant, sportif, un peu casse-cou... C'est très bien!... Mais épousez-la! »

LE BARON. — C'est charmant!

RAVARDIN. — Oui, c'est charmant. Il est charmant, le vieux de l'Élysée. On le blague; on a bien tort.

GISÈLE, frémissante. — Ne continuez pas, je vous en prie.

RAVARDIN. — Qu'est-ce que ça peut vous faire, puisque ça vous plaît? J'ai une presse magnifique, à cause de vous. Il y a, autour de moi, un air de roman, à cause de vous. Je suis sympathique, populaire, à cause de vous. Nous plaisons, Gisèle, nous plaisons!... Je croyais que mon mariage avec vous serait un empêchement à ma carrière : il la favorise. Vous m'êtes indispensable, ma chère boudeuse... Et voilà pourquoi, en dépit de votre mauvaise humeur de tout à l'heure, je vous demande la permission d'aller aujourd'hui même annoncer au président de la République que je lui amènerai une présidente du conseil selon son cœur... Eh bien, que dites-vous?

GISÈLE, éclatant. — Je dis que j'ai cruellement souffert, depuis des mois et des mois, de la dégradation de votre caractère. Avant-hier, chez moi, quand vous m'avez fait cette ignoble scène de jalousie, comme vous m'avez froissée!... Hier matin,

quand je suis allée chez vous et que je me suis adressée à vous si désespérément, et que vous, avec une brutalité affreuse, vous m'avez repoussée, quelle minute amère!... Mais, aujourd'hui, ce n'est plus cela : c'est quelque chose d'inexprimable... Vous venez de me faire horreur... Jamais je n'ai senti comme à présent combien votre abominable métier vous a dépravé le cœur. Oui, votre cœur est devenu politicien, comme votre tête!... Et, le pire, c'est que vous ne le comprenez pas, tant vous êtes devenu l'homme de cette vie-là!...

RAVARDIN, carrément. — Ça non, j'avoue, je ne comprends pas!...

GISÈLE. — Comment? vous apprenez que notre secret, mon secret, court les couloirs des ministères et de la Chambre; et vous arrivez, triomphant, me raconter ça!... C'est de la réclame!... Hier, je gênais votre ambition: vous me repoussez. Aujourd'hui, je suis commode à votre ambition: vous m'appellez!... Où est votre amour, dans tout ça?... (Geste de Ravardin.) Non, laissez-moi. Vous me traitez... je ne sais pas... comme Fougasse, si le président vous avait dit hier: « Je n'en veux pas!... » et aujourd'hui: « Décidément, prenez Fougasse; j'ai réfléchi, nous avons besoin de ce garçon!... » Alors, vous éconduisez Fougasse, ou bien vous le réclamez. C'est de la politique!... Eh bien, retournez chez le président, puisque vous traitez vos affaires de cœur à l'Elysée, et dites-lui que la personne qui fait l'objet de l'article matrimonial dans votre programme ministériel n'entre pas dans la combinaison.

RAVARDIN. — En bon français, vous ne voulez plus être ma femme?

GISÈLE. — Je ne veux plus être votre femme.

RAVARDIN. — Ah!... A mon tour de vous demander votre motif pour ne plus vouloir d'un mariage que vous êtes venue me proposer vous-même, il y a vingt-quatre heures! Oui, votre motif, si vous ne voulez pas que je croie de nouveau que vous m'avez joué, hier, une bien vilaine comédie!

LE BARON. — Ravardin!

GISÈLE. — Laissez, mon ami... (A Ravardin.) Non, Michel, je ne vous ai pas joué la comédie, hier. J'ai été loyale avec vous. Je voulais vraiment être votre femme. C'est avec moi que je n'ai pas été vraie. Je n'ai pas voulu voir que le mariage entre nous était impossible, parce que... le mot est dur, mais je vous le dois et je me le dois... parce que je ne vous aime plus, et qu'une honnête femme... je vous répète que, malgré tout, j'ai une âme d'honnête femme... n'épouse pas un homme qu'elle n'aime pas... Croyez-moi ou ne me croyez pas : c'est le motif de mon refus.

RAVARDIN. — Alors, hier, quand vous êtes venue chez moi, vous ne m'aimiez déjà plus?

GISÈLE. — Je ne vous aimais plus.

RAVARDIN. — Et vous aimiez Bernard.

GISÈLE. — J'aimais Bernard.

On entend le bruit d'une automobile qui s'arrête. Le baron fait signe à Gisèle et à Ravardin de se taire; et il va voir.

LE BARON. — C'est la petite Landin qui revient... Tenez-vous, devant elle!... (Regardant de nouveau.) Mais oui! Et elle amène son mari... (A Gisèle.) Qu'est-ce que je te disais? Elle veut qu'on potine.

GISÈLE. — Ah! mon pauvre ami, je n'en suis pas là!... Mais, pourtant, je ne veux pas me donner en spectacle. (Elle sort.)

## Scène V

LES MÊMES, LANDIN, SUZANNE

SUZANNE, à Ravardin. — Ah! mon grand ami, que je vous embrasse! Mon mari permet. (Au baron.) Pensez-vous qu'il a été chic? Il se faisait tuer comme ça, par chic!... Gisèle n'est pas là?

LE BARON. — Non, elle a eu quelques ordres à donner; elle revient. Excusez-la.

Elle remonte avec le baron et Landin. Pendant que le baron salue Landin, Suzanne s'avance sur le devant de la scène, avec Ravardin.

SUZANNE, à Ravardin. — Savez-vous qui vous allez voir, dans un instant? Bernard!

RAVARDIN. — C'est encore vous qui lui avez dit de venir.

SUZANNE. — Pas du tout!... Nous l'avons dépassé sur la route.

RAVARDIN. — Alors, c'est Gisèle qui lui a écrit?

SUZANNE. — Demandez-le-lui. (Gisèle rentre.) Vous m'en voulez de vous avoir amené mon mari? Causez avec lui: vous verrez... Il n'est pas fait, votre ministère, vous savez!... A quoi pensez-vous, Ravardin?...

LANDIN, à Ravardin. — A quoi pensez-vous?... Nous devons rentrer à Paris ensemble. Car enfin, rien n'est fait!... Qui mettons-nous à la Guerre?

RAVARDIN. — Nous avons le temps.

LANDIN. — Et aux Finances?

RAVARDIN. — Nous avons le temps.

LANDIN. — Si le cabinet ne paraît pas demain à l'Officiel...

RAVARDIN. — Il paraîtra.

LANDIN. — Vous aviez donné rendez-vous au général Préjean pour quatre heures...

RAVARDIN. — Il attendra... au port d'arme: c'est un militaire!

LANDIN. — Et à Puymorac pour quatre heures et demie.

RAVARDIN. — Il attendra: avant d'être député, panamiste et non lieu, il était professeur de philosophie... C'est patient, un philosophe!

Landin remonte. Nouveau bruit d'automobile. Suzanne s'approche de Ravardin et le prend à part.

## Scène VI

LES MÊMES, LOZEL et CABUSAC, qui entrent en coup de vent. Lozel cause avec le baron, Suzanne et Landin.

SUZANNE, à Ravardin. — Si c'est Bernard, soyez maître de vous! Non, c'est Lozel et Cabuzac.

CABUSAC. — A quoi pensez-vous, patron? Vous m'avez fait donner rendez-vous à six journalistes étrangers, un Allemand, un Anglais, un Russe, un Américain, un Italien et un Autrichien... Ils reviendront à six heures. Mais ce qu'ils sont à la rogne! Et, vous savez, en France, quand on n'a pas l'étranger pour soi...

RAVARDIN, fâché. — Vous ne pouviez pas répondre pour moi? A quoi êtes-vous bon? (A Lozel.) Tu viens me montrer ton compte rendu, toi?

LOZEL. — Oui; mais, le temps de venir et de retourner à Paris, tu ne te seras pas battu pour les journaux du soir.

RAVARDIN. — Eh bien, je me serai battu pour les journaux du matin.

LOZEL. — Assez de blagues, n'est-ce pas? A quoi

penses-tu, Ravardin ?

RAVARDIN. — Ça y est ! Tu vas encore m'embêter avec les groupes, la Guerre, les Finances, la presse étrangère ?

LOZEL. — Je viens t'empêcher de te couler ! Car tu te coules, tu m'entends ? Tu te coules !... Je quitte le président...

RAVARDIN. — Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

LOZEL. — Ce qu'il m'a dit ? Tu ne te fâcheras pas ?... Tu sais, mon vieux, je ne me suis jamais mêlé de tes affaires de cœur...

RAVARDIN. — Va, va ! Parle !

LOZEL. — Il m'a dit : « Ravardin se bat pour une femme... »

RAVARDIN. — Ça, il le savait !

LOZEL. — « Je viens d'avoir sur cette femme les plus mauvais renseignements. »

RAVARDIN. — Par qui ?

LOZEL. — Par les Landin, n'en doute pas... « Vous direz à Ravardin... (c'est toujours le président qui parle) que je ne veux pas d'histoires de femmes dans son ministère. Par conséquent, pas de mariage... »

RAVARDIN. — Girouette, va !... Ce matin il me l'imposait.

LOZEL. — « Pas de mariage et plus d'affichage !... Il est chez elle maintenant au lieu d'être ici : c'est impardonnable ! » Ça, il l'a su par la police...

RAVARDIN. — Ou par toi...

LOZEL. — Et puis ?... Quand ce serait par moi ? Nous sommes dans le même bateau, mon petit. Et je ne veux pas que tu me fiches à l'eau avec toi !... Ecoute, un mot achèvera de t'éclairer. Qui est-ce qui entraînait à l'Élysée, comme j'en sortais ? Barbuteau !... Oui, mon vieux, il y a un replâtrage Barbuteau dans l'air... Eh bien, nous allons chez le président ?

RAVARDIN. — Oui, oui ! Mais laisse-moi le temps...

LOZEL. — Non. Je vais en avant et je t'annonce... Tu n'es pas fou, n'est-ce pas ? Voyons... (Regardant sa montre.) Cinq minutes pour hésiter, cinq minutes pour marivauder, cinq minutes pour prendre congé : je dis au président que je te précède d'un quart d'heure. Sinon, tu sais, mon petit, moi, je me mets avec Barbuteau...

SUZANNE, à Lozel. — Attendez, Lozel, nous partons avec vous. Et nous emmenons Cabusac. (À Ravardin.) Vous permettez, nous n'avons que le temps. Barbuteau a donné rendez-vous à mon mari... Je ne sais pas pourquoi... Vous m'excuserez auprès de M<sup>me</sup> Prieur ?... (Elle sort, ainsi que Landin et Cabusac.)

LOZEL, au baron. — Je vous ai dit que je n'avais qu'une minute...

LE BARON, à Ravardin. — Il n'a jamais qu'une minute, votre ami Lozel : c'est toujours la même, probablement ?...

Lozel sort.

## Scène VII

RAVARDIN, LE BARON

RAVARDIN. — Baron, vous voyez un homme à l'agonie. Je ne peux pas quitter Gisèle comme ça. Vous avez vu comme elle m'a traité ?

LE BARON. — Et vous, comment l'avez-vous traitée ?

RAVARDIN. — Vous n'allez pas comparer ses cruautés avec, mettons, mes imprudences, mes légè-

retés, tout ce que vous voudrez ; mais, en attendant, je rate mon ministère à cause d'elle !... Landin, Cabusac, Suzanne, Lozel, il n'y a qu'un cri, un seul : « A quoi pensez-vous, Ravardin ?... » A quoi je pense ? A Gisèle !... Alors, j'oublie tout, je bazarde tout : rendez-vous, députés, sénateurs, journalistes, programme. Je n'ai plus la tête à rien !... Tenez, en ce moment-ci, au lieu d'être à l'Élysée, où l'on soupire après moi, j'attends Gisèle !... Et, pendant ce temps-là, on travaille...

LE BARON. — Qui ?

RAVARDIN. — Barbuteau, parbleu !... Il se remue lui. Il a vu les Landin. Il ne quitte plus l'Élysée. Si vous saviez ce que le président m'a fait dire par Lozel !... Et Lozel lui-même... Ah ! ce Barbuteau, c'est un bougre ! En politique, on n'a que soi ! C'est la foire d'Empoigne. Barbuteau est là et il pense à son affaire. Je ne suis pas là et je pense à Gisèle. Et ça va continuer. Je rentre à Paris, je ne peux pas faire autrement... Je me connais : ce soir, je serai ici. Et, si elle ne me reçoit pas, je reviendrai demain matin ; si ce n'est pas demain matin, ce sera demain l'après-midi. Tout ça, pour qu'elle me marche sur le cœur ! Vingt-quatre heures de cette plaisanterie. Barbuteau m'aura. C'est le désastre, c'est la faillite. Je ne peux pas souffrir ce que je souffre à cause de cette femme et faire front. Je ne peux, je ne peux, je ne peux pas !...

LE BARON. — Faites front, Ravardin, et vous ne souffrirez plus... (Geste de Ravardin.) Vous souffrirez moins ! Voulez-vous le tomber, Barbuteau ? Donnez-vous à vous-même votre parole d'honneur de ne plus chercher à voir Gisèle.

RAVARDIN. — Ma parole d'honneur ? Je ne la tiendrai pas !... Ne plus revoir Gisèle ?... Alors, emmenez-la au Cap, au Japon, en Australie... et encore !... Elle serait à Nice, en Italie, partout où il y a un rapide à prendre, je le prendrais. Je me demande ce qu'il faudrait pour me guérir de cette femme : il faudrait quelque chose de formidable !... Un abîme creusé entre nous... Evidemment, s'il y avait la guerre... Je ne peux pas pourtant déclarer la guerre pour m'ôter une jupe de la caboche. Et, si je la garde là, cette jupe, je suis fichu, fichu, fichu !...

LE BARON. — Eh bien, je vous sauve, moi !... sans guerre, par un mariage !... Le mariage de Gisèle et de Bernard...

RAVARDIN. — Qu'est-ce que vous dites là ?

LE BARON. — Vous n'y pouvez rien ; tôt ou tard, ce mariage se fera : ils s'aiment !... Ça ne dépend ni de vous ni de moi. Ce qui dépend de nous, c'est ce qui vous sauverait : c'est que ce mariage se fasse tout de suite... Laissez-moi manœuvrer pour qu'il se fasse tout de suite. Ça a l'air fou, ce que je vous propose ; c'est le bon sens même. Gisèle devenue la femme d'un autre... je vous connais, vous êtes trop fier : vous êtes guéri !... Une minute d'héroïsme : n'attendez pas Gisèle, sautez dans votre auto, rentrez à Paris. Faites vos affaires jusqu'à sept heures : mais là, sauvagement ! et, à sept heures, je vous téléphone : « Ça y est ! Ils sont fiancés ! » Je sais, c'est chirurgical : c'est nécessaire. L'amoureux saignera : tant mieux ! il donnera la fièvre à l'homme d'État !

RAVARDIN. — Jamais de la vie !... Gisèle la femme de Bernard ?... Jamais de la vie !... Je ne veux pas ! Je ne veux pas !...

LE BARON. — Alors, les bêtises vont continuer. Je vois d'ici les manchettes des journaux : « Avor-

tement du ministère Ravardin. Barbuteau appelé à l'Elysée... » Oui, je vois ça, je vois ça. J'entends les camelots qui crient : « Barbuteau à l'Elysée. » Ça sonne bien : « Barbuteau à l'Elysée. »

RAVARDIN, se promène silencieusement et frénétiquement, puis, s'arrêtant devant le baron. — Eh bien, non!... il n'y aura pas de ministère Barbuteau; je ferai le ministère Ravardin. Seulement Bernard n'épousera pas Gisèle. (Le baron hausse les épaules.) Il ne l'épousera pas!

LE BARON. — Pourquoi?...

RAVARDIN. — Parce que moi...

LE BARON. — Ne soyez donc pas ridicule, Ravardin; ne vous cabrez pas contre l'évidence. Vous savez que vous n'empêcherez rien: ce que je vous ai dit est la vérité.

RAVARDIN. — Mais il y a à prendre, dans ce que vous m'avez dit. Il faut que je m'opère de Gisèle, et pour ça, que je taille dans ma chair vive: entendu! Ce sera fait dans un quart d'heure. L'héroïsme, je l'ai. Mais j'ai mon truc, si vous avez le vôtre!

LE BARON. — Essayez-le, si ça vous amuse.

RAVARDIN. — Gisèle épouser Bernard?... Men pauvre baron, vous ne m'avez pas regardé! De quoi est-ce que je souffre, depuis quarante-huit heures? De jalousie!... Je suis comme Napoléon, moi: je m'analyse sans cesse. Eh bien, si je m'analyse, qu'est-ce que je trouve en moi? De l'amour, oui; et de la jalousie. Gisèle ne m'aime plus; c'est mon chagrin; j'en fais mon affaire. Mais que Bernard... Ah! non, non, non, non, non, pas ça, pas ça!... L'amour, ça se domine: pas la jalousie. La jalousie, ça se supprime, en supprimant le rival.

LE BARON. — Vous n'allez pas recommencer à vous battre avec Bernard?

RAVARDIN. — Pour supprimer un rival, il n'y a pas besoin de le tuer!... (Il rit.)

LE BARON, sévère. — Ravardin, vous riez faux, vous préparez un mauvais coup...

RAVARDIN. — Une ravardinade, tout simplement; une forte ravardinade...

LE BARON. — Une infamie?...

RAVARDIN. — Mais non!... Un tour de politicien. Oui, je suis un politicien: Gisèle me l'a assez dit! Eh bien, ça a du ressort, un politicien; ça a de la défense, un vieux parlementaire...

LE BARON. — Un vieux diplomate aussi. Vous ne ferez rien!...

RAVARDIN. — Que si!... Et ce sera exécuté avant que je parte d'ici... A chaud!

LE BARON. — Je ne quitte plus Gisèle jusqu'à ce que vous soyez parti.

RAVARDIN. — Mais je vous supplie d'être là: je vous invite... Je désire que vous me voyiez faire. J'y mets un peu de coquetterie; vous apprécierez le tour de main. Vous allez voir comment j'opère.

LE BARON. — Si je vous laisse aller. Mais je suis bien résolu à vous arrêter dès le premier mot.

RAVARDIN. — Vous ne pourrez pas! Il ne sortira pas de ma bouche une phrase qui ne soit courtoisie, grâce, élégance... que voulez-vous de mieux?... Je serai parfait. Je serai talon rouge. Et cependant, Gisèle ne me le pardonnera pas. Mais elle n'épousera pas Bernard, ils ne se reverront plus. Au point où j'en suis, c'est tout ce qu'il me faut... Je les aurai séparés! Je m'en irai avec cette certitude, dont j'ai besoin, dont j'ai passionnément besoin!... Et sans remords... car vraiment, elle m'en a trop fait!...

LE BARON. — Enfin, vous avouez que vous voulez vous venger... J'aime mieux ça!...

## Scène VIII

LES MÊMES, GISELE, puis BERNARD

LE BARON, à Gisèle. — Prends garde, Gisèle, cet homme est un fou et un méchant.

RAVARDIN, gaillard. — Tout de même, baron, madame Prieur me permettra bien de lui dire que j'accepte notre rupture. Je n'ai voulu lui parler que pour lui dire ça. Oui, Gisèle, j'accepte notre rupture. Vous ne voulez plus m'épouser: je l'accepte. Vous ne m'aimez plus: je l'accepte. C'est dur, c'est inattendu, c'est injuste: mais je l'accepte. (Au baron.) Voilà le fou et le méchant que je suis!

LE BARON. — Il veut te faire du mal. Ne reste pas ici.

GISELE. — Quel mal pourrait-il me faire maintenant? Il a dévasté ma vie...

RAVARDIN. — J'ai dévasté votre vie, moi? Mais elle me semble assez ornée, assez meublée, votre vie?... Je croyais vous avoir entendu dire que vous aimiez Bernard?... Alors?...

GISELE. — Pourquoi me dites-vous ça?... Ce n'est pas généreux, — quand vous vous êtes arrangé pour que je ne puisse plus jamais le revoir!...

RAVARDIN. — Comment ça?

GISELE. — Mais oui! En lui disant que j'étais votre maîtresse...

RAVARDIN. — Moi?

GISELE. — Oui, vous!...

RAVARDIN. — Ah! vraiment, Gisèle, vous m'en faites prendre pour mon grade, et au delà!... Eh bien, non! si singulier que cela vous paraisse de ma part, je n'ai pas dit à Bernard que vous fussiez ma maîtresse. Je ne le lui ai pas dit.

GISELE. — Pourquoi vous êtes-vous battus, alors? Pourquoi a-t-il voulu vous tuer?

RAVARDIN. — Pourquoi?... Parce que nous nous sommes disputés, à cause de vous. Ça, c'est vrai. Je lui ai offert un ministère: vous le savez; c'était chez vous. Et je lui ai posé pour condition qu'il ne vous épouserait pas. Il a vu rouge. Voilà tout.

GISELE. — Mais c'était lui dire que j'étais votre maîtresse!...

RAVARDIN. — C'était lui dire que je vous aimais, pas que j'étais votre amant.

GISELE. — Qu'a-t-il répondu, quand vous lui avez donné à choisir entre son ambition et moi?... Car c'est ça, n'est-ce pas?

RAVARDIN. — Il vous a choisie!... Ah! ça vous intéresse... vos yeux changent! Ça vous fait plaisir, qu'il vous ait choisie!... Ah! si vous voyiez vos yeux!... Tenez, la rage me reprend, ça recommence... Barbuteau, Barbuteau, Barbuteau!... (A Gisèle.) Vous ne pouvez pas comprendre, non; mais le baron comprend... Barbuteau, Barbuteau!... (Il passe sa main sur ses yeux.) Ça passe, c'est passé... Puis pourquoi me dites-vous que vous ne pouvez pas le revoir, puisque vous lui avez donné rendez-vous ici, cette après-midi. Ce n'est pas la peine de nier; je le sais. On l'a rencontré sur la route.

GISELE. — Il vient ici?... Vous êtes sûr?

RAVARDIN. — J'en suis sûr: vous aussi.

GISELE. — C'est pour cela que vous êtes resté.

RAVARDIN. — Parfaitement!

GISÈLE. — Je ne le recevrai pas. Je ne peux supporter maintenant de vous voir l'un en face de l'autre!...

LE BARON. — Je vais condamner la porte.

Arrive Bernard.

RAVARDIN. — Trop tard!...

BERNARD, très maître de lui. — Madame... Mon cher baron... Ravardin.

RAVARDIN. — Bonjour, mon cher Bernard... (Il regarde Gisèle et le baron.) Vous êtes étonné de me trouver ici?

BERNARD. — Pourquoi? Nous avons eu une bête de discussion politique, suivie d'un bête de duel. Nous sommes tous deux des amis de madame Prieur. Nous venons tous deux la rassurer; c'est élémentaire.

RAVARDIN, riant. — Une discussion politique?... Cette fiction n'est plus de mise. Madame Prieur sait que nous nous sommes battus pour elle.

BERNARD. — Ah! vous lui avez raconté?

RAVARDIN. — Elle avait deviné.

BERNARD. — Alors, je suis d'autant plus heureux d'être venu pour lui faire toutes mes excuses...

RAVARDIN. — De quoi?

BERNARD. — Mais, de m'être battu à propos d'elle, quand elle ne m'en avait pas donné la permission.

RAVARDIN. — Et moi, est-ce qu'elle me l'avait donnée?... Ce duel est excellent. Il met fin à une situation aussi pénible pour elle que pour nous. Bernard, nous aimons tous deux madame Prieur. Je sais maintenant qu'elle vous aime. Vous lui avez demandé sa main. Elle hésitait à vous l'accorder (Regardant le baron.) par égard pour un sentiment que j'avais mal su lui cacher. Dissipons ce malentendu. Je m'efface. Laissez-moi la joie d'avoir assuré votre bonheur à tous deux; et donnez-moi votre main, que je la mette dans la sienne.

GISÈLE, affolée. — Ne lui donnez pas la main. Bernard, il a été mon amant!

RAVARDIN. — Ça y est!

BERNARD, à Gisèle. — Il y a vingt-quatre heures que je le sais. Quand il m'a dit hier ce qu'il m'a dit,

chez lui, avec cette voix, ce regard... j'ai compris.

GISÈLE. — Vous le saviez? Et vous êtes revenu!

BERNARD. — Oui.

GISÈLE. — Et vous l'avez laissé parler, tout à l'heure, comme il a parlé?...

BERNARD. — Oui.

GISÈLE. — Et vous n'avez pas pensé que moi?...

BERNARD. — J'ai pensé que si vous étiez la femme que je croyais... et vous l'êtes... vous pousseriez le cri que vous avez poussé.

GISÈLE. — Et devant lui?

BERNARD. — Oui, devant lui. Cette explication entre nous, devant lui, c'est la preuve pour lui que vous vous êtes reprise, et absolument; c'est la preuve, pour vous et pour moi, que le passé est aboli, qu'il n'existe plus, puisque je supporte cette présence. Et voilà pourquoi, la demande que je vous avais faite avant-hier quand je ne savais pas, je vous la fais aujourd'hui que je sais, — et devant lui: — Madame, voulez-vous être ma femme? (Gisèle se tait. Il se rapproche d'elle; lui prend la main et plus bas.) Gisèle, vous ne voulez donc pas me donner la joie de sentir que je vous arrache de cet homme? (Silence de Gisèle.) Vous ne répondez pas? Il vous fait peur?... Alors, adieu pour toujours!

Geste de Ravardin au baron qui lui fait signe de se taire.

GISÈLE. — Bernard! (Bernard se retourne.) Ne vous en allez pas!... Eh bien, oui, Bernard, j'accepte d'être votre femme!...

BERNARD. — Ah! ma chère Gisèle!

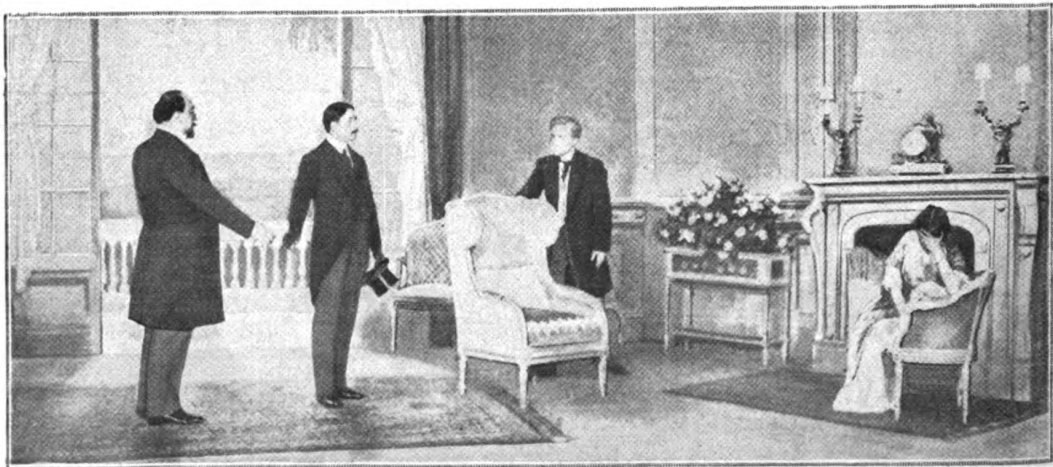
LE BARON. — Eh bien, Ravardin?...

RAVARDIN. — Mais j'ai joué, j'ai perdu. Je serai beau joueur.

LE BARON. — Oui. Vous n'êtes pas un mauvais homme. Un de ces jours vous serez content que ça ait tourné comme ça.

RAVARDIN. — Peut-être. En attendant, j'ai beaucoup de chagrin. Napoléon en a eu aussi quand il a quitté Joséphine. Ce qu'il a dû souffrir, cet homme! Il l'a quittée tout de même. Bah? Je m'écraserai de besogne, et Barbuteau... Qu'est-ce qu'il va prendre, Barbuteau!...

RIDEAU



Ravardin.

Bernard.

Le baron.

Gisèle.

Bernard : « Cette explication entre nous, devant lui, c'est la preuve pour lui que vous vous êtes reprise »



existence à détruire en lui, à la sincérité, à la simplicité, au sacrifice ? Ou bien aimera-t-il avec tout le frelaté de sa nature, mentant sans cesse à cette femme à laquelle il est pourtant attaché passionnément, jouant la comédie avec des émotions qu'il éprouve néanmoins, cabotin de lui-même, si l'on peut dire, adultérant sans cesse ses désirs, ses regrets, ses colères, par le vice profond de son charlatanisme et de sa ruse, de son utilitarisme et de son bluff ? Et quel martyr pour la femme qui, s'étant prise aux belles paroles et aux belles attitudes, découvre la perversion morale et sentimentale de ce défenseur d'idées généreuses ! Ce sont toujours des idées généreuses que défend le politicien. Et le pire est qu'autant qu'il peut croire à quelque chose il y croit ou croit y croire.

» Tel est le thème que M. André Beaunier et moi avons essayé de traiter dans *la Crise*. Pussions-nous être conformés un peu à l'antique et toujours juste devise : *Castigat ridendo mores*, où la rhétorique d'autrefois résumait l'action de la comédie moyenne ! C'est encore une jolie définition du genre que cette épithète que les Grecs et les Latins appliquaient au judicieux et disparu Ménandre. »

\* \*

M. André Beaunier est, comme M. Paul Bourget, de ces auteurs qui, même lorsqu'il s'agit de théâtre, écrivent parce qu'ils éprouvent l'impérieux besoin de faire entendre quelques vérités et non pour la vaine satisfaction d'un succès plus ou moins retentissant et durable. On a pu se demander, après la représentation de leur pièce, si leur Ravardin était vraiment un portrait « du jour », une figure faite à la ressemblance de politiciens de la plus récente couche ; or, il n'est pas douteux que nous avons encore à la Chambre des tas de Ravardins. Ils ne sont plus ministres, aujourd'hui ? sans doute ; ils l'étaient hier, ou avant-hier, et qui saurait nous garantir qu'ils ne tenteront pas de le redevenir demain ?

Toute la presse a donc examiné et analysé cette œuvre avec une attention curieusement intéressée.

M. Adolphe Brisson en dégage ainsi, dans le *Temps*, les éléments constitutifs :

« Ce pouvait être une âpre satire. Ce pouvait être une étude philosophique, une tragédie moderne, un drame passionnel. MM. Paul Bourget et André Beaunier n'ont prétendu écrire qu'une comédie de caractères ; ils ont voulu qu'elle fût légère ; ils l'ont bâtie sur une intrigue quelque peu vaudevillesque, assaisonnée d'esprit, bourrée d'épigrammes sans venin. J'ai déjà signalé le réveil de sympathie qui ramène un grand nombre de nos auteurs vers les formes de l'ancien théâtre. Visiblement ils s'éloignent du réalisme amer et brutal pour aller à la fantaisie paradoxale, à l'observation à fleur de peau, à la belle

humeur facile. Il semble que ce courant ait entraîné MM. Paul Bourget et André Beaunier. Leur pièce est écrite dans le ton des agréables ouvrages qui alimentaient, il y a soixante ou quatre-vingts ans, les scènes du boulevard. Ce sont les mêmes procédés rajeunis. C'est le même art mis au goût du jour. C'est le même mélange de convention et de vérité... Une figure centrale nettement campée et « typée », marquée de traits significatifs. Autour d'elle des combinaisons artificielles d'événements propres à faire ressortir ses divers aspects. »

M. Robert de Flers constate, dans le *Figaro*, que MM. Paul Bourget et André Beaunier ont trouvé un beau sujet de comédie, vivant, varié, humain, et qu'ils l'ont traité tantôt avec esprit, tantôt avec grâce, tantôt avec vigueur :

« On a fait un succès très vif à cet ouvrage tout paré des plus rares et des plus fines qualités, et dans lequel, en dépit de certaines inégalités, ne cesse de s'affirmer la double personnalité de ses auteurs. »

M. Henry Bordeaux juge également, dans la *Revue hebdomadaire*, qu'en cette œuvre « curieuse, vivante, intéressante », la collaboration de MM. Bourget et Beaunier est plutôt juxtaposée que fondue, et il constate que ce sujet cruel est, sous la plume des auteurs qui l'ont traité, devenu aimable :

« On prend plaisir aux mots, aux traits qui visent le régime, et ce cœur de femme qui agonise, ce pays qu'on exploite, on ne s'aperçoit qu'ils sont l'enjeu de la partie, qu'après s'être copieusement intéressé et amusé. »

M. G. de Pawlowski estime, dans *Comœdia*, que ce qui distingue cette pièce, c'est la justesse de ton, la sobriété parfaite avec laquelle elle est écrite :

« Nous retrouvons là toutes les qualités pénétrantes d'analyse de M. Paul Bourget, toute l'observation amusée de M. André Beaunier. Il n'y a pas, dans ces trois actes, une seule vulgarité, une seule faiblesse, une seule inexactitude de milieu. A aucun moment, l'auteur ne se révèle l'homme d'un parti et l'on finit même par se demander si ce n'est point cette indépendance d'esprit, cette équité absolue, qui valut bien souvent à M. Paul Bourget d'être qualifié de réactionnaire. Déjà, comme romancier, M. Paul Bourget, qui était simplement un littérateur naturaliste, passa pour réactionnaire parce que son observation s'appliquait aux gens du monde. Aujourd'hui qu'il fait du théâtre on lui applique volontiers le même qualificatif, parce qu'il dit la vérité sociale telle qu'elle est, parce qu'il observe les gens tels qu'ils sont. C'est là, on l'avouera, un abus singulier que l'on fait des mots. Jamais, cependant, une œuvre ne nous parut mieux que *la Crise* exempte de toute passion politique, de tout esprit de parti. C'est une très belle comédie, très noble et très émouvante. Il serait véritablement injuste de la qualifier de *tendan-*

*ciuse*, parce qu'à notre époque elle n'est point *vulgaire*. »

C'est à peu près exactement ce qu'écrivit de son côté M. Edmond Sée, qui se plaît, dans *Gil Blas*, à louer tout d'abord le ton dans lequel fut écrite cette comédie :

« Car elles sont rares, les œuvres sobres, nuancées, simplement écrites ; et que nulle emphase, nulle grandiloquence, nul épisode fâcheusement mélodramatique ne viennent gâcher... »

» Saluons en *la Crise* une comédie sinon très large et très puissante du moins écrite avec vérité, avec mesure ; et tout à fait distinguée dans le meilleur sens du mot. »

Dans la *Revue*, M. Gabriel Trarieux écrit que M. Paul Bourget après ces drames émouvants et hautains — même pour qui contestait leur donnée — *le Tribun*, *l'Emigré*, *la Barricade*, semble avoir voulu, dans *la Crise*, restreindre et borner sa manière aux proportions d'une farce cruelle :

« Avec le fin lettré Beaunier, il a dessiné la caricature du politicien moderne, de l'arriviste heureux et vil. »

Mais, après *Rabagas* d'illustre mémoire, ajoute M. Gabriel Trarieux, après *le Député Leveau*, *la Proie*, *l'Attentat* et tant d'autres pièces, l'entreprise en soi n'est pas neuve :

« Elle a ici la volonté de s'élargir — ou de s'aggraver — en thèse de portée plus générale ; à travers une silhouette d'homme, elle veut atteindre un régime ; Ravardin, le politicien de *la Crise*, c'est le « figaro » de la République. La charge, amusante, verveuse, juste par endroits, flagelle des travers évidents, sans juger ni flétrir une époque où tant d'autres éléments sont à l'œuvre, qui ne paraissent point dans la pièce. Celle-ci, à la juger en soi, et en dehors de ce qu'elle annonce, est du reste un spectacle agréable, mouvementé, curieux, excitant. »

C'est d'ailleurs l'avis de MM. Adolphe Aderer dans le *Petit Parisien*, Jules Bois dans *Paris-Journal* — et aussi de MM. François de Nion dans *l'Echo de Paris*, Félix Duquessnel dans *le Gaulois*, qui, plus nettement chaleureux, goûtent sans réserves la profondeur d'observation, l'humanité subtile qu'ils discernent en cette pièce.

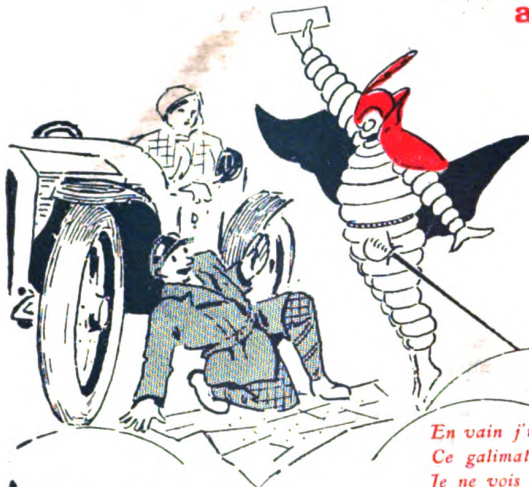
\* \*

L'interprétation groupait des noms d'artistes fameux. M. Félix Huguenet a fait vivre avec une ardeur, une légèreté, une inconscience admirables le politicien Ravardin ; M<sup>me</sup> Jane Harding a exprimé avec une émotion volontiers pathétique le trouble et les incertitudes et les douleurs de Gisèle ; M. Louis Gauthier composa une curieuse silhouette de socialiste riche et d'amoureux sincère. Il faut louer aussi M. Bour, baron d'Artigues, fin, élégant et discret, M<sup>lle</sup> Simone Frevailles, piquante, MM. Lorrain et Collen.

GASTON SORBETS.

# CARTE MICHELIN

au 200.000<sup>e</sup>



En Vente

Chez MICHELIN (Clermont-Ferrand ou Paris 105, Boulevard Pereire) ;  
Chez les stockistes de Michelin des régions décrites ;  
Chez les principaux libraires.

LE PETIT FAUST  
DRAME EN 7 TABLEAUX

LE CHAUFFEUR FAUST  
(penché sur une carte déployée).

En vain j'interroge en mon ardente veille  
Ce galimatias de malheur.  
Je ne vois rien !... Je ne sais rien !...  
A moi, Satan !



BIBENDUM (surgissant). — Non ! à toi Bibendum !!! et la CARTE MICHELIN.

LA FEUILLE

SUR PAPIER

1 fr.

SUR TOILE

2 fr.

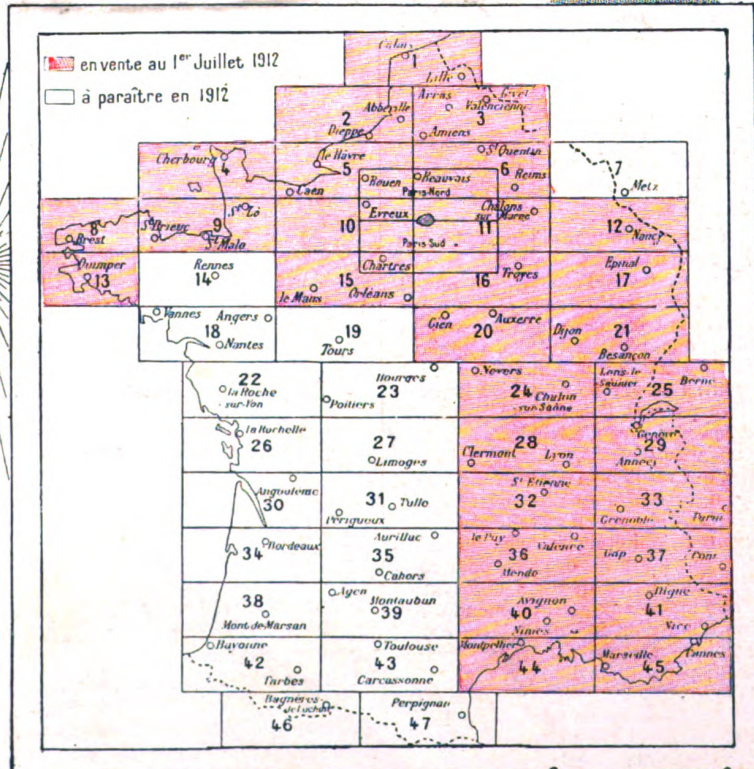
Seule elle t'indiquera



les routes  
larges ou étroites, pavées  
ou macadamisées, bonnes,  
ordinaires ou mauvaises,



la désignation et le  
numéro de toutes les  
routes et chemins,



les routes sinueuses et pittoresques,  
les tournants dangereux, cassis, dos d'âne,

les curiosités, châteaux, cascades, points  
de vue.

Grâce à son pliage et  
à son format, on la  
compulse comme un  
livre.

LE CHAUFFEUR  
FAUST

A moi les plaisirs  
des folles vitesses...  
EXIT

FRANCO recommandé  
1,15 et 2,20

